This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

cc/A2/80

Robert Shackleton

mon bien mondain

Vet. Fr. II B. 1773

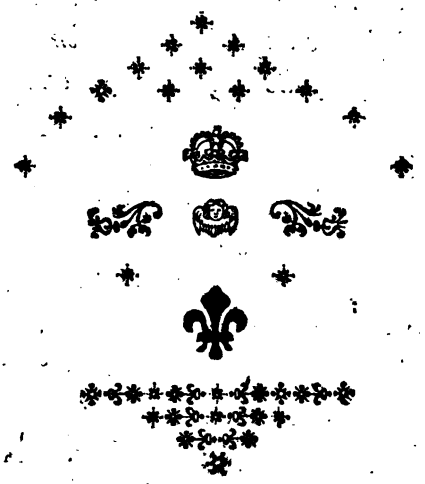
R S
II

[MIRABEAU]

ESSAI

SUR LE

DESPOTISME.



LONDRES;

M. DCC. LXXV.

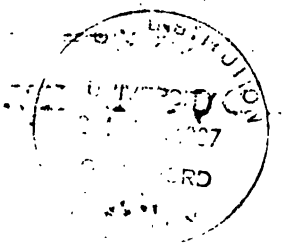
G. Molinier 1767

Dedimus profectò grande patientiæ documentum, & ſicut vetus ætas vidit, quid ultimùm in libertate eſſet, ita nos quid in ſervitute, adempto per inquiſitiones & loquendi audiendique commercio, memoriam quoque ipſam cum voce perdidiſſemus, ſi tam in noſtrâ poteſtate eſſet oblivi ſci quàm tacere:

(Tacit. vit. Agricol.)

Certes nous avons donné un grand exemple de patience, & comme les âges précédens ont vu le plus haut degré de la liberté, de même nous avons atteint le dernier période de la ſervitude. Les délations nous ont arraché la douceur d'écouter & de parler, & nous euſſions perdu la mémoire avec la voix, s'il étoit auſſi-bien en notre pouvoir d'oublier que de nous taire.

(*Tacite, vie d'Agricola.*)



AVIS
DE L'ÉDITEUR.

LE hazard a fait tomber dans mes mains le manuſcrit que je livre au public. Je cherchois dans les papiers d'un ami, que je venois de perdre, une note intéreſſante pour les affaires de ſes parens. Je trouvai, parmi d'autres fragmens littéraires, un paquet cacheté, & ce peu de mots écrits ſur l'enveloppe.

„ L'ouvrage renfermé ſous ce cachet al-
„ loit paroître quand Louis XV. eſt mort.
„ Il fut fait à la hâte, parce que je vou-
„ lois ſaiſir le moment de criſe où la France
„ étoit plongée, pour produire une ſenſa-
„ tion que je croyois poſſible & néceſſaire.
„ Les tems ſont changés. Il faut, pour pu-
„ blier un tel écrit, attendre qu'ils revien-
„ nent, ſi nous ſommes deſtinés à les re-
„ voir encore. Le Prince qui vient de mon-

„ ter ſur le trône aime les honnêtes gens, &
„ veut le bien. Ce jeune Roi pourra ſe trom-
„ per long-tems ſur les moyens de l'opérer,
„ ſans être coupable. Je renferme donc
„ mon ouvrage, & ne le détruis pas. Ma
„ ſanté dépériſſante m'empêche de le re-
„ faire; il en auroit beſoin, ſans doute:
„ mais, quelque défectueux qu'il ſoit, on y
„ trouvera toujours des vérités utiles à tous
„ les hommes, & courageuſement expri-
„ mées. "

Je lus ce manuſcrit avec l'avidité d'un homme ſenſible, à qui tout ce qui reſte de ſon ami eſt cher & précieux. La franchiſe de l'Auteur m'eût intéreſſé, quand il n'auroit pas eu d'autres titres ſur mon cœur. J'ai cru que malgré les fautes de cet ouvrage, fautes qu'on doit attribuer peut-être à la maniere preſſée dont il a été travaillé, il ſeroit utile, & par conſéquent eſtimable.

J'ai cru que l'avénement d'un jeune Roi plein d'émulation & de bonne volonté, étoit le véritable moment où l'on devoit l'effrayer ſur les moyens arbitraires & les ſuites du Deſpotiſme. Louis XVI ne voit encore au-

jourd'hui autour de ſon trône que les nombreux monumens du gaſpillage effréné d'argent, fait par ſon aïeul. Cette image effrayante doit lui inſpirer le deſir des privations, & le goût de l'économie. C'eſt quelque choſe, ſans doute, que l'économie de détail; mais ce n'eſt pas tout, à beaucoup près : tant qu'une perception arbitraire ſubſiſtera, on n'opérera que de petits biens, & l'on fera de grands maux. La perception eſt l'unique baſe de la félicité publique, & la véritable pierre de touche d'un homme d'Etat; les Rois ne naiſſent pas tels; ils le deviennent difficilement même, parce qu'ils ſavent rarement combien ils ont beſoin de le devenir.

Un jeune Prince peut, avec les meilleures intentions, imaginer de bonne foi, d'après l'exemple de ſes prédéceſſeurs & l'habitude introduite dans l'adminiſtration de ſon Etat, qu'on ne peut remédier à rien que par des coups d'autorité. S'il n'eſt pas en garde contre cette erreur meurtriere, il fera le mal malgré ſon propre cœur, & achevera de briſer des reſſorts déja trop uſés.

Il doit donc apprendre que les coups d'autorité ſont toujours dangereux, & jamais bons à rien dans l'adminiſtration civile & politique d'un Etat.

Il doit apprendre ſur-tout, que c'eſt au régime arbitraire lui-même, qu'il faut attribuer le déſordre des finances, qui a mis ſon royaume à deux doigts de ſa perte.

En un mot, il faut l'éclairer avant qu'on ait pu l'égarer & le corrompre. Si l'on avoit remporté ſur lui ce ſuccès funeſte, il ne ſeroit plus tems d'y remédier, notre perte ſeroit conſommée.

Si le développement de ces vérités n'eſt pas néceſſaire au Prince, ce qu'on ne peut guere préſumer de ſon éducation & de ſa jeuneſſe, au moins importe-t-il à la nation, dont les Rois ne ſont pas éternels, & qui ne redeviendra jamais heureuſe & libre d'une maniere aſſurée, qu'elle ne ſoit inſtruite.

Si les François enfin ſont aſſez heureux pour qu'un tel ouvrage leur ſoit inutile, il doit intéreſſer du moins le reſte des hommes. L'Europe, la ſervile Europe, ne man-

quera jamais de Deſpotes, qu'alors que les ſujets ſauront comment on forge leurs chaînes, & comment ils peuvent les briſer.

Le voici donc cet ouvrage : je me ſuis religieuſement abſtenu d'y rien changer ; peut-être y déſireroit-on plus d'ordre, & un plan mieux déterminé ; mais ce livre n'eſt pas le mien : d'ailleurs, la rapidité même avec laquelle il eſt écrit, prouvera combien fut ſincere & reſpectable le patriotiſme du citoyen qui oſoit s'exprimer avec une telle véhémence.... Que des hommes vertueux eſtiment & louent ſon zele ; & cet hommage ſera la conſolation de l'ami qui lui ſurvit.

ESSAI

SUR LE

DESPOTISME.

A MONSIEUR

LE DAUPHIN.

LA Nature vous a fait homme.

Quelques-uns de vos Ancêtres ont mérité l'eſtime & l'amour d'une nation nombreuſe & puiſſante.

Elle vous appelle à remplir les devoirs les plus importans, puiſque votre conduite va fixer les regards de vingt millions d'hommes, qui attendent leur bonheur de vous; & les plus ſacrés, puiſqu'ils vous ſont impoſés par la reconnoiſſance.

Vos flatteurs, c'eſt-à-dire, tous ceux qui vous entourent, vous ont ſans doute répété plus d'une fois, „ que vous apportâtes en naiſ„ ſant des droits impreſcriptibles & irrévocables „ à l'autorité ſuprême. ”

J'oſe renverſer ce principe d'adulation & de

délire, consacré depuis si long-tems par de vils esclaves, & qui n'a d'autre fondement en Droit, que le frêle appui de l'ignorance.

Si vous pouviez vous rappeller vos langes & votre berceau, peut-être ce souvenir, humiliant pour vous comme pour tous les autres hommes, vous apprendroit-il que vous n'êtes pas né puissant, & qu'il étoit aisé de vous opprimer avant que vous eussiez le pouvoir & le desir d'être oppresseur.

Mais tout se dénâture au souffle infect de la flatterie & de la servitude. On s'empressera d'étouffer vos lumieres naturelles, pour y substituer les illusions de l'amour-propre & de la cupidité.

Retenez cette leçon d'un Philosophe * respectable, car il a défendu avec force les droits de l'homme.

„ C'est être usurpateur que de faire céder „ les loix à la violence : celui qui le dépose „ & conforme son autorité aux loix, est „ Roi de droit. On doit regarder comme re„ belles les adhérens d'un Prince, qui, dans „ un Etat libre, veut être despotique; quelque

* *Gordon, disc. 1. sur Salluste.*

„ longue que ſoit la ſuite des ancêtres du Prince,
„ & quoique la ſucceſſion n'ait point été in-
„ terrompue, la naiſſance ne peut donner à qui
„ que ce ſoit le droit de commettre des vio-
„ lences : il n'y a perſonne qui puiſſe avoir un
„ titre pour faire des injuſtices ; ainſi on ne
„ peut avoir le droit de ſuccéder à un titre
„ qui n'exiſte pas. "

Méditez ces paroles, applicables à tous les pays & à toutes les conſtitutions ; puiſque les droits des hommes ſont par-tout les mêmes ; méditez ces paroles, & vous ſaurez tout ce qu'il vous importe d'apprendre, pour être en garde contre votre propre orgueil & vos corrupteurs.

Mais vous trouverez ici des vérités de détail que peu d'hommes auront le courage de vous adreſſer ; ayez celui de les entendre.

Les courtiſans & les fanatiques ſe récrieront ſans doute ſur la licence de ma plume, car j'étonnerai également l'idole & ſes adorateurs : ils invoqueront la vengeance, car ma franchiſe les humiliera. Je dédaigne leurs clameurs ; parce que j'ai la conſcience de mes intentions ; & ſi ma conduite n'eſt pas prudente, mes écrits du moins ſeront l'apologie de mes principes & de mes ſentimens.

Prince, l'eſclave qui vous flatte vous outrage ; car il vous tend un piege & compte ſur votre foibleſſe. Celui qui nieroit vos droits & refuſeroit de reconnoître votre autorité, vous feroit une moindre injure que celui qui vous en conſeilleroit l'abus, & *la perfidie qui vous trompe eſt auſſi criminelle que celle qui vous détrôneroit.* *

Vos Miniſtres acheteront des plumes vénales pour parler de vos *prérogatives* & de votre *puiſſance*. Aſſez d'autres feront retentir ces mots dans les lieux que vous habitez & que fuit l'auſtere vérité. *Aſſez d'autres parleront à votre rang*, (1) il eſt plus noble & plus juſte de parler *à vous*, de vous entretenir de vos devoirs & du danger de les enfreindre. *Pour flatter quelque Prince que ce ſoit, il n'eſt pas beſoin de l'aimer, & il eſt difficile de donner à un maître des conſeils juſtes.* (2)

---

* *Maſſillon.*

(1) *Cæteri libentiùs cum fortunâ quàm nobiſcum*, dit Galba à Piſon en l'aſſociant à l'Empire. (Tacit. hiſt.)

(2) *Nam ſuadere principi quod oporteat multi laboris ; aſſentatio ergà principem quemcumque , ſine affectu peragitur.* (idem. ibid.)

Je me ſuis ſervi de la traduction de M. d'Alembert.

NB. Toutes les notes qu'on trouvera fréquemment répandues dans le corps de cet ouvrage ſont de l'Auteur. (note de l'Editeur.)

Mais on ne lit dans les livres que ce qu'on a dans la tête & dans le cœur. C'eſt dans le vôtre qu'eſt écrit le ſort de cet ouvrage. Je ſouhaite qu'il opere quelque bien, & je crains peu les dangers qu'il pourra m'attirer.

Si le Ciel, dans ſa colere, vous deſtina à devenir un tyran, quel homme de cœur ne ſait pas ſe ſouſtraire à la tyrannie?

Si vous méritez de gouverner & d'obtenir la confiance publique, qu'ai-je à redouter? Marc-Aurele & Trajan étoient dignes qu'on leur fit entendre les vérités que j'oſe vous offrir; & c'eſt l'hommage le plus reſpectueux que vous recevrez jamais.

ESSAI

SUR LE

DESPOTISME.

TOUTES les ſenſations s'émouſſent chez les hommes ; toutes les opinions s'altèrent : les langues, truchement général de l'humanité, éprouvent les mêmes variations, & parcourent les mêmes périodes. Les acceptions different d'un ſiecle, d'une révolution à l'autre, juſqu'à devenir méconnoiſſables.

Perſonne n'ignore l'étymologie du mot DESPOTE, (1) dénomination autrefois deſtinée à l'autorité tutélaire, & devenue dans nos langues

(1) Ce mot vient du grec Δεσπότης, & ſignifie *Maître* ou *Seigneur*.

Uſurpateur, *Deſpote*, ou *Tyran*, dans l'acception ma-

le signal de la tyrannie & l'éveil de la terreur.

Je ne considérerai dans cet essai les mots DESPOTE & DESPOTISME, que dans leur acception moderne.

Commençons par observer dans le cœur humain la passion qui produit le Despotisme. Alors il sera facile de le définir; il viendra de lui-même se ranger à sa place.

L'homme est-il enclin au Despotisme? Cette question philosophique, peut-être plus curieuse qu'importante, & dans laquelle, comme dans toutes les autres, il faut fixer & circonscrire la signification des mots avec l'exactitude la plus rigoureuse, nécessite une distinction préliminaire.

L'homme naturel & *l'homme social* different par des nuances infinies, qu'il ne faut jamais confondre. Il n'y a guere plus de comparaison entre l'individu naturel, & l'individu modifié par la société, qu'entre un citoyen ordinaire, & un castor très-industrieusement organisé; & sans étaler

---

derne donnée à ces mots, s'exprimoit en grec par le mot Τύραννος.

Il y eut dans le bas Empire une dignité indiquée par le mot *Despote*. L'Empereur *Alexis*, surnommé l'*Ange*, créa cette dignité, & lui donna le premier rang après l'Empereur.

étaler ici une inutile érudition, on peut conclure en général du peu de lumieres recueillies à cet égard, que non-seulement l'homme sauvage n'est presque point éloigné de l'état animal, (quoiqu'il en soit plus ou moins distant, selon les circonstances du climat sous lequel il respire, ou de la constitution physique que lui a départi la nature) mais encore que l'homme social, réduit à la vie sauvage, perdroit la plus grande partie des notions, des connoissances & des passions qui distinguent notre maniere d'être de la vie purement animale. (1)

Mais est-il très-nécessaire au perfectionnement de l'organisation des societés de savoir préciséement ce qu'étoit l'homme naturel?

Il seroit bien malheureux que cela fût; car il est à-peu-près impossible de satisfaire à cet égard notre curiosité.

Nous connoissons bien imparfaitement le peu *d'hommes naturels* que nous avons trouvés sur le globe, & nous nous sommes beaucoup plus occupés à les massacrer qu'à les observer.

(1) Voyez dans les excellentes recherches philosophiques sur les Américains, l'histoire de l'infortuné Ecossois nommé Selkirk, & dans la défense de ces mêmes recherches l'exemple d'un mathématicien nommé Marcial.

Si les *Orang-Outang*, cette eſpece d'animaux ſi rapprochée de notre configuration, & peut-être de l'inſtinct humain, que les naturaliſtes ſont preſque incertains ſur la claſſe dans laquelle ils doivent les ranger, ſi les *Orang* arrivoient jamais au degré de perfectibilité dont l'homme eſt doué, & parvenoient à mettre en œuvre cette faculté précieuſe, il ſeroit fort curieux & fort utile aux premiers d'entre eux réunis en ſociété, d'obſerver par quelle gradation ils auroient fait tant de progrès: probablement ils ne s'en occuperoient point, car ils n'en auroient pas le tems; & d'ailleurs, ils ne ſeroient pas plus capables encore d'obſerver, que de ſentir le prix des obſervations: mais ſi cette ſociété étoit parvenue au degré de connoiſſances que nous avons acquiſes, je crois que ce ſeroit un tems inutilement perdu pour elle, que celui qu'elle conſumeroit en vains efforts pour ſe rappeller les détails de la vie animale de chacun de ſes individus.

Ne cherchez point dans cette comparaiſon ce qui peut prêter au ridicule, car une plaiſanterie bonne ou mauvaiſe ne prouve rien, & convenez:

Que l'homme naturel n'eſt probablement qu'un

animal d'une organiſation très-ſupérieure, mais ſur-tout incomparable à toute autre eſpece, par ſon inſtinct pour la ſociété, beaucoup plus marqué que dans tous les autres animaux; inſtinct qui développe & met en œuvre toute ſa perfectibilité.

Si donc, comme j'eſpere le prouver à ſa place, la formation des ſociétés eſt le réſultat néceſſaire de l'inſtinct ſocial que l'homme a reçu de la Nature, il nous importe fort peu de ſavoir quels ſont les ſentimens de l'homme naturel, pourvu que nous connoiſſions ſes penchans ſociaux.

C'eſt ainſi qu'on doit mettre à l'écart tous ces problèmes dont la diſcuſſion n'intéreſſe guere que l'amour-propre de celui qui s'efforce de les réſoudre.

C'eſt ainſi qu'il faudroit ſimplifier cette queſtion ſi long tems & ſi diverſement agitée, & qui tient inſéparablement à mon ſujet. *L'homme eſt-il naturellement bon ou méchant ?*

Le Philoſophe* de Malmesbury, Carneades, longtems avant lui, & bien d'autres prétendus ſages après, nous offrent d'un côté des déclamations

* *Hobbes.*

& des ſubtilités, & ne ſont honneur ni à leur eſprit ni à leur cœur, en nous aſſurant que l'homme eſt mauvais par eſſence.

S'il pouvoit être utile de croire à une vérité auſſi triſte, les fanatiques, les intolérans, l'hiſtoire des croiſades, & ſur-tout celle de l'indéfiniſſable fureur des Européens dans le nouveau monde, nous perſuaderoient plutôt que la plus ſombre éloquence, dont le coloris & les efforts ſeront toujours fort au-deſſous des forfaits humains.

Mais j'ai dit qu'une pareille opinion ne fait honneur ni à l'eſprit, ni au cœur de celui qui entreprend de la démontrer.

Un auteur fait tort à ſon cœur, en ſoutenant un tel principe; parce qu'il donne lieu de penſer qu'il juge des autres par lui-même. La véritable vertu eſt toujours douce & indulgente.

Il fait tort à ſon eſprit, parce qu'il ſoutient une erreur évidente, (car le monde n'exiſteroit pas ſi l'homme étoit eſſentiellement méchant; & il n'eſt pas un être humain aſſez malheureux pour n'avoir pas éprouvé quelquefois en ſa vie, qu'il étoit compatiſſant & bienfaiſant par inſtinct;) parce qu'il conclut un principe général de faits particuliers, preuve preſque certaine

d'un esprit borné ; parce qu'il déshonore & ravale la nature humaine en pure perte ; car quelle utilité pouvons-nous retirer de ce principe, *que l'homme est méchant ?* ... Vous serez en garde contre lui, me dira-t-on : eh, ne voyez-vous pas que la méchanceté de tant d'hommes l'emportera sur ma méfiance !

Des philosophes plus amis de l'humanité, plus sensibles, plus éclairés, nous disent : *l'homme naturel est juste & bienfaisant.*

Quand ces respectables *philantropes* auroient tort, ils s'égareroient par enthousiasme du bien ; & j'ose vous assurer que leur erreur seroit encore utile & consolante.

Mais substituez le mot *social* au mot *naturel*, & ils auront rigoureusement raison ; car si l'on peut leur objecter, que l'homme naturel excité par ses besoins, emporté par sa fougue, peut ignorer ou méconnoître cette vertu qu'on appelle *bienfaisance* ; qu'il est certain qu'il ne sait ce que c'est que *justice* ; car cette vertu ne peut exister qu'avec les relations de la société ; ils répondront :

L'homme naturel ne sauroit être conçu sans aucune relation. Cette abstraction est purement idéale & incompréhensible. Moins les relations

ſont intimes, moins elles ſont étendues, & plus il eſt ſauvage, c'eſt-à-dire, effarouché par l'idée du beſoin qui le menace ſans ceſſe ; car il a d'autant moins de reſſource pour le ſatisfaire, qu'il eſt plus iſolé ; il eſt emporté par l'impulſion des paſſions d'autant plus déſordonnées, qu'elles ſont moins éclairées & plus ſolitaires.

Qu'avons-nous donc prétendu dire ? Que la ſociabilité, la premiere des vertus, parce qu'elle eſt le premier des beſoins, néceſſite la juſtice d'où dépend, ou plutôt, qui renferme toutes les vertus ; oui, toutes les vertus, la bienfaiſance elle-même.

Il eſt évident que l'injuſtice autoriſée ne pourroit qu'être la diſſolution de toute ſociété. Toute aſſociation ſuppoſe donc des *droits*, des *devoirs* & une juſtice exécutive. Si la *ville des ſcélérats*, dont parle Pline *, & dans laquelle Philippe confina, dit-on, tous les méchans qu'il trouva dans ſes Etats, a jamais exiſté, leurs Loix furent juſtes, leur police active & ſévere... Si cela n'eſt pas, elle n'a pas ſubſiſté. La ſociété ne néceſſite donc pas la corruption de l'eſpece,

* *Hiſt. L. IV. C. II.*

comme n'ont pas rougi de l'avancer quelques déclamateurs. Si la société néceſſite au contraire une harmonie de conduite, que l'on appelle *juſtice*, l'homme, qu'un inſtinct irréſiſtible invite à la ſociété, n'eſtpas un Etre méchant.

Je ne crois pas qu'on puiſſe rien objecter ſérieuſement à ces principes ſimples & évidens; *rien de ſérieux*, dis-je, car je n'ignore pas qu'on peut contredire toutes les vérités, & j'abandonne volontiers aux ſophiſtes l'avantage de diſputer ſur tout.

Tranſcurramus ſolertiſſimas nugas.

Je m'engage ſeulement à prouver dans tout le cours de cet ouvrage, que l'homme ſocial eſt eſſentiellement & naturellement bon, qu'il ne peut être heureux qu'en rempliſſant cette condition néceſſaire de ſon être, & qu'il ſera toujours juſte & heureux quand on l'éclairera ſur ſes véritables intérêts, qui ſont toujours conformes à la juſtice, & relatifs à ſon bonheur.

J'établirai, en me renfermant dans mon objet, qui eſt de peindre le Deſpotiſme & ſes dangers & ſes ravages, que les faits particuliers & ſans nombre que l'on pourroit avancer contre le principe que je viens d'établir, viennent tous à ſon appui, lorſqu'on les conſidere ſous leur vérita-

ble point de vue, en les rapprochant des causes qui les ont produits.

En général toutes les passions humaines peuvent être dirigées vers la justice, ou réprimées & presque détruites en considération de la justice. Il ne faut pour cela que savoir apprécier & calculer ses véritables intérêts.

Ces principes que je crois vrais, qui du moins ne sauroient être dangereux, & sur lesquels je reviendrai souvent dans le cours de cet ouvrage, une fois posés, je reviens au Despotisme; & je ne crains pas d'avouer:

Que le desir d'être Despote est aussi naturel à l'homme réuni en société, que la haine des *Despotes* l'est à celui que la servitude n'a point dénaturé.

J'ai dit *réuni en société*; en effet l'homme, dans l'état de nature, ne veut ni commander ni dépendre jusqu'au moment du besoin, qui n'est qu'une fougue purement physique, nullement raisonnée, & aussi passagere que violente; mais dans l'état social, les idées s'étendent, les desirs s'aiguisent, les passions se développent, & celle de dominer est l'une des premieres qui germent dans le cœur humain; comme elle est la plus rapide à s'accroître, c'est la soif inextinguible de l'hydropique.

Voyez l'enfant au college : obſervez le même au berceau (1) ; vous reconnoîtrez déja les traces du ſentiment que nos inſtitutions nourriſſent avec ſoin ; car la premiere éducation de l'homme ſemble également arrangée pour le diſpoſer à être eſclave & tyran.

Suivez le citoyen dans ſa domeſticité, le colon du nouveau monde dans ſon habitation ; vous verrez chacun de ces êtres luttans pour s'arroger une autorité deſpotique ſur d'autres individus. C'eſt le vœu conſtant de l'humanité.

Conſidérez tous les peuples ; parcourez l'hiſtoire : on n'y trouve guere que des noms de conquérans & de deſpotes.

Les républiques, ſorte de confédération peut-être la plus deſpotique de toutes, mais dont l'amour de la liberté & les vexations d'un pouvoir abuſif donnerent ſans doute la premiere idée ; les républiques maintiennent avec ſoin leur indépendance, augmentent avec ardeur leur puiſ-

(1) L'enfant à ſix mois n'eſt pas auſſi machine que l'on penſe. Ses langes gênent ſa liberté : vous eſſuyez ſes pleurs. Il vous importunera ſans doute pour être obéi ; voilà la premiere leçon & le premier acte du Deſpotiſme.

ſance, leurs richeſſes & leurs forces, dans le ſeul objet d'aſſervir.

Les Romains, exaltés par l'eſprit patriotique le plus étonnant, dont ils ont ſeuls donné l'exemple à ce degré de ſuccès & d'activité, ravagerent & conquirent tout ce qu'ils connoiſſoient des trois parties du monde alors découvert. (Les malheurs de l'autre hémiſphere n'étoient que différés.) L'honneur de ſubjuguer & de conquérir fut le ſeul objet de la politique, de la liberté, de l'émulation de ces républicains trop fameux *, que des barbares, plus philoſophes que les hiſtoriens, appelloient à ſi juſte titre *les fléaux de l'Univers, brigands de toutes les terres, & pirates de toutes les mers.* (1)

Les Anglois, idolâtres de leur liberté, qu'ils ont acquiſe & défendue par les armes du fanatiſme même, étendent ſur l'Aſie un ſceptre de fer, & tyranniſent implacablement tout ce qui approche leurs poſſeſſions. Bientôt, pour

---

* *Les Bretons.*

(1) *Raptores orbis, poſtquàm cuncta vaſtantibus defuere terræ, & mare ſcrutantur; ſi locuplès hoſtis eſt, avari; ſi pauper, ambitioſi.*

(Tacit. vit. Agricol.)

échapper à la tyrannie, elles ſeront forcées de donner la loi à la Métropole, ou du moins de s'en ſéparer abſolument.

Les Hollandois, qui ont acheté leur indépendance par tant d'induſtrie, de ſageſſe, de patience, d'opiniâtreté, oppriment les peuples que les mers les plus étendues ſembloient protéger & mettre à l'abri de leur cupidité.

Qui ne connoît pas l'aſtuce, la cruauté, les vexations des petites Républiques Italiennes, dont la politique eſt le chef-d'œuvre de la tyrannie?

Un ſeul pays enfin offre à l'Europe l'exemple d'un gouvernement qui ne ſe propoſe d'autre objet que *liberté & proſpérité.* Les Suiſſes n'ont uſé de leurs forces que pour ſecouer le joug, & pour recouvrer leur liberté naturelle. Leurs efforts n'ont nui qu'à des tyrans. Ce peuple reſpectable, exempt d'ambition, aſſez puiſſant pour ſe repoſer ſur lui-même du maintien de ſa liberté, & pour ſubſtituer la franche probité aux ruſes & aux tracaſſeries décorées du beau nom de *politique*, dans un ſiecle où l'abus des mots forme une grande partie de l'art de raiſonner; ce peuple, dis-je, a travaillé pendant deux cents ans avec la même conſtance, la même modération & le même bonheur à conſolider &

finir l'ouvrage d'une révolution opérée en quelques inſtans. Il eſt vraiment libre ; car il ne veut être que cela. Ses projets ſages, juſtes & modérés, puiſqu'ils ne s'étendent pas plus loin que l'intérêt de ſon indépendance, ne fourniſſent ni occaſions ni prétextes à ſes voiſins. On ne réduit point à l'eſclavage celui qui dédaigne le Deſpotiſme. Les Suiſſes commercent de ſoldats comme les Hollandois d'épiceries ; mais ils ont tous réellement une patrie, au ſein de laquelle ils ſont ſûrs de trouver *protection*, *tranquillité* & *liberté*. Leurs yeux *ſont ſouillés* (1) du ſpectacle de la ſervitude de l'Europe ; mais ils en ont préſervé leur conſtitution & leurs mœurs. Heureux, cent fois heureux, ſi la diſproportion des forces, & la rivalité des différens membres de cette belle aſſociation, agitée ſans ceſſe par des intrigues républicaines, ne renverſent pas bientôt l'édifice de leur liberté, ou ne troublent pas du

(1) Expreſſion de Tacite, qui, dans la belle harangue de Galgaque à ſes compatriotes Bretons, dit en vantant leur poſition :

„ *Nobiliſſimi totius Brîtanniæ, eòque in ipſis pene-*
„ *trabilibus ſiti, nec ſervientium littora aſpicientes,*
„ oculos quoque à contactu dominationis inviolatos *habebamus.*

moins leur ſage & paiſible conſtitution ! (1)

Tel eſt & fut toujours l'Univers, couvert tour-à-tour de conquérans & d'eſclaves ; car les conquérans, en forgeant les fers des malheureux qu'ils enchaînent, aiguiſent ceux qui doivent les renverſer un jour.

Tel eſt & ſera toujours l'homme tour-à-tour *Deſpote & aſſervi* ; car l'homme dénaturé par la ſervitude, devient aiſément le plus féroce des animaux, s'il échappe un inſtant à l'oppreſſion. Il n'eſt qu'un pas du deſpote à l'eſclave, de l'eſclave au deſpote, & le fer le franchit aiſément. Si tous les hommes aiment à dominer, ceux à qui la ſociété déféra le premier rang doivent goûter bien plus vivement encore les plaiſirs de l'autorité, & s'efforcer d'en reculer les bornes.

Ce n'eſt donc pas l'abus du pouvoir qui me paroît inconcevable ; il eſt dans la nature comme l'excès de toute autre paſſion, & le premier aſpect en eſt ſi ſéduiſant, qu'on s'y livreroit avidement, ſi la réflexion & l'expérience n'en décéloient pas les dangers.

Ne concluez pas de tout ceci, que ce ſoit

---

(1) On ſait combien la Suiſſe ſe méfie du Canton de Berne.

une contradiction d'admettre tout à la fois que l'homme eſt *naturellement bon*, & cependant *enclin au Deſpotiſme*. Car la juſtice, ou la bonté, (ce ſont les mêmes vertus) conſiſte à donner un frein à ſes paſſions, à les ſubordonner au bien général, dans lequel ſe trouve toujours le bien réel & durable de l'individu; mais elle ne conſiſte pas à ne point avoir de paſſions: dépouillement abſurde, impoſſible, & d'où s'enſuivroit l'anéantiſſement de toute moralité.

Il n'eſt aucune paſſion dont on ne puiſſe dire avec autant de raiſon, que de notre penchant au Deſpotiſme, que l'homme ne doit point l'avoir, s'il eſt naturellement bon. Nouvelle carriere de de ſophiſmes & de declamations, que j'abandonne très-volontiers aux rétheurs à prétention.

Ce penchant général à l'invaſion, une fois admis & reconnu, l'on ſent bientôt la néceſſité de s'oppoſer continuellement à la tyrannie qui nous menace ſans ceſſe, puiſque chacun de nous en a le germe dans ſon cœur; *vetus ac jampridem inſita mortalibus potentiæ cupido*, dit Tacite, cet obſervateur ſi fin & ſi vrai du cœur humain. (1)

(1) *Natura mortalium avida imperii & præceps ad explendam animi cupidinem.* (Salluſt. hiſt. Jugur.)

On doit appercevoir encore dans une paſſion auſſi générale, auſſi active, auſſi induſtrieuſe, la néceſſité d'être juſte ; car quel droit ai-je de repouſſer l'oppreſſion ſi j'opprime ? Quel eſpoir ai-je d'être tranquille, ſi je donne l'exemple du trouble ?

Cependant quelques hommes ſont les fauteurs & les ſatellites du Deſpotiſme. Il en eſt peu qui apprécient ſes ravages, & luttent contre ſes progrès. On ne s'occupe ni d'éclairer ni de contenir les chefs des ſociétés, & l'on ne penſe pas que l'autorité tutélaire, la ſeule légitime, la ſeule reſpectable, la ſeule qui puiſſe & qui doive ſubſiſter, parce qu'elle eſt la ſeule néceſſaire aux hommes, ſe corrompt le plus ſouvent par le propre exercice de ſa puiſſance, & devient d'autant plus aiſément dangereuſe, qu'elle inſpire plus de confiance, & qu'on s'occupe moins de la reſſerrer.

Car enfin, tel eſt l'homme ; il empiete ſans ceſſe. Les moraliſtes ont répété dans tous les ſiecles, que chacun ſe fait juſtice au fond de ſon cœur. Je voudrois le croire ; mais je découvre à tous les pas le combat inégal de l'intérêt & de la conſcience ; & cette conſcience, au tribual de laquelle on prétend que tous les

hommes reſſortiſſent, eſt le courtiſan le plus adulateur des paſſions humaines, très-équitable d'ailleurs, lorſqu'elle apprécie des actions qui n'intéreſſent pas ces paſſions.

Voilà, pour le dire en paſſant, pourquoi l'adminiſtrateur & l'inſtructeur influent ſi différemment ſur les hommes & les ſociétés.

L'inſtruction eſt toujours vague & générale, & n'attaque perſonne dans ſon intérêt perſonnel; or les hommes, qui ſont frippons en détail, ſont cependant honnêtes, pris en maſſe, dit M. de Monteſquieu, & chaque homme ſe réſervant tacitement le droit de s'approprier le plus de bien, d'aiſances, de commodités & d'avantages qu'il lui ſera poſſible, approuve celui qui lui recommande le bien de tous.

L'action eſt différente; il faut compter avec celui qui agit. Dès lors il faudroit renoncer à ſes avantages uſurpés; c'eſt ce que perſonne ne veut faire.

Ajoutez que l'inſtructeur répand beaucoup d'idées qui fructifieront dans les tems à venir, & que l'adminiſtrateur n'a le plus ſouvent d'influence que pendant ſon action. C'eſt préciſément dans cet inſtant qu'il ne trouve preſque jamais qu'une foibleſſe lâche & pareſſeuſe dans ceux

ceux qui voudroient le bien, tandis que ceux qui veulent le mal lui oppoſent une force prodigieuſe, parce qu'il opere leur avantage immédiat & particulier.

Revenons, & convenons que le deſir de la ſupériorité eſt la paſſion la plus active du cœur humain. Ajoutons qu'il eſt impoſſible à l'homme, qu'un grand intérêt ne modérera pas, de ne pas ſe prévaloir de ſa ſupériorité.

Le deſir d'abaiſſer les autres tient donc inſéparablement à celui de s'élever. Ces deux paſſions combinées produiſent la *tyrannie* & *l'eſclavage*.

Beaucoup d'hommes ont écrit ſur l'eſclavage; tous en parlent; car tel dans notre Europe eſt eſclave, qui certainement ne s'en doute pas. Tous l'ont appellé l'ALIE'NATION DE LA LIBERTE' (1), ſans avoir fixé l'idée de ce mot LIBERTE', autrement que par un galimatias confus & inintelligible.

Cette définition de l'Eſclavage me paroît auſſi dangereuſe qu'elle eſt fauſſe; car elle ſuppoſe qu'il eſt permis à l'homme *d'aliéner ſa liberté*.

(1) Ou du moins toutes leurs définitions reviennent à celle-là.

Je n'enviſagerai point cette diſcuſſion ſous le point de vue moral, comme l'a fait M. Rouſſeau de Geneve. Ce ſeroit un tems perdu que de l'entreprendre après un pareil Ecrivain, & je penſe d'ailleurs que cette peine ſeroit inutilement employée.

C'eſt aſſez pour trancher toute queſtion à cet égard, d'établir que l'*aliénation de ſa liberté*, ou, pour parler plus exactement, *le don de ſa propriété perſonnelle* eſt impoſſible; & cette propoſition eſt évidente.

Dites au Deſpote qui prétend être né maître abſolu des eſclaves qu'il opprime & foule à ſon gré, de s'approprier leurs plaiſirs, leurs peines, leurs ſenſations, leurs forces, toutes les facultés enfin qui compoſent la *propriété perſonnelle*; il vous répondra peut-être par un bourreau; c'eſt l'unique raiſon des tyrans. Déplorons ſon aveuglement; déteſtons ſes principes; mais ne nous laiſſons jamais perſuader par la violence. Il eſt auſſi honteux de ſe laiſſer ſubjuguer par elle, qu'il eſt odieux de l'exercer.

L'homme ne ſauroit franchir les bornes dans leſquelles la ſage Nature l'a circonſcrit. Nul individu ne ſauroit s'approprier un autre individu, que ſous des *conditions phyſiques obligatoires*. J'ai mon exiſtence au même titre que celui qui veut

en uſer pour ſon avantage. Il n'a donc pas plus de droits ſur moi, ſur mon travail, ou ce qui revient au même, ſur mes *propriétés*, que je n'en ai ſur lui ; & nous ne pouvons jamais qu'*échanger nos facultés* ; nous ne ſaurions *engager notre exiſtence* ; par la raiſon très-ſimple & très-concluante qu'il nous eſt impoſſible d'en changer avec qui que ce ſoit.

Les ordonnances des Rois de France * qui preſcrivent les affranchiſſemens, *ſous des conditions juſtes & modérées*, ſont la preuve la plus authentique & la plus humiliante du degré de barbarie, de déraiſon & d'ignorance, auquel les hommes puiſſent atteindre.

Ces bienfaiteurs du XIVe. ſiecle croyoient faire grace à la plus grande partie des hommes, (car dans tous les pays les ESCLAVES ou VILLAINS furent la claſſe la plus nombreuſe) en leur accordant la faculté de vivre & de reſpirer pour eux. Ils imaginoient que l'homme pouvoit être rangé ſous un eſclavage légitime, puiſqu'ils preſcrivoient les conditions *douces & modérées*, ſous leſquelles leurs ſujets pourroient recouvrer leur liberté. Remarquez cependant qu'accorder

* *Louis IX. & ſon frere Philippe*, 1318.

les affranchiſſemens ſous des conditions quelconques, c'étoit *modifier* l'eſclavage, & non pas le détruire. Remarquez encore que cet acte de législation, ſublime pour ces ſiecles ſauvages, s'il n'eût été plutôt dicté par la politique qu'inſpiré par l'humanité, n'étoit guere motivé que par un jeu de mots. „ Leur Royaume étant appellé le „ Royaume des Francs, ils vouloient qu'il le „ fût en réalité comme de nom. "

Si nous ne pouvons pas diſpoſer de notre liberté, à plus forte raiſon ne ſaurions nous engager celle de nos deſcendans, dont la propriété perſonnelle n'eſt pas & ne ſauroit jamais être à nous. C'eſt encore un axiome, dont la démonſtration eſt inutile, & qu'il eſt impoſſible de conteſter de bonne foi.

L'acte de ſoumiſſion, ou plutôt de *ſervage*, connu ſous le nom d'*obnoxiatio*, par lequel beaucoup d'hommes en Europe ſe rangeoient volontairement à la ſervitude eux & leurs enfans : celui par lequel beaucoup d'autres, enivrés de ſuperſtitions, ſe vouoient eux & leur race à la condition d'*eſclaves*, ou *ſerfs volontaires des égliſes*, * ſont le monument preſque incroyable du

* *Les oblats*, *oblati*.

délire le plus inique, le plus révoltant & le plus abſurde que les faſtes de l'humanité nous aient tranſmis.

L'enchaînement des idées m'a conduit à cette grande vérité, que je pourrois démontrer par l'hiſtoire de tous les âges & de tous les pays : *les hommes forgerent leurs chaînes en établiſſant leurs législations* : mais l'énonciation de ce principe exige, pour ſauver toute équivoque, une diſcuſſion ſur l'établiſſement des ſociétés.

J'oſe eſpérer que tout homme de bonne foi, qui aura lu avec attention ce qui a précédé, ne me ſoupçonnera pas de déclamer contre elles, & voudra bien m'accorder la juſte appréciation des mots que j'emploïe. Voici mes principes à cet égard : je demande qu'on les médite. Je ne fais être clair que pour les gens attentifs.

Certains déclamateurs ont vanté la douce volupté d'habiter au fonds des bois, & d'y recueillir avec peine la ſubſiſtance précaire & ſpontanée de la chaſſe, de la pêche, & du gland. Ils ont ſoutenu que l'*homme a ſubi le joug en ſe réduiſant en ſociété.* Cette idée de quelques modernes eſt renouvellée des Anciens Germains (1).

(1) Tacite (*hiſt. l.* 4.) dit expreſſément que les

On n'auroit pas ſoupçonné que leurs opinions philoſophiques fiſſent des ſectaires dans le XVIIIe. ſiecle.

D'autres Auteurs ont été plus loin encore. L'un de nos contemporains * à qui je reconnois le plus de droiture de cœur & de force de génie; le plus élégant des écrivains François, ſans nulle exception, & peut-être auſſi le plus éloquent, s'eſt, à mon avis, étrangement trompé quand il a dit, que l'homme *dans l'état de nature répugnoit à la ſociété*, ou, ce qui revient au même, *que la nature n'avoit pas deſtiné l'homme à la ſociété.* †

La ſociété eſt l'état naturel de l'homme, comme celui de la fourmi & de l'abeille; état fondé ſur ſa ſenſibilité, ſur ſa bienfaiſance, ſur ſon amour de la liberté, ſur la haine des privations, ſur l'expérience de l'utilité des ſecours récipro-

---

Germains regardoient l'habitation des villes comme une marque de ſervitude, & qu'ils exigeoient de ceux de leurs compatriotes qui avoient ſecoué le joug, de démolir les villes romaines. *Les animaux même les plus féroces, diſoient-ils, perdent leur ardeur & leur courage lorſqu'ils ſont enfermés.*

* *M. Rouſſeau de Geneve.*

† *Diſc. ſur l'inég. des condit. parmi les hom. ſur-tout la I. partie.*

ques, ſur la crainte de l'oppreſſion, ou, en d'autres mots, du DESPOTISME.

Quand on nieroit ces vérités de ſentiment, je ſoutiendrois toujours que la durée de l'enfance humaine néceſſite une ſociété, indépendamment de l'inſtinct d'aſſociation, commun à preſque tous les êtres organiſés. L'homme, qui, dans aucun tems de ſa courte durée, ne peut preſque rien ſeul, eſt le plus dépendant des animaux pendant les douze premieres années de ſa vie. Il périroit certainement dans cet intervalle d'impuiſſance & de foibleſſe, ſans les ſoins de ſa mere, & la commiſération de ſon pere. Comment celui * qui a prouvé ſi bien & ſi ſouvent que l'homme naiſſoit bon, peut-il croire qu'un être humain atteindra cet âge ſans connoître ceux à qui il doit & la vie & la conſervation, & qui probablement exigeront de lui des ſecours auxquels ils ont de ſi juſtes droits? Car les hommes n'accordent rien pour rien. Comment cet être doué d'organes ſenſibles oubliera-t-il totalement ſes bienfaiteurs? Comment aux approches de la vieilleſſe, qui, chez les premiers humains fût peut-être plus tardive, mais qui

* *M. Rouſſeau.*

diminua cependant comme aujourd'hui les facultés, affoiblit les ſens, &c. comment, aux approches de la vieilleſſe de ſes parens, le jeune ſauvage ne ſentira-t-il pas qu'il a une dette à payer (1). Cette *apathie machinale* qui ne ſeroit troublée que par les ſenſations directes & perſonnelles de l'individu, ſemble contrarier abſolument le cœur humain, celui même dont on ſuppoſe la ſenſibilité la moins développée.

Si je m'abuſe, en jugeant, ſans m'en appercevoir, de l'état de nature, par les notions ſociales dont je ſuis imbu, au moins ce ſentiment d'union, de ſenſibilité, de reconnoiſſance que vous attribuez à la civiliſation, eſt-il préférable à l'indifférence, ou plutôt au parfait oubli des bienfaits que vous ſuppoſez dans la nature. Ne doit-on pas en conclure que l'état de ſociété vaut mieux pour l'homme, qu'il eſt le plus digne emploi, comme le plus heureux réſultat de ſa perfectibilité?

L'on aura beau ſubtiliſer. Il eſt impoſſible de

(1) Je ſais tout ce que les voyageurs ont raconté de la maniere dont certains Sauvages ſauvent leurs peres de la caducité; mais je ſais auſſi quelle créance méritent les voyageurs, ſur-tout quand ils contrediſent évidemment la nature.

révoquer en doute l'exiſtence d'une ſociété néceſſaire, née d'abord au ſein des familles, formée enſuite par la réunion de ces familles. Suivez la gradation des liens domeſtiques dans leurs différentes branches, & la ſucceſſion rapide des beſoins de l'homme, vous concevrez la formation d'une ſociété immenſe, & vous direz bientôt avec un Auteur * vraiment méthodique & lucide, „ que le problème le plus „ difficile à réſoudre ſeroit d'expliquer com„ ment les hommes, vu la conſtitution phyſi„ que & morale des deux ſexes dans l'âge viril, „ dans l'enfance & dans la vieilleſſe, pourroient „ vivre long-tems dans l'état de ſimple multi„ tude, ſans aggrégations ſociales. ”

J'oſe croire que je renverſerois facilement ici, ſi c'en étoit la place, tous les exemples & les objections dont M. Rouſſeau s'eſt ſervi pour combattre avec tout l'art & l'eſprit poſſible ce ſyſtême, qui tient invinciblement à la longue débilité de l'enfance de l'homme, aux premiers & aux plus puiſſans ſentimens du cœur humain.

Mais ce ſeroit un retour ſi humiliant ſur ſoi-

* *L'Aut. des vrais princ. du droit nat.*

même que la conviction la plus évidente d'avoir eu raiſon avec ſes maîtres, que je ſuis très-éloigné de porter aucune ſorte de préſomption ou d'opiniâtreté dans cette diſcuſſion, qui ne renferme d'ailleurs, ſelon moi, qu'une diſcuſſion oiſeuſe & tout-à-fait inutile.

En effet, que l'homme dans l'état de nature, répugne ou ne répugne point la ſociété; celle-ci n'en exiſte pas moins, & tous les livres poſſibles ne parviendront pas à la diſſoudre. Il vaut donc mieux s'efforcer de l'éclairer, que lui montrer qu'elle a tort d'exiſter.

M. Rouſſeau, vivement affecté de la corruption des villes, prétend que les inſtitutions ont dégénéré de l'état de nature, & rendent les hommes plus malheureux.

Si nous embraſſons cette opinion, tâchons de découvrir des remedes ou dumoins des palliatifs à nos maux. Cette recherche eſt plus utile & plus agréable à faire que la ſatyre des hommes & de leurs ſociétés. Séneque ne nous a pas appris une vérité bien intéreſſante, quand il a dit „ que la nature a départi à chacun ſa miſere „ comme un art qu'il doit étudier. " (1) C'eſt

(1) *Sua cuique calamitas tanquam ars aſſignatur.*

la ſcience des conſolations qui intéreſſe les hommes.

Si, comme le plus grand nombre croit l'éprouver & le ſentir, notre condition eſt préférable à celle des Caraïbes, craignons de décliner, & ſur-tout étayons de principes la conſervation des droits de l'homme, qui n'habitera probablement plus les forêts, quand la nature produiroit un nouveau Timon auſſi éloquent que M. Rouſſeau, pour le convertir à ce triſte genre de vie

Pour moi, je ne ſaurois me perſuader que l'homme ait fait un mauvais marché quand il s'eſt rapproché de ſes ſemblables, lui qui ſe trouve réduit à ne ſatisfaire que ſes beſoins les plus indiſpenſables, & qui eſt incapable de ſe procurer les moindres jouiſſances quand il ne peut employer que ſes propres facultés. L'on n'a pas trouvé dans tout le monde connu une race d'hommes, ſans une ſorte de ſociété. Pourquoi d'un pole à l'autre, l'eſpece humaine auroit-elle embraſſé un genre de vie contraire à ſa nature?

non-ſeulement l'homme ſemble fait pour la ſociété, mais on peut dire qu'il n'eſt vraiment homme, c'eſt-à-dire un être réfléchiſſant & ſenſible, que lorſqu'elle commence à s'organiſer;

car tant qu'il ne forme avec ſes ſemblables qu'une aſſociation momentanée, il eſt encore féroce, dévaſtateur, & n'a guere que des idées de carnage, de bravoure, d'indépendance & de ſpoliations. C'eſt une vérité démontrée par l'hiſtoire de toutes les incurſions des hordes juſtement ſurnommées *Barbares*; qui n'étoient qu'un ramaſſis d'hommes aſſociés par leurs communs beſoins, auxquels leur patrie inculte ne pouvoit ſuffire; réunis par inſtinct, dépourvus de principes & de Loix; car elles ne ſe forment & ne s'établiſſent qu'en réfléchiſſant ſur cet inſtinct, qui, d'abord excluſif pour telle ou telle tribu, parvient enfin à découvrir le reſpect inviolable dû aux droits de tous.

Soutenir que chaque individu a fait des pertes précieuſes en ſe réuniſſant à d'autres individus, c'eſt faire à-peu-près le même raiſonnement que celui qui diroit: „ l'homme qui peut faire des „ avances de culture pour exploiter le ſol où la „ nature l'a placé, eſt plus pauvre que celui qui „ ne le peut pas, parce qu'il fait cette dépenſe de „ plus. " L'avance qui reproduit eſt-elle donc une dépenſe?

Mais la comparaiſon n'eſt pas exacte, car les hommes n'ont rien voulu ni dû ſacrifier en ſe

réuniſſant en ſociété ; ils ont voulu & dû étendre leurs jouiſſances & l'uſage de la liberté, par les ſecours & la garantie réciproques. Voilà le motif de la ſubordination qu'ils rendent à l'autorité ſouveraine, à qui le peuple a confié ſa défenſe & ſa police. Les hommes conſervent dans la ſociété bien ordonnée toute l'étendue de leurs droits naturels, & acquierent une beaucoup plus grande faculté d'uſer de ces droits. Tout ce qui leur étoit permis dans l'état primitif leur eſt encore permis : tout ce qui leur étoit défendu leur eſt eucore défendu ; & ce *tout* ſe réduit à garder & multiplier ſes propriétés, & à reſpecter celles d'autrui. La ſeule différence entre l'état primitif & l'état ſocial, c'eſt que plus la ſociété eſt complete & plus chacun a de propriétés.

Telle eſt l'idée que je me forme de cette union appellée *ſociété*, que le penchant général de l'humanité, autant que ſes beſoins, a établie ſur toute l'étendue de ce globe.

Tout autre ſyſtème, j'oſe le dire, eſt moins conſéquent, moins vraiſemblable, moins avantageux à l'humanité.

En effet, l'on ſent qu'il eſt facile d'aſſeoir ſur cette baſe les *droits* de tous les hommes, & conſéquemment les *devoirs* relatifs des *Souverains* & des *peuples*.

Mais si vous admettez que la société est un état contre nature, *væ victis*; malheur à ceux qui ont subi la loi du plus fort. Les tyrans sont tyrans parce qu'ils le sont devenus: pourquoi l'homme sortoit-il de ses forêts ?

„ Qu'importe ? m'allez-vous répondre : vous „ crierez de même au Despote, le jour où il sera „ renversé, *væ victis.* "

J'entends ; mais pourquoi faire circuler parmi les hommes le droit du plus fort ? C'est un code bien triste & bien dangereux. L'instruction, cette arme plus douce, plus puissante même avec le tems, suffira à l'organisation des sociétés, & la préservera des convulsions de la violence.

La Nature qui condamna, ou plutôt qui, dans sa bienfaisance, voua l'homme au travail, a voulu que, pour son plus grand avantage, il aidât ses semblables & fût aidé par eux. C'est elle qui a dicté cette Loi chinoise si sage & si belle, & qui renferme tous les premiers principes sociaux. „ Celui qui laissera une année sans „ cultiver son champ, perdra son droit de pro- „ priété. "

La Nature est une parfaite législatrice ou plutôt elle est la seule, & je n'ai prétendu parler que des institutions humaines, quand j'ai avancé

qu'elles étoient la baſe de la tyrannie, & le berceau de la ſervitude.

C'eſt en comparant ces inſtitutions à la LOI NATURELLE, à cette loi obligatoire pour tous, ineffaçable malgré les préjugés délirans de l'humanité, impreſcriptible, quelque contradiction qu'elle rencontre dans les législations humaines, qui ne ſont cependant fondées que ſur elle; c'eſt en les comparant, dis-je, à cette Loi ſimple, une & ſublime, que nous démontrerions l'inſuffiſance, la défectuoſité & les dangers de nos codes législatifs.

Cet important théorême politique eſt plus facile à ſentir qu'à développer. Je n'entreprendrai pas aujourd'hui cet ouvrage qui ſera dans tous les tems trop au-deſſus de mes forces.

Je remarquerai ſeulement, relativement à l'exiſtence d'une législation naturelle que l'on a voulu révoquer en doute; (car quelle vérité les hommes n'ont-ils pas niée? quelle erreur n'ont-ils pas aſſurée?) je remarquerai, dis-je, qu'il ſeroit bien étonnant que, dans l'immenſe chaîne des Etres, où tout eſt aſſujetti à des loix diſtinctes, fixes & immuables, l'homme échappât ſeul à cette volonté néceſſaire de l'Auteur de la nature, qui, pour me ſervir des expreſſions d'un beau

génie, * *obéit toujours à ce qu'il commanda une fois.* „ C'eut été envain qu'Amphion & Orphée au- „ roient accordé leurs lyres, s'il n'y avoit point „ eu d'uniſſon correſpondant dans la conſtitution „ humaine. " †

Loin de rechercher & de développer cette Loi naturelle, auſſi eſſentiellement exiſtente que le ſoleil qui nous éclaire, & qui féconde le globe que nous habitons, les Législateurs, ſemblables à ces hommes qui adoroient les ouvrages de leurs mains, ont oſé croire qu'il étoit en leur pouvoir de créer des Loix pour l'homme... Que n'entreprenoient-ils auſſi de reculer ou d'avancer à leur gré les ſaiſons!

Ainſi la nature & les inſtitutions humaines, les paſſions & les législations ſe ſont heurtées; les contradictions ſe ſont amoncelées; les codes ſe ſont multipliés, & la connoiſſance des loix poſitives eſt devenue pour les peuples policés une ſcience immenſe; leur étude eſt plus fatigante pour la mémoire que pour l'entendement.

Tel ſont les ouvrages de l'homme; ils portent l'empreinte

---

* *Le Cardinal de Retz.*

† *Milord Bolingbroke.*

l'empreinte de la mobilité de ſon eſprit plus ſubtil, plus actif à prévoir & multiplier les exceptions, que propre à ſaiſir des principes généraux, à obſerver & méditer la Nature, plus induſtrieux en un mot à exercer ſon *imagination* qu'à ſe ſervir de ſa *raiſon*.

Cette diſtinction eſt juſte. *L'imagination* & la *raiſon*, ces deux facultés de l'homme les plus précieuſes & les plus utiles, & dont les philoſophes ont ſi différemment évalué le mérite & aſſigné le rang, l'imagination & la raiſon varient autant dans leurs propriétés que dans leurs uſages.

Réfléchir, méditer ſur nos ſenſations & nos connoiſſances, & les appliquer ſur les objets de nos recherches, c'eſt ce que j'appelle *exercer ſa raiſon*; elle eſt *un outil de calcul*, ſi j'oſe m'exprimer ainſi; mais *l'imagination*, mere de la métaphyſique, eſt ſouvent auſſi celle de l'erreur.

Je ſais qu'il faut convenir de l'idée qu'on attache à ce mot *métaphyſique*. Les philoſophes dignes de porter ce nom de *philoſophes*, c'eſt-à-dire, les hommes inſtruits & dialecticiens (1)

(1) Bien entendu qu'ils ſoient de *bonne foi*; car ſans bonne foi, il n'exiſte point d'*honnêteté*, & ſans honnê-

ont une métaphyſique profonde, mais remplie de clarté, méthodique, analytique, qu'ils doivent à de vaſtes connoiſſances, à de longues méditations, à des obſervations aſſidues. Il n'eſt point de vérité & de connoiſſance qu'on ait découverte, étendue, dévoloppée ſans cette métaphyſique; ou plutôt, il n'eſt point de ſcience humaine qui n'ait une métaphyſique de cette ſorte.

Les ſophiſtes appellent leurs ſubtilités tortueuſes, énigmatiques, & le plus ſouvent puériles, la *métaphyſique*. Il eſt bien peu d'erreurs morales & politiques, que n'ait enfantées cette ſcience futile & illuſoire, qui s'eſt introduite de nos jours dans preſque toutes les connoiſſances.

L'imagination eſt, pour ainſi dire, le joujou de l'humanité. „ Les facultés de l'imagination, „ dit Robertſon *, ont deja acquis de la vigueur, „ avant que celles de l'eſprit ſoient exercées ſur „ les matieres abſtraites & ſpéculatives. Les

---

tet, la philoſophie eſt un mot vague, & le Philoſophe un *charlatan*. C'eſt, ſelon moi, le plus mépriſable, comme le plus ridicule de tous les métiers, de *vendre* ou *louer* des paroles, pour me ſervir de l'expreſſion de Martial.

* *Introduct. à l'hiſt. de Charles-Quint.*

„ hommes ſont poëtes avant que d'être philoſo-
„ phes : ils ſentent vivement & ſavent peindre
„ avec force, lors même qu'ils n'ont fait encore
„ que peu de progrès dans le raiſonnement ; le
„ ſiecle d'Homere & d'Héſiode précéda beaucoup
„ celui de Thalès & de Socrate. "

Ces réflexions ne ſont point étrangeres ici ; elles peuvent aider à réſoudre ce problème ſingulier : pourquoi les législations, ce premier beſoin de l'humanité, dont la Nature elle même a tracé le plan, ſont-elles ſi défectueuſes, & moins avancées que tout autre ouvrage de l'eſprit humain ?

Les hommes ſacrifient ſans ceſſe à l'imagination, parce qu'elle les ſéduit plus ſûrement ; parce qu'elle flatte leur amour-propre plus que la marche lente & calculée de la froide raiſon ; parce que l'exercice de celle-ci, appliquée à la méditation, eſt plus pénible & à la portée de moins d'hommes, que les jeux de celle-là. Notre orgueil, auſſi adroit qu'inſatiable, nous fera préférer toujours & de beaucoup ce que nos talens peuvent atteindre, à ce qu'ils ne ſauroient embraſſer. Le poëte mépriſe le géometre, le géometre dédaigne le poëte. „ Les philoſophes, dit Bolingbroke, ont
„ trouvé qu'il étoit plus aiſé d'imaginer que de
„ découvrir, de conjecturer que de connoître ;

„ ils ont donc pris cette voie pour acquérir „ de la réputation, celle-ci leur étant pour le „ moins auſſi chere que la vérité, & pluſieurs „ ont admis une vaine hypotheſe pour un ſyſ- „ tème réel. " C'eſt-là la marche de tous les charlatans; ce n'eſt pas celle de l'homme de génie, de l'homme profond. (1)

Mais les hommes profonds ſont & ſeront en petit nombre dans tous les ſiecles. Auſſi les obſervateurs ſont-ils plus rares que les gens d'eſprit; parce que l'imagination ſeule fait un homme d'eſprit, tandis que le génie, éclairé par des connoiſſances, & guidé par une raiſon ſaine & exercée, ſuffit à peine aux obſervateurs.

Suivez cette gradation; & peut-être ne trouverez-vous pas un homme capable d'être Légiſlateur, c'eſt-à-dire, d'étendre & de réunir les diverſes applications de la Loi naturelle, parmi des milliers de politiques déliés.

C'eſt pour les hommes médiocres, ou du moins incomplets, qu'on a établi la diſtinction *d'eſprit*

(1) *Hippotheſes non fingo*, dit Newton, en avouant qu'il n'a pas pu déduire des phénomenes la raiſon des propriétés de la peſanteur.

& de *génie*. Ce ſont les deux parties du même tout ; mais où trouver ce tout raſſemblé ?

Si par hazard on le rencontre, il faut encore que ce favori de la Nature applique ſes talens & ſes forces ſur un tel objet, & ſur-tout qu'il étudie la Nature plutôt que de ſe livrer à ſon génie ; tentation très ſéduiſante & trop dangereuſe.

En un mot la ſcience du droit naturel, ſeule entre toutes les connoiſſances humaines, encore obſcurcie des ténebres de nos ſiecles de barbarie, eſt à peine à ſon berceau. Nous avons vu mourir de nos jours l'homme juſtement célebre & vraiment reſpectable *, qui a fait entrevoir le premier à la nation, que l'art de gouverner les hommes & de les rendre heureux en valoit bien un autre.

Preſque tous les auteurs, ou plutôt les reſtaurateurs de nos législations, ont beaucoup imaginé & peu médité. Ils ont travaillé ſans enſemble, faute d'un premier principe ; ils ſe ſont contredits, faute de méthode. Ils ont donné une nouvelle ſolution à chaque difficulté nouvelle qui s'eſt pré-

* *Monteſquieu.*

ſentée: l'édifice aſſis ſur le ſable mouvant eſt devenu d'autant moins ſolide qu'il s'eſt plus élevé: les loix ont contredit les loix: nous en devons une grande partie à des tems obſcurs où la ſuperſtition, l'ignorance & la fureur belliqueuſe ſe diſputoient à l'envi l'eſprit humain. Envain a-t-on voulu redonner quelque enſemble à ces compilations informes. On manquoit de *principes*; & tout, en ce genre, porte ſur les principes les plus ſimples, les plus évidens & les plus invariables. Il a été bientôt facile d'éluder la plus grande partie d'un code immenſe, de ſe prévaloir de l'autre; & ce code eſt devenu le gage d'impunité des brigands de la ſociété; c'eſt à la corruption des mœurs que le pénétrant & profond Tacite attribuoit la multiplicité des Loix Romaines; & c'eſt à leur nombre infini qu'il rapportoit l'origine de toutes les diſſentions de la république, & les ſuccès des factieux (1) qui l'aſſervirent à

(1) Si vous en voulez la preuve, cherchez dans le troiſieme livre de ſes annales cette belle digreſſion ſur les loix, qui commence par ces mots. (Elzew. 1640. p. 110,) *ea res admonet ut de principiis juris, &c.* juſqu'à ceux-ci (p. 111.) *ſed altiùs penetrabant, &c.* On y trouve ces propres mots: *jamque non modò in commune, ſed in ſingulos homines lata quæſtiones; & corruptiſſima republ, plurimæ leges.*

la fin. Pour peu qu'on y réfléchiſſe, en effet on ſentira que c'eſt ſervir le Deſpotiſme que de multiplier les loix ; *car il y a*, dit très-bien Montaigne, *autant de liberté & d'étendue à l'interprétation des Loix qu'à leur façon.* Au milieu de tant *d'interprétations*, ſans doute, on peut choiſir arbitrairement, & toute volonté arbitraire peut trouver une raiſon ou un prétexte dans ce dédale immenſe. Sortons des rêves métaphyſiques, qui n'ont guere d'autre réalité que leurs inutiles ſubtilités : abandonnons les ſpéculations politiques ſoumiſes aux caprices des circonſtances ; l'homme n'eſt pas fait pour être ainſi baloté ; & la Nature nous deſtina ſans doute des Loix plus ſûres & moins mobiles. Elle n'a point fait de ſyſtêmes particuliers ; les droits de tous les hommes & de toutes les nations ſont les mêmes, auſſi-bien que leurs devoirs.

Tout le bien de la ſociété doit naître de l'ordre de cette ſociété. Bornons là notre objet & nos recherches. Ne regardons, en fait de morale, qu'autour de nous ; ne la ſéparons jamais de l'ordre phyſique. Le vol de l'homme eſt reſſerré dans des limites étroites. S'il s'éleve trop, il perd ſes ailes ; c'eſt la fable d'Icare, plus philoſophique que l'on ne croit communément.

L'un des plus grands hommes, dont la France se glorifie *, s'est envain efforcé de ramener la science du gouvernement à des discussions morales, & à des distinctions métaphysiques. Mr. Dalembert est tombé dans un inconvenient à-peu-près pareil, lorsque dans ses élémens de philosophie † il distingue *une morale de l'homme*, *une morale des législateurs*, *une morale des états*, *une morale du citoyen*. Ou je n'entends pas ces mots, ou ils sont autant de *pléonasmes*. A ces *quatre branches de la morale* il en joint une cinquieme, qu'il appelle *la morale du philosophe*. C'est un étrange être qu'un philosophe; si sa morale est différente & distincte de celle de *l'homme* ou du *citoyen*.

Les devoirs de tous consistent dans l'accompliſſement de la Loi. La loi, c'est-à-dire *l'ordre* est tout fondé sur les sensations & les besoins physiques de l'homme, à qui la Nature accorda autant de facultés pour jouir, qu'elle lui permit de jouissances; c'est donc au sein de ces jouissances, c'est dans leur distribution, leur arrangement, leur reproduction, qu'il faut chercher le code *social*.

* *Montesquieu.*

† *Division de la morale*, n°. *VIII.*

Je dis *ſocial*, & je me ſers d'un mot dangereux dans la diſcuſſion, par la multiplicité des idées vagues qu'on s'eſt formées à ſon occaſion. On a vu mes principes à cet égard ; & ſi l'on eût au mot *ſocial* ſubſtitué celui de *naturel*, on eût apperçu plutôt, que ſi l'homme, par ſa conſtitution, naît avec des dépendances néceſſaires, nœud eſſentiel de la ſociété, cette ſociété doit donner le plus de liberté poſſible aux individus qui la compoſent, en étendant la maſſe de leurs propriétés, & multipliant leurs jouiſſances. Sans cette *Loi* plus de conſiſtance, plus d'enſemble, ou, pour tout dire en un mot, plus de ſociété ; car la formation de celle-ci n'eſt que l'extenſion des relations primitives, & non leur abolition. Or les premieres relations naturelles ſont d'aider & de faire du bien, pour en recevoir & être aidé.

Je l'ai déja dit : je ne prétends pas reprendre en détail aucune des législations connues ; ce ſeroit tracer l'hiſtoire du Deſpotiſme, ouvrage peut-être le plus beau qui ſoit à faire aujourd'hui, mais immenſe & d'une exécution très-difficile ; c'eſt autre choſe de ſuivre la marche du Deſpotiſme & d'en développer les manœuvres & les ruſes, ou de tracer ſes ravages, & de s'élever contre ſes progrès. Beaucoup d'hiſtoriens

pouvoient peindre les regnes affreux des Néron & des Caligula. Tacite ſeul a ſu démêler Tibere.

J'entreprendrai bien moins encore d'indiquer une législation univerſelle; c'eſt-à-dire, de développer celle de la Nature, occupation digne d'exercer les forces du plus beau & du plus vaſte génie; mais d'une exécution preſque impraticable, vu les inſtitutions adoptées parmi les hommes, les préjugés des eſclaves, les intérêts des maîtres.

Je n'ai voulu que raſſembler ici des réflexions générales ſur le Deſpotiſme, ouvrage plus proportionné à ma médiocrité; car l'indignation donne du coloris. „ Les ignorans mêmes, „ dit Quintilien, quand une paſſion violente „ les agite, ne cherchent point ce qu'ils ont „ à dire. C'eſt l'ame ſeule qui nous rend élo„ quens, dit-il encore. " Mon ame eſt honnête, & fortement émue des vérités que j'oſe écrire. Puiſſent ſes inſpirations me donner le pouvoir d'entraîner & de perſuader !

Les premiers principes que je viens d'expoſer, & que j'ai reſſerrés le plus qu'il m'a été poſſible, (car la ſéchereſſe nuit à la vérité) étoient néceſſaires pour entendre ce qu'on va

lire : je me livrerai déſormais à mes idées, telles quelles ſe préſenteront à mon imagination. Pour me ſuivre, il faut ſentir auſſi fortement que moi ; je le crois ; mais ſi j'ai dit la vérité, pourquoi ma véhémence à l'exprimer diminueroit-elle de ſon prix ?

Je prétends prouver que le Deſpotiſme eſt dans les Souverains l'amour des jouiſſances, peu éclairé, & par conſéquent que la ſoumiſſion au Deſpotiſme eſt dans les peuples l'ignorance ou l'oubli de leurs droits. Inſtruiſez les Rois & les ſujets, & le Deſpotiſme eſt coupé par le pied.

L'homme, je le répete, eſt un animal bon & juſte qui veut jouir. Le Deſpotiſme ne peut être admis par lui, ni ſouffert par lui, dès qu'il eſt ſuffiſamment inſtruit, attendu que le Deſpotiſme n'eſt ni bon ni juſte ; qu'il n'augmente pas les jouiſſances des Princes, qu'il diminue leur puiſſance, qu'il détruit les jouiſſances des citoyens, & qu'il attente à la ſûreté de tous.

Tous les peuples que j'ai cités, en commençant cet ouvrage, tous ceux qu'on pourroit leur joindre, tous ceux en un mot qui ſeront jamais conquérans ou Deſpotes, étoient, ſont & ſeront des ignorans. Ceux qui l'ont ſouffert ou le ſouffriront furent & ſont d'autres ignorans.

Tous les actes de Despotisme ne sont que des combats dans l'obscurité, entre gens qui cependant craignent les coups; car l'homme tend au bonheur, & ne veut qu'être tranquille. Apportez la lumiere & vous les verrez tous en paix.

Cette lumiere, à l'approche de laquelle les dissentions civiles, les crimes sociaux, les attentats publics, les préjugés, le fanatisme s'anéantiront toujours, est la seule barriere que l'on doive élever contre toutes les erreurs, tous les brigandages politiques & les maux de la société.

L'instruction & la liberté sont les bases de toute harmonie sociale, & de toute prospérité humaine; j'aurois pu dire seulement *l'instruction*; car la liberté en depend très-absolument; puisque l'instruction universelle est l'ennemi le plus inexpugnable des Despotes; ou plutôt, à l'époque de cette universalité de lumieres, le Despotisme deviendra un être de raison, impossible à réaliser, ce qui vaut bien mieux encore; car il seroit absurde & cruel de blesser les hommes sous le prétexte d'une guérison infaillible.

Il est évident, & l'on ne sauroit trop se le persuader, que *l'instruction générale* qui fourni-

roit à chacun des principes fixes & raiſonnés, & deviendroit la bouſſole invariable de nos jugemens, nous apprendroit à aſſigner *aux noms*, *aux idées*, *aux choſes* leur véritable valeur, & que dès ce moment on n'auroit plus à redouter, pour la tranquillité publique, les illuſions qui ſéduiſent encore les hommes après les avoir déja tant ſéduits.

Il eſt évident que nul homme ne laiſſeroit tranquillement incendier ſes moiſſons ; mais il eſt tout auſſi évident que ſi chaque volonté arbitraire, chaque brigandage en finance, chaque coup d'autorité portoit avec lui, graces à l'univerſalité de l'inſtruction, l'idée d'un forfait ſocial auſſi direct qu'un incendie volontaire, tous s'oppoſeroient à ſon exécution.

Il n'eſt pas moins certain que ſi tous les Princes enviſagoient les ſuites d'une adminiſtration arbitraire, ſuites affreuſes pour les hommes, & non moins terribles pour eux-mêmes, ils ſe garderoient bien d'être Deſpotes.

Jettez les yeux ſur l'hiſtoire ; laiſſez-les retomber ſur vous-même, & voyez ce qu'a pu l'ignorance des droits, des devoirs de l'homme, & des principes naturels. Ecoutez les éloquens déclamateurs qui vous décriront, en termes très-faſtueux,

les maux dont l'eſpece humaine eſt & fut rongée, & répondez-leur : „ éclairez les hommes, vous „ n'aurez plus d'autre emploi à faire de vo- „ tre éloquence que celui de vanter leur bon- „ heur. "

Eclairons donc les hommes, & ſur-tout les Princes ; car il faut en convenir ; il eſt beaucoup moins étonnant qu'un Roi ſe diſe à lui-même : *la Nature entiere eſt ſoumiſe à mon pouvoir, & mes ſujets n'ont de deſtination que celle de m'obéir & de me ſervir ;* qu'il n'eſt croyable que des hommes aient ſoutenu de bonne foi le dogme de L'OBE'ISSANCE PASSIVE. L'amour-propre exalté devient démence (1) ; quand tout plie ſous notre volonté, nous nous perſuadons aiſément que tout en effet doit s'y ranger : mais qui peut ſe dépouiller de ſon exiſtence, au point de la croire phyſiquement & moralement aſſervie à celui qui n'a pas plus de ſens & d'organes que nous ? & que tout nous déſigne pour notre ſemblable ? Cette abnégation n'eſt pas dans la nature ; &

(1) . . . . *Nihil eſt quod credere de ſe non poſſit, cum laudatus diis æqua poteſtas.*

(Juven. ſat. IV.)

l'on ne peut, malgré toutes les illusions de l'amour-propre, conclure en pareil cas pour les autres, que d'après son propre sentiment intérieur. Convenez donc & ne doutez jamais que tout fauteur du Despotisme est un lâche que la terreur ou l'intérêt conduisent.

C'est donc aux Rois qu'il faut s'adresser. C'est eux qu'il faut oser instruire & ramener aux premiers principes naturels, dont il est très-facile de s'écarter; mais à l'évidence desquels il est impossible de ne pas se rendre quand on les envisage.

Oui, j'ose dire qu'il est impossible de ne pas concevoir & convenir que l'homme réuni en société, comme le lui indique la Nature & l'instinct dont elle l'a doué, n'a étendu ses relations que pour l'intérêt de son bien-être, objet constant & nécessaire de ses actions & de ses desirs.

Les hommes sont nés en famille *, je le répete; & les familles ensuite se sont confédérées pour résister au Despotisme des bêtes féroces, des torrens, des ouragans, &c. De cela seul il suit que le Despotisme n'est pas la conséquence de la société, comme des frénetiques ont osé l'avancer;

* *Voyez p.* 16.

mais bien l'anéantiſſement de la ſociété. Ce n'eſt pas une forme de gouvernement ; c'eſt l'anéantiſſement de toute forme eſſentielle de gouvernement ; c'eſt un ETAT CONTRE NATURE.

Etendons ces idées.

Le premier principe, baſe de toute diſcuſſion, ſource de toutes vérités, en matiere de gouvernement & de morale, c'eſt qu'on ne doit à la ſociété, qu'en raiſon de ce qu'elle nous profite ; puiſque ſon objet eſt de procurer des avantages à l'eſpece humaine, de multiplier ſes forces, ſes richeſſes & ſes jouiſſances. C'eſt une vérité de ſentiment qu'il eſt preſque auſſi inutile de démontrer, qu'il ſeroit impoſſible de combattre ; que je crois avoir ſuffiſamment établie, & qui ſera ſouvent étendue & conſidérée ſous ſes divers rapports dans la diſcuſſion de cet ouvrage, dont elle eſt la baſe.

C'eſt de cette vérité qu'il ſuit évidemment que l'homme ne doit au Gouvernement qu'à proportion que ſa conſtitution fait les conditions meilleures ou plus défavorables, c'eſt-à-dire, à proportion qu'il ſe rapproche plus ou moins du premier & unique motif de ſon inſtitution ; c'eſt ici le même axiome réduit à des termes plus généraux.

Mais

Mais dans le Deſpotiſme, la force eſt le ſeul droit ; on n'y peut pas plus faire avec juſtice le procès à un révolté qu'à tout autre : il n'y a de Loi que celle du plus fort. La juſtice n'y exiſte pas : il n'y a point de citoyen. Un homme n'eſt qu'un eſclave : un eſclave ne doit rien, parce qu'il n'a rien de propre. Un homme de cœur ſortira bientôt d'un pays où le Deſpotime ſera établi. S'il ne le peut pas, il ſera bientôt dégradé. Où la patrie ne doit rien, on ne lui doit rien ; parce que les devoirs ſont réciproques. Le gouvernement, qui eſt un ſeul homme, diſpoſe de tous les autres pour ſon plaiſir, ſon caprice, ou ſon intérêt. Dès-lors chaque individu a la permiſſion tacite de s'avantager autant qu'il le pourra ſur le Souverain. En juſtice réglée, il ne ſauroit y avoir de trahiſon dans un Etat Deſpotique, parce que l'eſclave ne peut être ni créancier ni débiteur. On ne ſauroit enfreindre des Loix & des regles dans un gouvernement dont l'eſſence eſt de n'en avoir point, & ce défaut de regles eſt le vice qui doit tout détruire, car rien ne ſe conſerve & ne ſe reproduit dans la Nature que par des Loix fixes & invariables.

Ces vérités, j'oſe le dire, ſont de l'évidence

la plus exacte ; leur déduction eſt conſéquente, & ſi ce tableau ſemble odieux, ce n'eſt pas que ſon coloris ſoit exagéré ; c'eſt que le Deſpotiſme eſt une maniere d'être effrayante & convulſive.

Il eſt le plus terrible fléau qui puiſſe affliger les hommes, car il ne ſauroit atteindre à ſa perfection, que par l'anéantiſſement de l'humanité qui doit lutter ſans ceſſe contre le malheur & les privations, tandis qu'elle recherche continuellement & avec ardeur le bonheur & les jouiſſances, c'eſt-à-dire la *liberté*. Un Empereur deſiroit que le Peuple Romain n'eût qu'une ſeule tête, pour pouvoir la trancher d'un ſeul coup. C'étoit le vœu barbare d'un inſenſé ; mais il ne deſiroit que la perfection du Deſpotiſme.

C'eſt dans les Etats Deſpotiques, que, ſemblable à cet eſclave qui ne ſortoit jamais de la chambre d'un féroce Sophi, ſans *tâter ſa tête avec ſes deux mains pour voir ſi elle étoit encore ſur ſes épaules*, c'eſt dans les Etats Deſpotiques que l'homme conſterné peut ſe demander ſans ceſſe s'il lui reſte un ſouffle de vie, un ſentiment, une volonté, une ame : (heureux encore s'il

étoit capable d'évaluer son aviliſſement!) (1) Mais c'eſt auſſi ſur ces théatres de la ſervitude qu'un tyran a toujours le poids effrayant de ſes iniquités ſuſpendu ſur ſa tête ; plus malheureux ſans doute au ſein des grandeurs, que l'infortuné Damoclès, palpitant ſous le glaive ; puiſqu'aux convulſions de la terreur le Deſpote réunit encore le ſupplice des remords, s'il en peut exiſter dans un cœur habitué à la tyrannie.

Un tel langage a droit d'étonner en France, où l'on s'éfforce depuis pluſieurs ſiecles d'introduire le Deſpotiſme, où l'on a même employé ſucceſſivement des menées ſourdes mais efficaces, & enfin des moyens violens & authentiques à ce but déteſtable.

Le tems où les hiſtoriens écrivoient, peu d'années après un regne long & tyrannique qui dès-lors énerva la nation. „ Les François ont

(1) Lors des affranchiſſemens du XIVe. ſiecle, pluſieurs Eſclaves ſe refuſerent à la liberté qui leur étoit offerte, (*Spicilegium*, *vol.* 11. *p.* 387.)

* *Claude Seyſſel*, *Evêque de Marſeille*, *depuis Archevêque de Turin. Compar. de Louis XII. & Louis XI.* (*Voy. Philippe de Com. Tom.* 11. *édit. Lond.* 1747.)

„ toujours eu liberté & licence de parler à leur „ volonté de toutes gens, & même de leurs Prin- „ ces, non pas après leur mort tant seulement, „ mais encore en leur vivant & en leur pré- „ fence." Ce tems est passé, les paroles sont des crimes ; la liberté de penser est presque refusée. Ainsi Tibere étendoit jusqu'aux discours offensans pour la tyrannie le crime de leze Majesté, inconnu auparavant lui, ou qui ne comprenoit du moins que les délits contre la chose publique ; (1) ainsi les espions & les délateurs * que ce tyran appelloit *les protecteurs des Loix*, (2) sont les armes les plus chéries des Despotes ;

(1) *Legem majestatis reduxerat cui nomen apud veteres idem, sed alia in judicium veniebant : si quis proditione exercitum, aut plebem seditionibus, denique malè gesta rep. majestatem populi romani minuisset. Facta arguebant ; dicta impune erant.* (Tacit. annal. L. I.)

* *Custodes.*

(2) *Subverterent potiùs jura quàm* custodes *eorum amoverent.* (Tacit. annal. L. IV.)

Et Tacite fait ensuite cette réflexion belle & touchante : *Sic delatores genus hominum publico exitio repertum, & pœnis quidem nunquam satis coërcitum, per præmia eliciebantur.*

& l'inquiſition civile eſt le ſymptome le plus aſſuré des progrès du Deſpotiſme.

Il s'eſt trouvé parmi les neveux de ces François courageux qui oſoient juger leurs maîtres & ſavoient les ſervir, des hommes dont la plume vénale a écrit contre la liberté.

Tout ce qui a précédé, tout ce qui va ſuivre, ne leur eſt pas deſtiné ; il faut réformer les cœurs avant que de redreſſer les têtes. Eh ! qui jamais a tenté de faire entendre le langage de l'honneur aux eſclaves corrompus & vendus à la tyrannie. Ils débitent & prodiguent leurs déteſtables principes, d'autant plus hardis à conquérir & corrompre des proſélytes, qu'ils ſont plus encouragés & plus ſoutenus par une cour, qui, dénuée de conſidération, de reſpect, & conſéquemment de véritable & ſolide autorité, paie tout, gage tout, & achete les ſuffrages qu'elle ne ſauroit mériter.

Ecoutez ſes émiſſaires. Leurs bouches & leurs écrits retentiſſent des grands mots, *honneur*, *obéiſſance*, *fidélité*. Vils eſclaves ! qui ſouillent juſqu'aux vertus, en les dénaturant dans leur application & leur emploi, & dont on ne ſauroit dire s'ils ſont plus odieux ou plus ridicules,

quand on les entend combattre la liberté & réclamer contre ſes droits !

Mais ceux-ci ſont le plus petit nombre ; j'oſe encore l'eſpérer. Peu d'hommes peuvent être très-bons ; croyons que bien moins encore peuvent être très-méchans.

La plupart des citoyens, énervés par l'influence du Gouvernement, aveuglés, ſoit par ignorance des faits, ſoit faute d'examen, ſoit faute de prévoyance & de ſagacité, ſoit par la ſéduction des fauteurs du Deſpotiſme, embraſſent plutôt une opinion, qu'ils ne ſuivent des principes fixes & réfléchis.

C'eſt relativement au degré d'attachement que l'on doit aux Loix de ſa patrie, aux efforts qu'on doit faire pour leur maintien & leur défenſe, qu'on ſe trompe le plus ſouvent, parce qu'on n'a point étudié ce devoir le plus important de tous. La plupart des hommes proſtituent l'humanité par une obéiſſance paſſive ; d'autres auſſi ne diſcernant pas les circonſtances où elle eſt due au Gouvernement, de celles où elle ne l'eſt pas, où l'honneur même ordonne de la refuſer, confondent, ſuivant leurs préjugés, leurs préventions, mais ſur-tout ſuivant leur intérêt per-

ſonnel, la ſervitude avec l'obéiſſance, & la fermeté avec la révolte. (1)

Nous arrivons tous dans la ſociété avec les mêmes devoirs à-peu-près; & la différence qui ſe trouve entre les divers citoyens, n'eſt que relative à la différence des moyens; car en général les devoirs ſont les mêmes pour le plus élévé comme pour le plus obſcur.

Ils ſont plus ou moins ſacrés, en proportion de ce que le Gouvernement eſt plus ou moins équitable, c'eſt-à dire, plus ou moins avantageux à la nation qu'il régit; car (on ne ſauroit trop le répéter,) la Nature n'a formé les ſociétés que pour les beſoins des hommes; & l'on doit conclure de ce principe, cet autre théorême important, baſe de l'économie politique, *que les devoirs ſont & ne peuvent qu'être proportionnels aux droits.*

Le maintien de la ſociété eſt donc le premier devoir du citoyen, parce que chaque homme

(1) *Pauci prudentiâ, honeſta ab deterioribus, utilia ab noxiis diſcernunt, plures aliorum eventis docentur*, dit Tacite dans ſes annales.

On ſe trouve bien pauvre quand on médite de bonne foi Tacite.

ſe doit avant tout le ſoin de ſon bien être, & qu'il doit enſuite aide & ſecours à ſes ſemblables.

Quelque ſoit la place où la Nature ait fait naître un citoyen, il doit toujours à la patrie, ſans doute; mais plus il eſt élevé par ſa naiſſance, par ſes titres, ſes droits, ſes privileges, ſa notabilité, ou, ce qui revient au même, par les bienfaits de la ſociété, dont les avances portent un intérêt continuellement exigible, & plus il a l'obligation étroite de défendre ſon pays, ſa conſtitution, au péril de ſes biens, de ſa vie, de ſa liberté même; car les différences que la ſociété a miſes entre le peuple & les citoyens notables; les diſtinctions qu'elle a établies dans tous les grades de la hiérarchie, ſont pour le bien de tous, & non pas pour l'avantage excluſif des Grands; & lorſqu'on profite des avantages d'un marché, on ne ſauroit avec juſtice ſe ſouſtraire aux conditions qu'il renferme, fuſſent-elles onéreuſes.

„ L'honneur, dit Ariſtote, eſt un témoignage „ d'eſtime qu'on rend à ceux qui ſont bienfai- „ ſans; & quoiqu'il fût juſte de ne porter de „ l'honneur qu'à ces ſortes de gens, on ne laiſſa „ pas d'honorer encore ceux qui ſont en puiſ- „ ſance de les imiter. " Il ſuit de cette belle & judi-

cieuſe penſée, que tout Grand inutile à ſes compatriotes, eſt un véritable *banqueroutier*.

Poſons donc comme un principe ſaint & indeſtructible, qu'il eſt de devoir de lutter pour ſa patrie. Juvenal parloit en philoſophe, quand il a dit: *lorſque le vice regne, la vie privée eſt la place d'honneur*; car l'oiſiveté eſt la vraie philoſophie ſous le regne du Deſpotiſme (1); mais il ne parloit pas en citoyen.

Celui qui réſiſte de tout ſon pouvoir à la deſtruction de la ſociété dans laquelle il eſt né, n'a pas moins de mérite, que celui qui tâche de prolonger les jours d'un pere caduc, & de lui rendre, s'il le peut la ſanté; peut-être ne travaille-t-il pas moins en vain: peut-être même vient-il un tems où les remedes de la ſociété ſont inutiles, comme ceux de la médecine dans des criſes déſeſpérées. Les *Annibal*, les *Aratus*, les *Béliſaire*, n'ont fait que ſuſpendre le décret porté ſur leur patrie; mais ſi l'on ne régénere pas une ſociété qui périclite, on peut du moins en former une autre.

(1) *Mox inter quæſturam ac tribunatum plebis annum quiete & otio tranſit*, dit Tacite en parlant d'Agricola; *gnarus ſub Nerone temporum quibus inertia pro ſapientiâ fuit.*

On le peut même ſans bouleverſement. Le regne de la chevalerie, celui des grands vaſſaux, celui des favoris, celui des miniſtres, celui des financiers enfin, ſont des révolutions abſolues ſous le même nom national.

Ce n'eſt pas que l'eſprit du citoyen, le premier reſſort des ſociétés, ne ſe détruiſe à leur décadence bien plus encore qu'il ne ſe dénature. Dans les momens de détreſſe, tous ſentent le mal & murmurent; mais pourquoi? C'eſt qu'alors les papiers publics n'ont pas une marche aſſurée, & chacun tremble pour ſa fortune. Si dans ces tems orageux & critiques, l'on raiſonnoit avec tous les particuliers, peut-être leur trouveroit-on des idées abſolument contraires au retour vers le bien.

Car le Gouvernement une fois Deſpotique exclut & détruit les lumieres & la volonté même. Il n'y a plus de patriote, parce qu'il n'y a plus d'homme éclairé en grand, & qu'il n'y aura bientôt plus de patrie. On ne ſonge qu'à *ſoi*, chacun gémit, parce que le *ſoi* de chacun eſt attaqué; alors la cauſe de chaque particulier devient la cauſe commune; & le malheur général peut tout réunir.

C'eſt de cette criſe même qu'il faut profiter;

c'eſt ainſi qu'à certaines époques l'on ne ſauroit attendre le remede, que de l'excès du mal; c'eſt ainſi qu'on peut eſpérer la régénération de la ſociété au période le plus accéléré de ſa décadence.

Si Guillaume le Conquérant eût été plus modéré : ſi ſes ſucceſſeurs n'euſſent pas montré tour-à-tour tant de foibleſſes & de manœuvres deſpotiques, (contraſte preſque inévitable dans le gouvernement féodal.) Si les Anglois euſſent moins éprouvé toutes les anxiétés de l'autorité arbitraire, ils ne ſeroient pas devenus libres.

Sans les abus de la féodalité & les excès des Grands, la liberté n'auroit jamais peut-être été rendue à l'Europe. (1)

Il eſt trop heureux alors que tous les principes ſont inconnus ou détruits, que *l'intérêt* aiguillonné puiſſe redonner quelque enſemble,

(1) Louis le Gros en France; long-tems après lui, Fréderic Barberouſſe en Allemagne, & les Rois d'Angleterre, n'établirent & ne ſoutinrent l'adminiſtration municipale que pour abaiſſer les Grands, & diminuer, par le contrepoids de cette inſtitution, leur autorité exorbitante. L'établiſſement de l'adminiſtration municipale a été dans toute l'Europe l'époque du recouvrement de la liberté.

& fournir encore des moyens au sein du cahos de l'anarchie. Celui qui connoît les hommes, tire parti même de leurs défauts.

J'entends répéter sans cesse, „ que *l'égoïsme* est „ le premier vice des peuples corrompus : que „ tout est perdu quand *l'égoïsme* domine : que „ *l'égoïsme* est le dernier degré de la corrup- „ tion. "

Tout cela peut être fort philosophique, & vrai à beaucoup d'égards ; mais avouons de bonne foi que cet *égoïsme*, objet de tant de satyres, & cependant si commun, fut toujours, & sera dans tous les tems le défaut le plus général de l'humanité ; car les hommes à qui la Nature prescrit le sentiment & la nécessité de s'aimer avant tout, (1) penchent à s'aimer exclusivement.

---

(1) Un Auteur célebre a écrit : „ je préfere, disoit „ un Philosophe, ma famille à moi, ma patrie à ma „ famille, & le genre-humain à ma patrie. Telle est la „ devise de l'homme vertueux."

Je dis que non ; car ce sentiment n'est pas dans le cœur humain ; & la vertu n'est pas contraire aux penchans de la Nature. Cette maxime a le coup-d'œil *du charlatanisme* ; mais comme on n'en sauroit soupçonner l'Auteur, on peut dire que l'enthousiasme l'a égaré.

Peut-être ce défaut eſt-il auſſi le premier & le plus néceſſaire de tous les reſſorts que la Nature ait donnés à l'homme. L'amour-propre eſt au moral ce qu'eſt le ſang au phyſique. L'un eſt auſſi indiſpenſable que l'autre à notre conſtitution. Cette paſſion crée & développe toutes nos facultés. Elle eſt dangereuſe lorſqu'elle eſt exaltée; mais le ſang, ſans la circulation duquel les animaux ne peuvent vivre un inſtant, ne cauſe-t-il pas des ravages affreux quand il s'enflamme? Le ſang eſt la ſource de la vie: que ſeroit l'homme ſans l'amour-propre? le plus médiocre, le plus borné, le plus foible & le plus inutile de tous les êtres.

Quoi qu'il en ſoit, nous ſommes tous conduits par l'amour-propre, ou ce qui revient au même par *l'égoïſme*. Il ſurnage ſur toutes les paſſions; & ſon empire eſt éternel, tandis que celles-ci s'affoibliſſent ſans ceſſe.

Or il n'eſt pas poſſible de refaire l'humanité. Tout le talent conſiſte à en tirer parti: nous devons être gouvernés par nos préjugés & nos paſſions. La ſcience de l'éducation politique eſt de nous inſpirer des préjugés qui tendent au bien général, & d'y diriger nos paſſions.

On ne devroit donc parler aux hommes, & ſur-tout aux Princes, que de leur *intérêt*.

Il eſt l'idole des Souverains. Tout dans leur ame avide s'y rapporte, aucun autre objet ne les affecte : *généroſité*, *bienfaiſance*, *juſtice*, ne ſont pour eux que des mots ; encore ſont-ils les moins connus de leur langue. Les mouvemens éphémeres d'une ſenſibilité produite par l'inſtinct, & non pas fondée ſur des principes, ſont étouffés & détruits par la moindre fantaiſie, & l'on ne porte avec le diadême ni les remords dévorans, ni l'importune pitié. (1)

Si l'on diſoit à un Souverain, *qu'il n'eſt élevé au deſſus des hommes que pour leur avantage*, ce ſeroit lui offrir une grande & reſpectable vérité ; mais aſſurément il ne la croiroit pas, (2) & cette

(1) Racine l'a ſi bien dit :

Quand on eſt ſur le trône, on a bien d'autres ſoins,
Et les remords ſont ceux qui nous peſent le moins.

(2) Les premiers s'en ſont cependant douté, & ils ont ſagement fait. Faudroit-il citer des preuves d'une vérité ſi conſtante ? On retrouve dans l'Auteur des formules le modele de l'Edit par lequel les Rois de France indiquoient à la nation celui de leurs enfans qu'ils avoient déſigné pour leur collegue. „ *Et nos und* cum conſenſu „ procerum noſtrorum *in regno noſtro illo filium noſ-*

moralité l'ennuieroit beaucoup, si elle ne l'irritoit pas : „ apprenez à vos pupilles que la „ Nature n'a pas destiné l'Europe entiere à être „ le jouet de douze familles, " disoit le sénat de Suede aux gouverneurs de ses Princes. Il auroit

---

„ *trum regnare præcipimus*, &c. " Les Rois croyoient alors sans doute que leurs sujets avoient droit de compter avec eux.

On voit dans le régistre des plus anciens Parlemens Anglois ces propres mots : „ Tout jugement appartient „ au Roi & aux Lords. "

Pourquoi, dit Robertson en parlant du changement des propriétés *allodiales* en propriétés *féodales*, *pourquoi un Roi se seroit-il dépouillé lui-même de ses domaines, si en les divisant & les partageant, il n'eût acquis par-là un droit à des services qu'il ne pouvoit exiger auparavant.*

„ L'état de la Royauté, disoit Elizabeth aux commu- „ nes, n'aveugle que les Princes qui ne connoissent pas „ les devoirs qu'impose la couronne ; j'ose penser qu'on „ ne me comptera point au nombre de ces Monarques. „ Je sais que *je ne tiens pas le sceptre pour mon avan-* „ *tage propre*, & *que je me dois toute entiere à la so-* „ *ciété qui a mis en moi sa confiance.* (M. Hume.)

Elizabeth étoit assez éclairée, assez grande, pour penser ainsi ; mais peu de Princes sont aussi grands qu'Elizabeth.

payé bien cher l'audace d'avoir publié cette vérité, si le nouveau Gustave n'étoit pas un grand homme, & n'étoit pas arrivé tel sur le trône; car peu de Souverains savent encore, ou veulent entendre, que leur peuple n'est pas destiné de droit divin à leur servir de bêtes de somme ou de passe-tems.

Si l'on disoit à ce Souverain, *qu'il s'en faut de beaucoup qu'un grand Roi fait celui qui augmente le plus son autorité*, ce seroit une maxime très-certaine, mais il ne la comprendroit pas; car elle tient à des principes qu'il faudroit d'abord mettre à sa portée. Comment donc l'instruire de ce qu'il lui est si important de savoir?

On a répété souvent *que les Princes devroient toujours avoir la postérité devant les yeux*: ne vaudroit-il pas mieux les fixer sur le mot moins sonore & plus puissant *intérêt*, ce mot si décevant pour l'humanité! Un homme de beaucoup d'esprit a dit: *quand l'intéret veille dans notre cœur, il y annonce le sommeil de la Nature*; cette pensée est très-fausse, & n'a produit qu'une phrase brillante. L'intérêt est le premier *appétit* & le plus sûr mobile de la Nature. Traitons donc les Rois en hommes; replions leurs réflexions sur eux-mêmes,

mêmes, & tenons-leur avec hardieſſe & ſimplicité à-peu-près ce langage.

„ SANS doute il faut étendre votre autorité. „ La choſe publique n'eſt que le piedeſtal de „ votre grandeur. Tous les pas que vous faites „ doivent concourir à votre agrandiſſement; „ mais en eſſayant d'augmenter votre *autorité*, „ craignez de diminuer votre *puiſſance*. Soyez „ juſte & modéré pour votre intérêt; car on „ n'opprime pas les hommes ſans danger.

„ La Nature eſt bornée dans ſes largeſſes; „ elle les a réparties d'une main économe & équi- „ table, c'eſt-à-dire, très-également à peu de „ choſe près; & ſi nous calculions tous les avan- „ tages & les déſavantages phyſiques & mo- „ raux de chaque individu, nous trouverions „ une bien petite différence d'homme à homme. „ Au moins n'en exiſte-t-il aucune dans la diſ- „ tribution des droits relatifs à la *liberté*, ou ce „ qui revient au même, relatifs *au reſpect qu'exi-* „ *ge toute ſorte de propriété.*

„ La Nature les a diſperſés avec la plus par- „ faite impartialité. Tout individu a des droits, „ & contracte par cela même des devoirs dont

„ l'exécution eſt de premier intérêt, & du plus
„ évident avantage pour chacun de ces indivi-
„ dus, puiſque ſes droits y tiennent inſéparable-
„ ment. *Droits* & *devoirs*, voilà le balancier de
„ l'humanité. Ceci n'eſt point un étalage affecté
„ de morale : c'eſt la baſe du calcul de la ſo-
„ ciété; & chaque homme trouvera la démonſ-
„ tration de ce principe dans ſa propre expérien-
„ ce, quand il voudra l'y chercher.

„ Repouſſez donc pour un inſtant les illu-
„ ſions de l'orgueil; ſortez de l'ivreſſe du pou-
„ voir. Interrogez-vous dans le ſilence des paſ-
„ ſions, & ſouvenez-vous que l'avidité connoît
„ & ſert mal ſes propres intérêts.

„ Le peuple auquel vous commandez n'a pu
„ vous confier l'emploi de ſes forces que pour
„ ſon utilité, ou ce qui revient au même, pour
„ le maintien de la ſûreté publique, tant inté-
„ rieure qu'extérieure, & pour tous les avan-
„ tages qu'il s'eſt promis, quand il a inſtitué une
„ *autorité tutélaire*. Vous ne lui avez pas arra-
„ ché l'exercice de ſes droits, car il étoit le plus
„ fort avant qu'il vous eût créé le Dépoſi-
„ taire de ſa force (1). Il vous a rendu puiſ-

(1) Le ſerment d'obéiſſance que les Aragonnois prê-

„ faut, pour son plus grand bien. Il vous res-
„ pecte, il vous obéit pour son plus grand
„ bien. Parlons plus clairement encore ; il vous
„ paie & vous paie très-cher, parce qu'il es-
„ pere que vous lui rapporterez plus que vous
„ ne lui coûtez.

„ *Vous êtes, en un mot, son premier salarié*,
„ & vous n'êtes que cela ; or il est de droit
„ naturel de pouvoir renvoyer celui que nous
„ payons, & qui nous sert mal, comme il est
„ contraire à ce droit naturel, que chacun ne
„ soit pas libre d'examiner, de connoître ses
„ propres intérêts, & que les droits des hom-
„ mes puissent être arbitrairement diminués par

---

toient à leur Souverain est vraiment sublime, en ce qu'il rappelloit à leur Roi cette vérité que nul autre n'a peut-être entendu. Le grand Justicier prononçoit à l'inauguration du Roi ces mots au nom des Etats : *Nos que valemos tanto como vos, yque podemos mas que vos, os agemos nuestro Rey y Senor con tal que guardeis nuestros fueros, si no, no* :

„ Nous qui sommes autant que vous, & qui pou-
„ vons plus que vous, nous vous faisons Roi & Sei-
„ gneur, sous la condition que vous garderez nos Loix
„ & nos privileges ; si non, non. ”

„ ceux qui ont été chargés de les défendre.

„ *Souvenez-vous*, disoit LOUIS XI. en mourant à son fils, *que la Royauté n'est qu'une* „ *charge publique, dont vous rendrez un compte* „ *rigoureux à celui qui, seul, dispose des sceptres* „ *& des couronnes.*

„ Un grand Roi * ne craignoit pas d'avouer „ dans une convocation des députés de sa nation, *que la regle la plus équitable est, que ce* „ *qui intéresse tous, soit connu de tous;* on „ pourroit lui dire: ce n'est pas *la plus équitable; c'est la seule équitable.* "

„ Ces vérités paroissent dures à qui les entend „ pour la premiere fois. Elles vous irritent plus „ encore qu'elles ne vous étonnent, & je devine votre réponse. *Que m'importe le droit,* „ m'allez-vous dire, *si le fait a décidé pour moi? Je suis le plus fort; & s'il est vrai que j'abuse* „ *de l'autorité qui me fut confiée, je puis & je* „ *saurai maintenir mon usurpation vis-à-vis de* „ *ceux qui se sont imprudemment dépouillés du pouvoir de me contenir.*

„ Telles sont les illusions dont se repaît l'in-

---

* *Edouard I. dans un Writ de convoc. XIIIe. siecle.*

» ſatiable cupidité, qui n'enviſage que les
» moyens de ſe ſatisfaire, & s'étourdit aiſément
» ſur leur danger.

» Penſez à ce mot ſi ſage, qu'un inſenſé
» adreſſa un jour à un puiſſant Deſpote: *que*
» *ferois-tu, Philippe, ſi tous tes ſujets s'aviſoient*
» *de dire non, toutes les fois que tu dis oui?* (1)

» O Prince, à qui la Nature n'a pas donné
» plus d'organes & de facultés qu'à tout autre
» homme, votre peuple & vous ne tenez l'un
» à l'autre que par le lien étroit de l'*utilité* qui
» vous unit tous. Si vous le rompez, vous
» compromettez votre exiſtence, ſoit que la
» ſociété vous arrache le pouvoir dans lequel
» elle ne trouve qu'*oppreſſion* & *malheur*, au lieu
» de *protection* & *proſpérité*; ſoit que vous réuſ-
» ſiſſiez à énerver vos ſujets par la ſervitude,
» & à ruiner leur pays par les ravages du Deſ-
» potiſme, car votre puiſſance exagérée ſubira
» le ſort de l'Etat, qui, épuiſé d'hommes &

(1) Le ſage Plutarque dit: (*Traité de la mauvaiſe honte, chap. 7.*) *que les habitans d'Aſie étoient les eſclaves d'un ſeul, pour ne pas ſavoir prononcer cette ſyllabe* NON.

„ de reſſources, s'écroulera ſi-tôt qu'on entre-
„ prendra de le renverſer, & qu'il ne ſera dé-
„ fendu que par des Eſclaves.

„ Vous êtes certainement le plus favoriſé par
„ la Loi. Si vous la foulez aux pieds, ce ſera
„ vous qui y perdrez le plus. Si vous avez en-
„ freint une fois ces Loix embarraſſantes, la
„ crainte eſt la ſeule choſe qui contiendra vos
„ ſujets. Si elle ceſſe un moment, vous êtes
„ perdu par les ſecouſſes de la révolte; & vous
„ êtes encore perdu avec tout l'Etat, ſi elle
„ continue, par la lâcheté & l'impuiſſance de
„ la ſervitude. Un grand homme habitué à ob-
„ ſerver les Deſpotes & les Eſclaves, l'a, dit-il,
„ il y a long-tems; & cette éternelle vérité ſe vé-
„ rifiera dans tous les pays & tous les âges:
„ *la crainte eſt le plus foible lien qui puiſſe con-*
„ *tenir les hommes; car ceux qui commencent à*
„ *craindre ont déja commencé à haïr.* (1)

„ Si vous regardez les privileges des divers
„ ordres de vos ſujets comme des abus, vous

(1) *Metus & terror eſt, infirma vincula caritatis, quæ ubi removeris, qui timere deſierint, odiſſe incipient.* (Tacit. vit. Agricol.)

„ êtes à la veille de voir regarder comme tels
„ vos propres privileges ; car la représaille eſt
„ le droit de la Nature.

„ *Les privileges ſont des abus*, diſoit un Mi-
„ niſtre de nos jours. Son ignorance ſeule le
„ lavoit du crime *de leze-Majeſté* ; car les Rois
„ ne ſont-ils pas tels, par un *privilege* attaché
„ à leur famille & à leur perſonne ?

„ Ne calculons, ſi vous voulez, que les
„ moyens les plus ſûrs d'aſſeoir ſur une baſe
„ ſolide le pouvoir arbitraire, dont il eſt fort
„ agréable de jouir, mais très-dangereux d'abu-
„ ſer ; vous verrez bientôt qu'il faudra le mo-
„ dérer, & que les caprices *des Domitiens* & des
„ *Héliogabale* ne ſont pas de bons moyens pour
„ ſéduire les hommes & les fixer.

„ Aujourd'hui toutes les autorités ſont rap-
„ prochées plus ou moins du Deſpotiſme. Com-
„ ment ſe ſoutiennent-elles ? par les individus
„ qu'elles y ont ſu intéreſſer, en leur en aban-
„ donnant une partie ; en ſorte que, par exem-
„ ple, la puiſſance d'un Roi abſolu tient inſé-
„ parablement à la conſidération de ſa nobleſſe,
„ à la fidélité de ſes milices, à l'économie de
„ ſes Miniſtres, à l'aveuglement du peuple qui
„ s'abuſera très-aiſément ſur les motifs de vos

„ manœuvres ; mais non pas ſur vos vexations
„ dont les ſuites ſont trop ruineuſes & trop
„ viſibles.

„ Les ombres & les nuances ſont néceſſaires pour
„ faire reſſortir les objets. Si vous les confondez,
„ ſi vous renverſez l'hiérarchie dont vous êtes
„ le chef, ſi vous découvrez aux hommes leurs
„ chaînes, ſi leurs yeux ne ſont plus faſcinés,
„ ſi leurs bras ne peuvent plus ſuffire à votre
„ cupidité, ſi vous gaſpillez follement les ri-
„ cheſſes que leur arrache votre inſatiable tyran-
„ nie, que gagneroient-ils à ramper encore ?
„ Ils ſe ſouviendront qu'ils ſont les plus nom-
„ breux & les plus forts ; que vous n'avez de
„ puiſſance que celle qu'ils vous abandonnent
„ ou vous procurent.

„ Ils ſe ſouviendront que les hommes qui vont
„ tous ſe perdre dans le cercueil des tems, que
„ les hommes *égaux en droits, égaux en devoirs*, qui
„ ne ſont diſtans les uns des autres que par le
„ degré *d'utilité* dont ils ſont à leurs ſemblables,
„ réclament au même titre la liberté, & ont
„ tous un égal droit à la défendre lorſqu'elle
„ eſt attaquée.

„ Ils ſe ſouviendront, que l'on dit *maître* un
„ tel, *Monſieur* un tel, *Monſeigneur*, votre *Alteſſe*,

» votre *Majeſté* même ; que derriere tout cela *il* » *n'y a qu'un homme* ; mais auſſi que derriere, » tout cela *il y a un homme* :

» Que l'intérêt de la liberté publique réſide » également dans chaque membre de la ſociété » établie pour la ſûreté & l'avantage de tous ceux » qui la compoſent ;

» Et que *les lettres de cachet*, par exemple, ce » chef-d'œuvre moderne d'une ingénieuſe tyran- » nie (1), ſont plus dangereuſes pour les hom-

(1) Tacite nous apprend (*mœurs des Germains*, *chap.* 7.) *que chez les Germains, le Magiſtrat lui-même n'avoit pas le droit d'empriſonner un homme libre, ni de lui infliger aucune peine corporelle.*

On trouve dans les Ordonnances des Rois de France, (*tom. I.* p. 72. 80.) *que perſonne ne pouvoit être arrêté ni mis en priſon pour aucune dette particuliere, & même* (ibid. vol. 3. p. 27.) *qu'il étoit permis d'arracher des mains des officiers un priſonnier arrêté, ſous quelque prétexte que ce fût, à moins d'un crime capital.*

Quand Bouchard de Montmorenci rejetta conſtamment le jugement de Philippe I. qui le condamnoit en faveur de l'Abbé de St. Denis, on lui permit de ſe retirer, mais on ne l'empriſonna point ; attentat au droit naturel ; violation de la liberté alors inconnue aux François, comme le dit expreſſément l'Abbé Fuyer : *non tentus, mos neque enim Francorum eſt, ſed recedens.*

„ mes, que l'infernale invention *de Busiris*, en
„ ce qu'elles réuniſſent à l'illégalité la plus odieuſe
„ un impoſant appareil de juſtice, tandis que ce
„ ſupplice n'étoit du moins que l'acte de phrénéſie
„ d'un monſtre inſenſé tel que la Nature n'en vo-
„ mit pas deux en pluſieurs ſiecles.

„ Ils ne ſe laiſſeront plus abuſer par le grand
„ & myſtérieux mot *de ſecret d'Etat*; ils penſe-
„ ront que celui qui tendroit à faire, des intérêts
„ des peuples, & de ceux des Souverains, deux
„ objets diſtincts & ſéparés, feroit un art auſſi
„ criminel qu'inſenſé; ils penſeront que le *véri-*
„ *table ſecret d'Etat* conſiſte uniquement à rendre
„ les hommes heureux, & par conſéquent à les
„ laiſſer & maintenir paiſibles poſſeſſeurs *de leurs*
„ *travaux* & de leur *liberté*.

„ Que nul homme n'a droit d'aſſigner les cir-
„ conſtances où l'on peut permettre de violer la
„ *propriété*, cette baſe unique de toute ſociété,
„ à moins d'un délit ſocial, qui rend le malfaiteur
„ indigne d'être citoyen.

„ Que celui qui fut chargé de maintenir ce
„ droit de *propriété*, ou plutôt qui ne fut créé que
„ dans cet objet, abuſe indignement de la con-

„ fiance des citoyens & devient l'ennemi public, *
„ lorſqu'il y atente.

„ *Ils penſeront, qu'ils ne ſe donnerent un Prince*
„ *que pour ſe préſerver d'avoir un maître*, c'eſt-à-
„ dire *un tyran violateur des droits naturels* anté-
„ rieurs à toute ſociété, & conſéquemment
„ à toute autorité.

„ Ils penſeront qu'il n'eſt point de propriété
„ plus chere & plus ſacrée que celle de notre li-
„ berté perſonnelle, & ſur-tout que c'eſt être
„ étrangement aveuglé ſur ſes intérêts & ſes
„ droits que de conſentir à la perdre à la vue
„ d'un papier illégal, quand on peut enchaîner la
„ main qui l'a ſigné, & qui le livre aveuglément
„ aux fantaiſies des maîtreſſes, & aux vengean-
„ ces des Miniſtres & des Commis.

„ Enviſagez tout cela, Prince, avant qne de
„ prendre le parti dangereux d'opprimer les hom-
„ mes ſous le faix du Deſpotiſme; réfléchiſſez
„ que dans les pays où le Peuple ſera *ſerf*, où
„ par conſéquent il ſera déſintéreſſé de la choſe
„ publique, & ne ſera pas maître de ſurveiller
„ à ſes intétêts, de calculer les avantages qu'il

* *Ce mot eſt de Pline & Trajan.*

„ retire de l'adminiſtration, de repréſenter ſes „ droits, de prévenir les atteintes qui peuvent „ y être portées, de travailler & de jouir en paix, „ de ſavoir ce qu'il doit & pourquoi il le doit, „ de ne payer que les rétributions néceſſaires à „ l'entretien & aux fonctions de l'autorité tuté- „ laire à laquelle il s'eſt ſoumis pour ſon plus „ grand bien; réfléchiſſez que dans un tel pays „ il n'y aura ni forces, ni richeſſes, ni enſem- „ ble, ni conſiſtance, ni induſtrie; qu'une telle „ conſtitution ne ſauroit être appellée *ſociété*, „ qu'elle eſt *contre nature* & par conſéquent inſta- „ ble & orageuſe; qu'il n'eſt ni ſol, ni climat, „ ni reſſources naturelles, qui puiſſent réſiſter „ aux terribles influences d'un pareil briganda- „ dage; qu'un tel Royaume ſera pauvre, obéré, „ inculte, dépeuplé, envahi par le premier qui „ oſera profiter de cette criſe funeſte: ou plutôt „ penſez que ſi un ſeul homme réveille d'autres „ hommes de l'aſſoupiſſement de l'eſclavage, vous „ ſerez dès ce moment le plus foible comme le „ plus déteſté de tous les êtres malfaiſans, & „ vous deviendrez la victime publique, comme „ vous étiez le véritable ennemi national.

„ En un mot, ſoyez juſte, non pas parce que „ cela eſt *honnête*, mais parce que cela eſt néceſ-

„ faire ; & n'oubliez jamais qu'un Prince qui „ ramene à lui toute l'autorité, la perd toute. " (1)

Un tel discours n'est pas d'une morale délicate & recherchée sans doute ; mais il est de bon sens, & ses principes sont également conformes au respect dû aux droits des hommes & aux véritables intérêts des Princes.

On peut le résumer en rapportant ce mot célebre de Séneque, devenu l'épigraphe de la tyrannie : *timet timentes* *. Tel est l'Arrêt irrévocable des Despotes, *l'autorité crainte de tous, craint tout.* Et Thalès disoit à mon avis une grande vérité, quand il citoit un vieux tyran pour la *chose la plus extraordinaire qu'il eût vue dans ses voyages.*

---

(1) C'étoit la maxime d'un habile tyran. Tibere disoit au Sénat : *les Princes ont assez d'occupations : ils ont assez de pouvoir : on le diminue alors qu'on veut trop l'augmenter. Satis onerum Principibus, satis etiam potentiæ, minuit jura quoties glisçat potestas.*
(Tacit. annal. lib. III.)

Ea demum nita est potentia quæ viribus suis modum imponit, dit Salluste.

* *Hercule Furieux.*

C'eſt avancer une nouveauté bien hardie, ſans doute, que de dire aux Souverains ; *vous êtes les ſalariés de vos ſujets, & vous devez ſubir les conditions auxquelles vous eſt accordé ce ſalaire, ſous peine de le perdre.*

Examinons ſi ce principe eſt hazardé, car ſon énonciation eſt très-nouvelle ; & ſi d'autres François l'ont penſé avant moi, je ſuis peut-être le premier qui ait oſé l'écrire. Les hommes alors même qu'ils ſentent la vérité & qu'ils veulent lui rendre hommage, l'alterent encore & ſe laiſſent aller à des ménagemens de convention, fruits des préjugés admis & fomentés dans la ſociété. Le *ſinge de la raiſon*, diſoit Bolinbrogke, *uſurpe ſon ſiege & exerce ſon pouvoir.* Il ſeroit tems de ſecouer cet eſclavage de l'eſprit, & de voir ſi la liberté courageuſe de penſer tout haut, ne ſauroit introduire tôt ou tard celle d'agir.

On a comparé ſouvent la ſouveraineté à l'autorité *paternelle.* C'eſt une belle idée ſans doute que celle d'une telle harmonie ſociale : le premier qui la conçut étoit un homme vertueux, doué d'un beau génie ; mais je le répete, hélas ! & l'expérience de tous les âges répete avec moi, que la véritable généroſité eſt la vertu la plus rare chez les hommes, & ſur-tout chez les Rois,

qui ſont les moins éclairés des hommes. Remontons donc aux véritables principes, ou plutôt à la véritable origine de la Royauté, & abandonnons, quoiqu'à regret, la ſublime & douce chimere des *ſouverains Peres de leurs ſujets*; car ſi la Nature bienfaiſante accorde quelquefois aux nations un Henri IV, elle ſe repoſe de cet effort pendant bien des ſiecles, par une longue ſtérilité.

L'homme veut être heureux : il veut jouir : il finit toujours par vouloir jouir avec tranquillité; car les jouiſſances tumultueuſes ou troublées ne ſont pas des jouiſſances.

On ne jouit guere que par le travail; car la terre que nous habitons eſt une bonne mere; mais elle veut être ſollicitée. (1)

L'idée d'une propriété acquiſe (2) par le tra-

(1) Varron a dit : *Dii laboribus omnia vendunt : facientes Deus adjuvat*, & on le répétera long-tems après lui, avant de le dire mieux.

(2) J'ai cru pouvoir me diſpenſer de diſtinguer ici trois eſpeces de *propriétés*, (la *perſonnelle*, la *mobiliaire*, & la *fonciere*,) comme l'ont fait les Ecrivains économiſtes, ſans doute avec raiſon; car il falloit établir & détailler avec méthode des vérités trop long-tems

vail, eſt une des premieres notions que nous donne la Nature; cette idée ſe perfectionne dans ſes analogies quand *on la médite*, mais indépendamment de toute réflexion.

L'inſtinct nous dit: que *la récolte que nous avons ſemée eſt à nous; que quiconque veut nous en priver eſt méchant, injuſte, & notre ennemi, que nous pouvons & que nous devons même repouſſer, réprimer, & mettre dans l'impoſſibilité de nous nuire, par tous les moyens qui ſont en notre pouvoir.*

L'inſtinct, dis-je, nous enſeigne tout cela, avant que des combinaiſons ſociales nous aient appris & démontré par exemple, que qui attaque une propriété, par cela même les attaque toutes.

Le Caraïbe défend, & a droit de défendre l'animal qu'il a pris à la courſe ou dans les lacs, comme

négligées, pour en déduire les conſéquences qui forment le véritable ſyſtême de l'économie politique; mais il n'eſt queſtion ici que du reſpect inviolable dû aux *propriétés*, & des conditions ſous leſquelles on a pu les mettre ſous la ſauve-garde d'un ſeul ou de pluſieurs. Or l'idée de *propriété* ſuffit à cet objet; vous l'étendrez & la ſubdiviſerez autant que vous voudrez; toujours ſera-t-il que toute ſorte de propriété réclame évidemment les *mêmes droits*.

comme l'homme ſocial défend & a droit de défendre le champ qu'il a ſemé.

Quelle eſt la différence qui ſe trouve entr'eux ? Le Caraïbe n'a que ſes deux bras pour protecteurs du fruit de ſes travaux; l'homme ſocial réunit les ſiens à ceux d'autres hommes aſſociés, pour l'aider à cultiver, à ſemer, à recueillir, à défendre, façonner, échanger ſes propriétés.

Mais les hommes ſe trouvant trop partagés entre les ſoins de cultivation & de défenſe, ont mis toutes leurs propriétés ſous la ſauvegarde d'un ſeul ou de pluſieurs, revêtus de ce que nous appellons l'autorité *tutélaire*; c'eſt-à-dire, du pouvoir d'exercer la police, pour qu'on puiſſe ſemer & recueillir en paix; de ſonner l'alarme dans la communauté, lorſque l'ennemi du dehors la menace; de réunir, en un mot, les forces *de tous*, pour tel ou autre avantage qui doit en réſulter *pour tous*.

Il ſuit de-là, que le reſpect de la propriété eſt la baſe comme l'objet de toute ſociété & de toute législation; de celle même qui, par ſes défauts, ou les efforts contraires des paſſions humaines mal contenues, ſembleroit la reſpecter moins.

Un des plus mépriſables, mais cependant des plus accrédités prôneurs du pouvoir arbitraire,

l'ignorant & ampoulé Monsieur *Linguet*, n'a pas pu s'empêcher d'en convenir *dans la théorie des Loix civiles*; & cet aveu, pour le dire en passant, ne laisse pas que de l'entraîner dans des contradictions passablement ridicules.

Dans le Gouvernement féodal, dont le principal vice, & peut-être le seul, (1) étoit de ne point protéger le droit de propriété de la classe nourriciere, la plus nombreuse & la plus utile portion de l'humanité dans ce Gouvernement, qui n'étoit guere qu'une association des plus forts contre les plus foibles, association mal dirigée, même dans cet objet, puisque le défaut de police & d'harmonie concouroit toujours à faire prévaloir quelque tyran au sein de cette anarchie; dans une telle constitution, dis-je, vous trouverez des idées distinctes de *propriété*.

Qu'on n'objecte pas que les incursions des Germains législateurs féodaux, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne furent guere occasionnées que par l'amour du pillage & l'émulation de la gloire militaire, & que l'idée *de propriété* n'entroit pour rien dans ces associations.

---

(1) Il est vrai que ce seul défaut doit entraîner la dissolution de la société.

De tels hommes réfléchiſſoient peu ſans doute ſur l'art de perfectionner les inſtitutions politiques; mais le pillage emporte lui-même l'idée de *propriété*, car aucun dévaſtateur ne voudroit ſe voir enlever le fruit de ſes ſpoliations; & d'ailleurs les Germains * ne ſe partagerent pas plutôt les poſſeſſions conquiſes, que l'idée de *propriété* ſe mêla naturellement à celle de *travail*, & l'idée de *défenſe* & de *reſpect* à celle *de propriété*; & voilà pourquoi le don des *fiefs*, d'abord précaire & momentané, s'étendit à la vie du *donataire*: il devint même *héréditaire* dans le perfectionnement de la Loi féodale.

Ces premiers points poſés, il eſt aiſé de ſentir que les rétributions que la ſociété départit à celui qu'elle a revêtu de l'autorité tutélaire, ont deux objets; le premier renferme *tous ceux d'utilité publique*; le ſecond renferme *le ſalaire dû à cet Officier public*, qui ne perdra pas ſon tems à veiller ſur les propriétés des autres, ſans qu'on le dédommage de ces fonctions pénibles & continuelles, & qui d'ailleurs eſt obligé de gager à ſon tour des coopérateurs.

---

* *Les Normands, les Danois, & tous les conquérans ſeptentrionaux.*

Il ſuit donc de tout ceci, que le Monarque n'eſt autre choſe que le *ſalarié* de *l'Etat*, ſous toutes les conditions qu'emporte ce mot & cette fonction de *ſalarié*; car la ſociété ne le paie pas, cet Officier public, pour lui épargner de la peine, mais afin qu'il prenne celle de défendre la maſſe des richeſſes publiques, & parconſéquent chaque propriété porticuliere.

L'un des plus reſpectables Rois qui ait jamais occupé le Trône, Henri IV, diſoit: *en quoi ſuis-je différent du reſte de mes ſujets, ſinon en ce que j'ai la force de la juſtice à ma diſpoſition ?* C'étoit une de ces vérités de ſentiment qu'il retrouvoit dans ſon ame, aſſez grande pour la publier; s'il eût réfléchi davantage, & qu'on eût eu le courage ou l'inſtruction néceſſaire pour lui faire ſuivre & approfondir cette idée, il auroit compris *que cette force de la juſtice* ne réſidoit en lui, que parce qu'elle lui avoit été confiée ou tranſmiſe; il auroit deſiré qu'on l'apprît à ſes enfans, pour les préſerver des amorces trompeuſes du pouvoir arbitraire.

Remontez à l'origine des choſes, & vous verrez toutes les autorités dériver des principes que je viens d'expoſer. Dans le Gouvernement féodal, généralement introduit par les conqué-

rans ſeptentrionaux, qui fut ſi long-tems la législation commune à preſque toute l'Europe, & dont les débris ſubſiſtent encore dans les deux tiers de notre hémiſphere ; dans le Gouvernement féodal, la couronne n'étoit certainement regardée que comme un office militaire, & non comme une propriété ; cette vérité eſt inconteſtable. Aucun pays en Europe, (1) quelqu'anarchie qui s'y fût introduite, quelques deſpotiques & & farouches conquérans qui y euſſent fait des invaſions, n'étoit adminiſtré dans des tems d'ignorance & de barbarie, que par un Gouvernement légal & limité ; parce que l'Europe preſque entiere étoit couverte des nations ſeptentrionales, ou du moins mêlangée des reſtes de leurs nombreuſes irruptions, & que les législations ſeptentrionales les plus anciennes, celles même dont il ne nous reſte que les traces les plus confuſes, paroiſſent avoir toujours été les plus diamérialement oppoſées à l'autorité arbitraire. Il appartenoit à des ſiecles plus civiliſés & plus

(1) Je ne prétends pas étaler dans les notes déja nombreuſes dans le cours de cet ouvrage, une érudition affectée ; mais ſi c'étoit ici le lieu de cette diſcuſſion, j'établirois cette aſſertion par des preuves inconteſtables.

inſtruits, mais marqués du ſceau *du Deſpotiſme*, ſous lequel les hommes vils & rampans ont altéré, oublié ou perdu les notions les plus ſimples & les plus naturelles de la *liberté*; il appartenoit, dis-je, à ces ſiecles, d'admettre & défendre *le principe monſtrueux de l'obéiſſance paſſive à la la volonté d'un ſeul.*

Que conclure enfin de cette chaîne de théorêmes évidens, *ſi ce n'eſt que le peuple* SALARIE *le Souverain?*

Or, celui qui paye a droit de renvoyer celui qui eſt payé, ſi le premier ne retire pas les avantages qu'il eſpéroit de la rétribution volontaire accordée au ſecond; bien entendu que le *ſalarié*, inſtitué pour protéger les Loix & veiller ſur leur exécution, doit être à ſon tour protégé par elles; car la licence & les factions cauſent à la ſociété preſque autant de maux que la tyrannie.

Il ſuit ſur-tout de tout ce qui a précédé, que celui qui, créé pour défendre les propriétés, uſurpe ſans ceſſe ſur elles, commet le forfait le plus dangereux pour les hommes, dont la confiance eſt trahie, & par conſéquent le plus odieux & le plus puniſſable.

La nation finit toujours par être plus puiſ-

ſante que le tyran, lorſque le pouvoir arbitraire, parvenu à ſon dernier délire, a diſſout tous les liens de l'opinion, & épuiſé les reſſources que la terre offre à ceux qui la cultivent en liberté; ainſi les hommes ſe vengent tôt ou tard : il valoit donc mieux les ſervir & leur être utile, que les dépouiller & les vexer.

Voilà ce que les Rois ne comprennent pas, parce qu'ils ont une maniere de ſentir & de penſer différente des autres hommes, & cela doit être, vu leur éducation ſtupide & preſque féroce; la nation qui devroit ſans doute préſider à cette éducation, parce qu'elle y eſt la plus intéreſſée, non-ſeulement ne dirige pas le choix des inſtituteurs de ſes princes, mais encore les voit preſque toujours tirés de la claſſe des courtiſans, objet de ſon mépris, ſi ce n'eſt de ſon effroi. Quelle eſpérance doit-elle concevoir d'un éleve confié à de telles mains ?

(1) *Platon* & *Socrate* n'euſſent peut-être été

---

(1) C'eſt ſur-tout dans l'Aſie, véritable patrie du Deſpotiſme, que l'on trouve des exemples de cette ſtupidité.

Le Sophi Scha-Huſſein fit pluſieurs actes de dévo-

que des Sultans, s'ils eussent traîné comme eux leur vie dans la triste obscurité d'un serrail, où l'on ne rencontre que des esclaves, & d'où l'on ne retire qu'une fastueuse ignorance, l'affaissement de tous les organes & la satiété de tous les plaisirs.

---

tion, & beaucoup d'aumônes pour avoir tué d'un coup de fusil un canard, auquel il ne vouloit que faire peur. Le feu prit un jour à la grande salle de son palais, il ne vouloit jamais permettre qu'on l'éteignît, *de peur*, disoit-il, *de s'opposer aux décrets de la Providence*; c'étoit sans doute aussi pour ne pas contrarier la forte concupiscence que l'Etre suprême avoit mise en lui, qu'il dépeuploit la Perse de ses plus belles femmes pour remplir son serrail; le même Sophi répondoit à ceux qui lui disoient que les ennemis approchoient d'*Ispahan*; *c'est aux Ministres d'y pourvoir, ils ont des armées sur pied pour cela. Pour moi je serai content, pourvu qu'on me laisse mon palais de Farabath.*

C'est ainsi qu'un Prince de nos jours croyoit son trône en sûreté, & son Royaume parfaitement administré, quand il avoit cent millions dans son cabinet, sous sa propre garde.

Si vous voulez savoir ce qu'est l'éducation des Princes despotiques, lisez le *canon du Sultan Soliman II, présenté à Sultan Mouzad IV, pour son instruction*, imprimé chez Thibaut à Paris, 1725.

On convient assez communément du besoin d'apprentissage pour tous les métiers : celui de gouverner ses semblables est le seul pour lequel tout homme se croit des talens.

„ Le plus âpre & difficile métier du monde, „ à mon gré, dit Montaigne, c'est faire digne- „ ment le Roi. " Sans doute, mais il en est de ce métier comme de tant d'autres ; il est fort aisé de le faire mal, & c'est ainsi qu'il arrive presque toujours.

Dans le Despotisme, les Princes doivent être, par les leçons qu'ils reçoivent, fort au-dessous de l'humanité. Il faut cependant que tous leur soient soumis : de quelle espece doivent être les hommes dans ce Gouvernement ? Mr. de Montesquieu prétend que la botte que Charles XII menaça le Sénat de Stokolm de lui envoyer pour le gouverner, auroit aussi bien administré qu'un Despote. J'en suis persuadé ; je crois même qu'un Prince qui, succédant à quelques Rois despotiques, auroit assez de tête & de cœur pour connoitre le vice de ce fléau terrible, décoré du mot *Gouvernement*, ne trouveroit parmi ses sujets que des automates pour l'aider dans l'administration.

Quelque crise effrayante qu'un regne oppres-

ſeur, s'il avilit & dénature ainſi l'humanité ! Et les Princes arbitraires veulent être reſpectés ! C'eſt à leur approche qu'on peut s'écrier avec *Eſchille* : „ La Majeſté du trône a diſparu : ce „ reſpect, qui rendoit inviolable la perſonne de „ nos Rois ; tous ces ſentimens ſe ſont évanouis : „ un morne effroi les remplace. " *

Les Rois qu'on n'occupe jamais que d'eux & de leurs plaiſirs, connoiſſent peu de rapports ; ils ont conſéquemment peu d'idées. Les Hiſtoriens & les Poëtes ſont pour eux des corrupteurs dangereux, car les Princes n'ont pas les connoiſſances néceſſaires pour ſe préſerver & ſe méfier des inſidieuſes adulations & des lâches réticences dont tant d'Ecrivains mercenaires infectent & ſouillent leurs écrits. Quel Eſclave oſe détromper ſon mérite ? On a dit depuis longtems, *que celui qui commande à trente légions eſt le plus ſavant homme de l'Univers*. (1)

Peu de Citoyens ont le courage d'élever la

---

* *Coëphores.*

(1) Ce mot eſt de Favorin, fameux grammairien, qui fit cette réponſe apologétique à ſes amis, qui lui reprochoient d'avoir cédé à l'Empereur Adrien, dans une diſpute où il avoit raiſon.

voix en faveur de la vérité ; nous trahiſſons preſque tous la cauſe de la patrie, ou plutôt celle de l'homme, par une crainte ſervile, ou par une puſillanime complaiſance. Il n'eſt pas *du bon ton* de *diſputer* ni *de contrarier* ; il eſt bien plus conforme à l'*honnêteté* d'être ſervile & rampant, car c'eſt aſſurément la mode. Ainſi les opinions les moins réfléchies, & ſouvent les plus nuiſibles, ſont facilement accréditées chez les hommes ; on n'oſe point les détruire ; il n'eſt pas même permis de les combattre : ainſi les préjugés & les erreurs s'enracinent : ainſi nous gémiſſons oppreſſés par la tyrannie, & nous courons au devant d'elle par nos adulations, notre admiration même ; ainſi nous oublions volontiers nos malheurs, & nous les pardonnons à ceux qui nous ſavent étonner par l'habileté de leurs manœuvres & l'audace de leurs forfaits : *rien n'entraîne le culte des hommes comme l'illuſion*, dit un Auteur célebre * ; en effet, nous ſommes preſque tous des enfans, car l'éclat nous frappe toujours plus que tout le reſte.

Démétrius de *Phalere* diſoit à Ptolomée, *que*

---

* *L'Ami des hommes.*

l'hiſtoire eſt le véritable précepteur des Princes ; parce qu'ils y trouvent d'utiles leçons, que ceux, qui les approchent n'oſeroient pas leur faire. Mais il vouloit parler, ſans doute, de l'hiſtoire écrite par des Philoſophes, au milieu d'une nation libre ; l'on ne remontrera pas de nos jours, & preſque en aucun tems, un pareil exemple.

L'hiſtoire eſt une longue & monotone compilation des malheurs de l'homme, & trop ſouvent le panégyrique des malfaiteurs publics ; car on peut ordinairement appeller ainſi les *Héros ;* & la plupart des hommes liſent ces recueils de faits comme des contes *de Fée*, où les Géans & les combats piquent & réveillent la curioſité.

En un mot, il nous faut du bruit & de la terreur (1), & ce n'eſt pas le moyen le moins

(1) Pétrone a dit : *primus in orbe Deos fecit timor.* Cela n'eſt pas vrai ; mais il eſt vrai que les Dieux n'ont jamais été adorés ſans être craints, ou plutôt qu'on les a craints au moment où l'on a deviné leur exiſtence. Ce ſentiment eſt l'ouvrage des Prêtres, ſans doute ; mais ils ont bien jugé les hommes qu'ils avoient à ſubjuguer, quand ils ont fait de la terreur la baſe de leur autorité.

ſûr d'en impoſer aux hommes énervés par les inſtitutions politiques, que de les mépriſer & de les braver.

On peut remarquer que le plus ſouvent, dans l'hiſtoire, la célébrité eſt en raiſon inverſe de l'utilité ; c'eſt ainſi que les hommes jugent au premier coup-d'œil, & ils attendent rarement le ſecond. Les extrêmités ſe rapprochent. Un homme très-ſage, quoique pourvu d'un grand génie, ne fait ſouvent pas plus de bruit dans le monde qu'un ſtupide ; on apprécie les Princes & les Miniſtres par la difficulté apparente de ce qu'ils ont fait ; il ſuffit qu'une choſe porte l'empreinte de l'extraordinaire pour être louée. Que la Nature dans ſa colere nous donne un ſecond Richelieu, nous l'admirerons encore pour prix des nouvelles chaînes ſous leſquelles il finira de nous écraſer.

Oh combien nous ſommes imprudens ! combien l'expérience des autres eſt un tréſor perdu pour nous ! Si l'ambition & les ſuccès des conquérans, ſi la puiſſance abſolue des Deſpotes peuvent inſpirer de belles odes, l'oubli de ce qu'on doit aux hommes a fait des bêtes féroces, de Princes qui euſſent été eſtimables par leur valeur & leur talens militaires ; eh ! qu'eſt-

ce que le génie le plus beau & le plus vaſte, s'il ne reſpecte pas les droits de l'humanité ! L'animal infortuné que déchire un féroce léopard, admire-t-il la bigarrure de ſa peau, & la variété de ſes ruſes ? Celui qui inventa la herſe fut plus précieux au monde que celui qui rendoit des ſceptres à Porus.

Pourquoi vanter la gloire des conquérans ? eſt-ce pour exciter leur émulation, ou pour en augmenter le nombre.

Renvoyons *les conteurs* éloquens de révolutions & de batailles à un ſage des rives du Gange, dont il eſt bon de rapporter ici le ſyſtème philoſophique ſur *la gloire* & *les héros*.

Les enfans de *Tamerlan* furent dépouillés de ſes conquêtes bientôt après ſa mort. (1) *Babar*, ſon ſixieme deſcendant, avoit été chaſſé de Samarcande par les Tartares. Ce jeune Prince ſe réfugia dans le Cabuliſtan, dont le Gouverneur *Ranguildas* l'accueillit avec affection. Cet homme habile, intéreſſé par les malheurs du jeune Prince, lui conſeille la conquête de l'Indoſtan,

(1) Cette anecdote eſt tirée de l'hiſtoire politique & philoſophique du commerce des deux Indes.

dirige cette entrepriſe, & la fait réuſſir. Babar, conquérant & maître abſolu, fut bientôt Deſpote; Ranguildas faiſoit un jour la priere dans le Temple, il entendit un Banian qui s'écrioit:

„ O Dieu! Tu vois les malheurs de mes freres, „ nous ſommes la proie d'un jeune homme qui „ nous regarde comme un bien qu'il peut diſſi- „ per & conſumer à ſon gré. Parmi les nom- „ breux enfans qui t'implorent dans ces vaſtes „ contrées, un ſeul les opprime tous. Venge- „ nous du tyran, venge nous des traîtres qui „ l'ont porté ſur le trône ſans examiner s'il étoit „ juſte.

Ranguildas s'approche du Banian & lui dit: „ O toi qui maudis ma vieilleſſe, écoute ſi je „ ſuis coupable: c'eſt ma conſcience qui m'a „ trompé. Lorſque j'ai rendu l'héritage au fils „ de mon Souverain, lorſque j'ai expoſé ma „ fortune & ma vie pour établir ſon pouvoir; „ Dieu m'eſt témoin que j'ai cru me conformer „ à ſes ſages décrets, & qu'au moment où j'ai „ entendu ta priere, je béniſſois encore le Ciel „ de m'avoir accordé dans mes derniers jours „ les deux plus grands biens, le *repos* & la „ *gloire*.

„ *La gloire*, dit le Banian: apprenez, Ranguil-

„ das, qu'elle *n'appartient qu'à la vertu, & non à* „ *des actions qui ſont éclatantes ſans être utiles aux* „ *hommes*; eh! quel bien avez-vous fait à L'In- „ doſtan, quand vous avez couronné l'enfant „ d'un uſurpateur; aviez-vous examiné s'il fe- „ roit le bien? s'il auroit le courage & la vo- „ lonté d'être juſte? les lumieres qui font diſ- „ cerner la vérité à travers les préjugés, les „ paſſions & les courtiſans? vous lui avez, dites- „ vous, rendu l'héritage de ſes peres; *comme ſi* „ *les hommes pouvoient être légués & poſſédés à la* „ *façon des terres & des troupeaux.* Ne préten- „ dez pas à la gloire, Ranguildas; ce ſeroit vou- „ loir que de foibles agneaux béniſſent les „ mains avares qui les livrent à des bouchers „ impitoyables; que ſi vous voulez de la recon- „ noiſſance, allez la chercher dans le cœur de „ Babar; il vous la doit: vous l'avez achetée „ aſſez cher pour le bonheur de tout un „ peuple. "

Je ne ſais ſi ce fait hiſtorique eſt vrai: mais s'il ne l'eſt pas, celui qui l'inventa le premier, a des droits ſur la reconnoiſſance de tous les hommes; les apologues les plus célebres de l'antiquité n'offrent pas une morale auſſi belle, auſſi utile, & c'eſt un ouvrage vraiment noble

que

que celui de mettre en action de pareilles maximes.

O Princes, le mot *charge* emporte avec lui l'idée d'un *devoir*, plutôt que d'un *honneur*; *une grande charge* eſt donc *un grand devoir*. Songez que vous n'êtes que des hommes. L'heure qui fuit d'un pas rapide pour vous comme pour tous les humains; les maux qui vous aſſiegent; les beſoins qui vous enchaînent comme le dernier de vos ſujets, vous le rappellent à chaque inſtant. J'en appelle à vous :... ſeroit-il donc vrai que l'homme eſt né pour être perſécuté? Si la Nature ne le deſtina pas aux vexations & à l'eſclavage, quel être monſtrueux qu'un intolérant, un tyran, un Deſpote! Nous ne faiſons que paſſer ici-bas; un cœur honnête ne ſe perſuadera jamais que notre perſonnalité ſoit l'unique objet de ce paſſage, & tant que la Nature nous accorde de la durée, elle a ſans doute une autre déſignation. (1)

(1) „ La fourmi glorifie la main qui l'a faite; mais „ ce n'eſt point par des *auto-da-fés*; c'eſt en ſe bâtiſſant „ des demeures, en rempliſſant ſes magaſins de ré„ coltes ramaſſées de toute part avec un travail infa„ tigable, en procréant des fourmis qui vont à leur

Les Princes ont de grands moyens d'être mauvais, mais ils en ont auſſi d'être bons; puiſque l'hiſtoire traite preſque toujours de leurs ſemblables. Or c'eſt pour la conduite que l'expérience eſt réellement la bouſſole de l'humanité; & le bon ſens doit tirer des faits les réſultats & les principes que l'hiſtorien n'oſe pas écrire.

Un établiſſement vraiment utile, & digne d'être admis dans un pays libre où l'on trouve encore des hommes, ſeroit un tribunal d'hiſtoire, (1) qui, dégageant chaque fait des illuſions dont les hiſtoriens l'ont obſcurci, montreroit le Deſpotiſme toujours oppreſſeur & déteſté, toujours inquiet & menacé, foulant ſes eſclaves, dépouillant la terre qui les porte, luttant contre

„ tour fonder de nouvelles colonies; ô homme qui
„ que tu ſoit, ta patrie eſt ta fourmiliere; imite la
„ fourmi: ſi tu y es de trop, va chercher un autre
„ terrein, où il y ait de la place pour toi & les tiens;
„ ſi tu y rencontres de tes ſemblables ne les maſſacre
„ pas; ne les fais point ſervir à ta molleſſe, à ton
„ avidité, à ton ambition; mais ſois leur triptoleme;
„ & ne leur amene pas des moines. "

(*Fragment de l'allemand de M. Muller.*)

(1) La Chine nous donne ſeule ce bel exemple.

la nature, ſes forces, ſes richeſſes, ſes reſſources, & toujours ſon propre deſtructeur après avoir tout ravagé.

C'eſt à cettte école de vérité que les Princes apprendroient „ que la liberté apporte des béné„ dictions en dépit de la Nature, & qu'en dépit „ de la même nature la tyrannie apporte des „ malédictions ; que l'eſclavage a toujours pro„ duit de la lâcheté, des vices & de la miſere, " * & qu'il n'eſt pas une ſeule époque de la décadence d'un Etat, qui ne ſe rapporte à l'altération intérieure de ſa liberté. En effet, le Gouvernement a tant d'influence ſur les opinions & les préjugés ; & ceux-ci donnent inévitablement aux hommes, à tout un ſiecle même, une ſi puiſſante impulſion, que les efforts du Deſpotiſme, & l'abrutiſſement inſéparable de la ſervitude doivent bouleverſer ainſi la ſociété.

Mais où trouver des philoſophes capables de reprendre les Grands & de défendre les hommes ? Le courage qui fait braver le danger des armes eſt le plus commun de tous, & cependant le plus

* *Gordon, diſc. ſur Salluſt.*

estimé ; le courage de principes, de conduite & de mœurs est bien autrement rare & précieux. Nous *n'osons* pas penser autrement que tous les autres, quand il y a du danger à lutter contre l'opinion générale ; nous *ne savons pas même* penser autrement que tous les autres, quand les institutions sociales nous ont imbus des préjugés, que les ambitieux & les maîtres nourrissent avec soin ; l'esprit imitateur (1) adroitement fomenté par eux, devient l'esprit universel ; or l'esprit imitateur est en tout genre l'ivraie du génie ; il étouffe également les lumieres & les principes. Les ames s'énervent, les têtes s'affoiblissent, les devoirs se dénaturent : tout suit l'impulsion du Despote & le torrent de la servitude. *L'obéissance passive* devient à la mode, comme l'amour de la liberté étoit la vertu plus commune dans des tems plus heureux & sous des gouvernemens moins arbitraires.

Il est même bien difficile que la liberté une

(1) J'entends ici le mot *imitateur* dans son acception la plus ordinaire ; car si l'on discutoit son acception rigoureuse, il est certain qu'il est impossible d'avoir une idée ni d'imaginer une forme qui n'imite rien.

fois altérée rétrograde, & que le Deſpotiſme s'arrête dans ſes progrès avant la révolution qui produit des hommes, qui met chacun à ſa place, qui venge les nations & l'humanité; car le Gouvernement & les circonſtances forment & développent les citoyens moins qu'ils ne les dénaturent.

Un homme ſeroit banni, exilé, chaſſé d'une république, il ſeroit toléré dans une monarchie; il y auroit peut-être même quelque emploi; il gouverneroit dans le Deſpotiſme; ce ſeroit le même homme, il ne différeroit en rien de lui-même: il n'y a de différence que dans l'arrangement que ces divers Gouvernemens donnent à chaque individu.

Renverſons cette gradation. Ce même homme tourmenté, mis à mort dans le Deſpotiſme, ſubſiſteroit dans un état médiocrement adminiſtré: dans la république, il ſeroit un Dictateur Romain. Cette propoſition eſt la même que la précédente.

Nous avons en général bien plus de ſoupleſſe & d'élaſticité que de conſiſtance & d'énergie; les hommes ſupérieurs décelent eux-mêmes ce penchant, à l'imitation commune à l'humanité; & le génie le plus grand, ſi ce n'eſt le plus ſage,

eſt celui qui s'éleve le plus au-deſſus de ſon ſiecle ; mais il eſt toujours *rappetiſſé*, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, par l'influence des erreurs générales qu'il trouve accréditées. Charlemagne, dont on a dit avec tant de juſtice & d'énergie : qu'il *étoit grand parmi les hommes & qu'il éleva ſon ſiecle en le mettant à ſes pieds* * : Charlemagne étoit profondément occupé de la diſcuſſion des héréſies les plus futiles, & preſque enchaîné par toutes les ſuperſtitions de ſon tems. (1)

L'homme ballotté & conduit au gré de ſes paſſions eſt dépendant en raiſon de leur mobilité ; il obéit au moment où il croit commander : il

---

* *Lettres ſur la dépravation de l'ordre légal.*

(1) J'en citerai une preuve ſinguliere que je choiſis entre un grand nombre d'anecdotes de ce genre, qu'il ſeroit aiſé de rapporter.

Il y eut un procès entre l'Evêque de Paris & l'Abbé de St. Denis, plaidé devant Charlemagne. Celui-ci renvoya ce procès au jugement de la Croix.

Deux champions ſe tinrent pendant la célébration de la meſſe les bras étendus en croix, celui de l'Abbé St. Denis fut plus robuſte ; celui de l'Evêque de Paris laiſſa tomber ſes bras ; Charlemagne adjugea gain de cauſe à l'Abbé de St. Denis. (*Mabillon*, *de re. dipl. L.* 9. *p.* 4. 8.),

s'enchaîne pour ſe ſatisfaire ; & le Deſpote, aſſervi lui-même à tant de choſes dont il eſt forcé de ſubir la loi, peut-être plus eſclave que le moins libre de ſes ſujets, ne parvient à être maître qu'en déguiſant ſes premiers efforts, & gagnant des complices, qui ſont bientôt des ſuccès de ſon Deſpotiſme leur propre ſuccès. Alors tout concourt à la corruption ; & c'eſt malheureuſement là le ſerment le plus facilement excité parmi les hommes. *Comme les corps croiſſent avec lenteur & ſont détruits en un inſtant, de même il eſt plus aiſé d'étouffer la lumiere & le courage que de les rappeller* (1), dit un grand philoſophe pratique.

Il eſt facile, par exemple, d'amollir les hommes & de les corrompre par le *luxe* & toutes ſes ſéductions ; mais il eſt impoſſible de leur rendre le courage une fois qu'il eſt détruit. De tous les moyens que peut employer un Deſpote pour parvenir à ſon but, la faveur accordée *au luxe* eſt ſans doute le plus efficace ; car la violence n'a qu'un ſuccès incertain & paſſager, & le feu

(1) *Corpora lentè augeſcunt, citò extinguuntur ; ſic ingenia ſtudiaque oppreſſeris facilius quàm revocaveris.* (Tacit. vit. Agricol.)

périt avec tout ce qu'il a consumé. La violence détrompe une nation, la réveille & hâte sa révolution ; mais il n'est point d'homme qui ne préfere des jouissances commodes & recherchées à une vie dure & agreste ; je sais qu'on ne peut pas rigoureusement appeller *luxe* toutes les *jouissances recherchées* : je n'ignore pas que le luxe renferme toutes les dépenses nuisibles à la reproduction, fussent-elles grossieres ; tandis que des jouissances très-délicates peuvent n'être que de faste, si elles ne sont pas nuisibles à cette reproduction ; mais je prétends qu'elles le sont toujours aux mœurs, qui ne se corrompent jamais à demi ; telle est notre nature : la modération est pour nous une gêne ; nul ne sait s'arrêter : le tyran guette & profite de l'instant d'ivresse générale qui doit fasciner tous les yeux. Les chaînes embellies ne sont plus des chaînes : peu d'hommes voient d'assez loin pour craindre les suites de la mollesse ; moins encore sont assez modérés, pour que la crainte de l'avenir contrebalance en eux l'appas du moment ; la cupidité exerce son empire, parce que le besoin des jouissances aiguillonne tous les cœurs, la mollesse énerve au physique & au moral ; on devient peu délicat sur les moyens ; on foule aux pieds les

principes ; & le desir de séduire des prosélytes est le dernier-degré de la corruption, & l'un de ses périodes les plus certains.

Ainsi la contagion gagne de proche en proche ; l'épidémie devient bientôt générale ; & dès qu'un gouvernement a introduit *le luxe* & la mollesse qui le suit toujours, (1) la liberté & l'Etat sont perdus ; parce que les hommes ne rétrogradent jamais de la mollesse aux vertus mâles, seuls soutiens des Etats, & défenseurs de la liberté.

Tous les faits historiques viennent à l'appui de ce principe.

C'est le mot d'un homme de génie que celui de Mr. Bossuet. „ La Perse, attaquée par Alexandre & par une armée telle que la sienne, ne „ pouvoit pas éviter de changer de maître. "

En effet l'on n'a guere considéré dans la conquête d'Alexandre, qu'un événement extraordinaire & capable d'attirer l'admiration & l'étonnement de tous les hommes ; & l'on ne s'est point

(1) *L'or* est, dit-on, *un mauvais maître & un bon valet.* Ce proverbe est vrai, non-seulement pour un avare, mais encore pour un Etat, de quelque espece qu'il soit ; dès que l'or y donne des préférences, les mœurs se perdent, & enfin l'Etat.

avisé de rabattre ce grand événement à sa juste valeur ; c'est-à-dire, de remonter à ses véritables causes, & de juger cette révolution d'après les connoissances qui nous restent de l'aministration de la Perse, plutôt que d'après l'étendue des terres conquises.

Sans entrer dans des discussions longues ; épineuses & incertaines, après lesquelles chacun reste dans son opinion, (1) ne décidons que d'après les événemens les mieux constatés.

Je ne m'arrêterai point aux fameuses batailles de *Marathon*, *de Salamine* & *de Platée*, origine de cette haine implacable qui anima pendant plus d'un siecle les Perses contre les Grecs ; je ne décrirai pas ces succès presque incroyables & leurs suites étonnantes. Mais rappellons-nous *qu'Agésilaüs*, à la tête des forces de la seule république de Lacédémone, fit trembler *Artaxerxès* sur son trône ; il étoit déja maître de l'Asie mineure quand la jalousie des voisins *de Sparte*

(1) „ Un homme, dit Montaigne, défend ses lu-
„ mieres, ou comme vraies ou comme siennes ; & de
„ quelque façon que ce soit, il forme cent oppositions
„ contre celui qui le veut convaincre. ”

fomentée par l'or du Deſpote aſiatique, le força à voler au ſecours de Lacédémone aſſaillie.

Les Rois de Perſe auroient plutôt tari les fontaines de la Grece par le nombre de leurs ſoldats, qu'ils n'auroient ſoumis une poignée de Grecs libres. La Perſe ne fut garantie pendant 150 ans des invaſions de ſes ennemis, qu'en achetant ſans ceſſe la tranquillité, & ſemant la zizanie dans ces petites républiques envieuſes.

Mais Alexandre ſuccédoit à Philippe, qui avoit employé tout ſon regne à ſe rendre maître de la Grece; cet heureux conquérant n'avoit donc plus à craindre les ligues & les événemens offenſifs, qui l'euſſent contraint de rétrograder. La Grece abattue n'étoit plus capable d'en concevoir le projet; elle l'étoit bien moins encore de l'exécuter; puiſque *Antipater*, politique & Général habile, étoit chargé de veiller ſur les Grecs & de les contenir. Il étoit alors phyſiquement impoſſible que ce vaſte Empire, couvert d'eſclaves amollis, réſiſtât à 40000 hommes aguerris, conduits avec enſemble par un homme de génie. Peut-être le ſeroit-il à l'Empire Ottoman, malgré la différence incalculable que la poudre a introduite dans la guerre moderne.

Une pareille révolution n'eſt pas plus incroyable qu'elle n'eſt unique. Les mêmes effets eurent toujours & auront tôt ou tard les mêmes cauſes; le Deſpotiſme a été facilement terraſſé dans tous les tems & tous les pays.

10000 Grecs qui avoient ſuivi Cyrus juſqu'à Babylone, en butte à la faim, aux rigueurs de la ſaiſon, arrêtés par des fleuves, ſuivis par une armée nombreuſe, ſouvent harcelés par des hordes de barbares, traverſerent ainſi l'Aſie mineure & firent 600 lieues ſans qu'aucun Perſe oſât les attaquer. Les Romains combattirent 400 ans pour ſubjuguer la libre Italie. Si tout l'Univers leur eût oppoſé la moindre réſiſtance, ils ſeroient devenus modérés ou auroient été détruits.

Les Vandales au nombre de 30000 * ravagerent & conquirent en moins de deux ans l'Afrique entiere dès long-tems énervée par le joug Romain.

Les Eſpagnols, le ſeul peuple méridional, ſi l'on en excepte cependant les Corſes, qui ait ſu défendre ſa liberté : les Eſpagnols, dis-je, qui

* *Ils n'étoient pas même* 30000 *en* 428.

lutterent ſi opiniâtrément contre les conquérans du monde, furent tellement dénaturés par la ſervitude, que les Vandales acheverent la conquête de l'Eſpagne en moins de deux ans, * & diviſerent par la voie du ſort ce malheureux pays.

40000 (1) Portugais ne firent-ils pas trembler à la fois l'empire de Maroc, les barbares d'Afrique, la célebre milice des Mammelus, les Arabes, tout l'orient enfin depuis l'isle Dormuz juſqu'à la Chine ?

Guillaume le Conquérant avec moins de 60000 hommes oſe affronter toutes les forces de l'Angleterre, & envahit après une ſeule bataille ce vaſte pays énervé par le joug Danois ; † & qu'on ne diſe pas que ce Prince attaquoit un Etat dénué de forces & de reſſources ; l'Angleterre, délivrée depuis cinquante ans de la guerre & des incurſions Danoiſes, fleuriſſoit ſous l'adminiſtration

* *Ils y entrerent en* 409.

(1) Les Portugais avoient alors tout le nerf de la chevalerie, & ſur-tout ils jouiſſoient du bonheur d'avoir des Rois véritablement chefs & premiers gentilshommes de la nation.

† 1066.

de *Harold*, Prince chéri de la nation, remarquable par ſes talens & ſon activité, & qui avoit eu le tems ſous le long regne du foible Edouard, d'affermir ſon crédit & ſa puiſſance déja très-conſidérables; mais le coup étoit porté; les armes Danoiſes & ſur-tout l'anarchie féodale qui n'eſt autre choſe que le Deſpotiſme réparti ſur pluſieurs têtes, avoient porté une atteinte mortelle aux forces nationales.

Scanderberg, plus puiſſant par ſon génie & le deſir irréſiſtible de recouvrer la liberté, que par ſa force prodigieuſe, ſa bravoure & ſes droits au trône, fait trembler le puiſſant Amurat & ſon fils, * & repouſſe ſans ceſſe avec une poignée *d'Albanois* toutes les forces Ottomanes qui viennent échouer devant la capitale ** de *l'Albanie*, quelques réfugiés † fuyans, pour ainſi dire au ſein des eaux, la tyrannie des Eſpagnols, réſiſtent à cette nation, alors la plus guerriere de l'Univers, l'humilient ſur terre & ſur mer, & fondent un Etat puiſſant, long-tems le plus floriſſant de l'Europe; & qui, reſſerré par des puiſſances

* *Mahomet II. XVe. ſiecle.*

** *Croïa.*

† *Les Hollandois.*

trop fortes & trop politiques pour laiſſer agrandir ſon territoire, a opéré des miracles ſur l'Océan plus étonnans que ceux des Romains ſur la terre.

Si *Montézuma* n'eût pas été un tyran, les Mexicains auroient noyé le petit nombre de *brigands* qui, dans le XVIe. ſiècle, vinrent les égorger ſous la conduite du *célebre brigand*, nommé *Cortès*. Jamais celui-ci n'eût pénétré à *Mexico*; parce qu'il n'auroit pas trouvé des pays déſerts, ou des peuples mécontens; les Mexicains auroient eu plus d'enſemble, & auroient été mieux conduits par tant de caciques, qui n'auroient pas groſſi de leur défection le parti de Cortès.

Charles XII a renverſé de nos jours, à la tête de 8000 Suédois, 120000 Eſclaves Ruſſes, qui font trembler aujourd'hui d'autres Eſclaves.

Mirweis fit capituler avec une petite armée dans Iſpahan toutes les troupes de la Perſe raſſemblées ſous les yeux du Deſpote.

En un mot, ſi les faſtes du monde nous montrent le Deſpotiſme luttant ſans ceſſe contre la liberté, ils nous offrent auſſi la liberté renaiſſante de ſes ruines, terraſſant le Deſpotiſme, fût-il défendu par une multitude d'Eſclaves ſoudoyés.

Le véritable triomphe d'Alexandre n'eſt donc pas d'avoir renverſé un Empire que ſa conſtitution attaquoit de concert avec lui.

Il ne l'eſt pas davantage d'avoir oſé ce que d'autres hommes n'avoient pas même imaginé poſſible ; reproche inſenſé que tant d'écrivains ont répété contre lui ; car c'eſt-là préciſément le propre du génie ; & d'ailleurs *Socrate*, long-tems avant l'expédition d'Alexandre, avoit conſeillé la conquête de l'Aſie, & prouvé ſa poſſibilité.

Mais celui qui réunit à 24 ans le commerce du monde dans Alexandrie (1) ; celui qui força l'Univers étonné à ſuivre l'impulſion de ſon génie ; celui qui trouva le point de communication, & pour ainſi dire, de jonction à l'Europe, l'Afrique & l'Aſie, c'eſt-à-dire, au monde alors connu ; celui-là, dis-je, étoit un grand homme, quand il n'auroit pas été le général le plus habile & le meilleur politique de ſon tems, comme l'a très-bien vu M. de Monteſquieu, qui

(1) Je remarquerai à cette occaſion que Morery ni Baile lui-même n'ont pas daigné citer à l'article d'*Alexandre*, la fondation d'Alexandrie.

qui dit en habile obſervateur : *on a aſſez parlé de la valeur de ce héros, parlons de ſa prudence.* Alexandre ſavoit que le Deſpotiſme n'eſt qu'un coloſſe effrayant de loin (1), ſoutenu ſur une baſe d'argille, & d'autant plus foible qu'il eſt plus arbitraire, c'eſt-à-dire, plus oppreſſeur & plus inſenſé; cette vérité frappante dont l'habile & prévoyant Auguſte étoit pénétré lorſqu'il conſeilloit aux Romains de *reſſerrer les bornes de l'Empire* (2); cette vérité, dis je, inſpira au héros Macédonien le projet de la plus grande

(1) M. de St. Evremont, homme inſtruit & ſouvent obſervateur ingénieux, s'eſt permis d'écrire cette étrange bévue : „ l'expédition d'Alexandre eſt quelque choſe „ de plus, que ſi aujourd'hui la République de Gênes, „ celle de Lucques & de Raguſe entreprenoient la con- „ quête de la France." M. de St. Evremont n'a pas voulu copier ſervilement beaucoup d'écrivains qui n'ont vu dans Alexandre qu'un téméraire. Son parallele lui a paru neuf & ſingulier ; il l'eſt en effet.

(2) *Addideratque conſilium coërcendi intra terminos imperii, incertum metu, an per invidiam,* (annal. lib. 1.) dit Tacite en parlant du journal de l'Empire, écrit de la main d'Auguſte ; il dit encore dans la vie d'Agricola : *conſilium id divus Auguſtus vocabat, Tiberius præceptum.*

révolution, que l'hiſtoire nous ait tranſmiſe.

Il connut aſſez bien le Deſpotiſme pour oſer l'abattre. Tout & tous y concoururent, comme il l'avoit prévu ; car il ne faut pas oublier que le mécontentement des Perſes autant que leur molleſſe les rendit faciles à vaincre, & que ce ſont eux qui ont tué Darius. Alexandre fut aſſez grand & aſſez habile pour dédaigner le Deſpotiſme, également avant & après la conquête; il avoit reçu des mains de ſon pere une armée exercée & aguerrie, & de celles de la Nature un génie trop militaire pour ne pas ſavoir que ſon premier eſſor & ſon véritable chef-d'œuvre conſiſte à former une armée, & qu'un homme de guerre peut tout eſpérer de troupes bien diſciplinées (1) contre les *Strelitz* mercenaires des Deſpotes.

C'eſt dans les ſuites, & non pas dans les dé-

(1) Quels prodiges n'ont pas exécuté le grand Guſtave, le célebre Charles XII, envers lequel l'on eſt injuſte, & leurs fameux Généraux avec des troupes qu'ils avoient couvertes du bouclier terrible de la diſcipline & de la confiance ? Que n'avons-nous pas vu faire de nos jours au Roi de Pruſſe, avec une armée, ſinon aguerrie, puiſquelle n'avoit jamais fait la guerre, du moins créée & maintenue par les loix de la diſcipline.

talls des conquêtes, qu'il faut juger le vainqueur.

Il faut pour être conquérant une armée formée, du génie, & les circonstances d'une administration tyrannique ou anarchique, qui prépare la révolution qu'on ose projetter. Mais il faut beaucoup plus pour consolider une conquête & la rendre utile.

César, bien plus étonnant qu'Alexandre par sa science militaire, comme par tous les talens qui semblent le mettre hors du niveau des autres hommes, (1) forme des troupes; il sent tout ce qu'il peut espérer de la crise de corruption & d'anarchie où sa patrie se trouve plongée; à peine a-t-il accoutumé ses légions à son génie, qu'il dompte des essaims de barbares furieux, aguerris, qu'il ne pouvoit ni diviser ni gagner, qu'il falloit combattre, & que leur climat, leur pays difficile, leur méthode de guerre subite, impétueuse, inusitée, favorisoient à l'envi. (Expédition, si j'ose hazarder ici mon opinion, bien plus admirable que la conquête d'un Empire qui

(1) *Summus autorum*, dit Tacite, qui devoit s'y connoître, en le citant sur une matiere qu'ils avoient traitée tous deux. (*de Moribus Germanorum.*)

s'étendoit cependant depuis la méditerranée juſqu'aux Indes;) enfin pour dire encore plus, s'il eſt poſſible, Céſar terraſſe preſque ſans difficulté Pompée & les Romains, & ſe place ſur le ſiege de la Dictature, d'où il auroit peut-être adouci l'eſclavage de ſes compatriotes, ſi la main d'un républicain ne l'eût arrêté au milieu de ſa carriere.

Il eſt inutile de rappeller les preuves nombreuſes, que nous offriroit l'hiſtoire, de la foibleſſe du Deſpotiſme.

On ne peut, ſans un délire inconcevable, ou une mauvaiſe foi bien odieuſe, croire au *ſabre invincible* des Deſpotes; celui qui entend au ſens naturel ce célebre mot: *Dieu eſt pour les gros bataillons*: eſt un *ſot* ou un *lâche*. (1) Si cet axiome

(1) Ce mot eſt de Turenne, qui n'étoit certainement ni l'un ni l'autre; & qui n'a jamais voulu commander une armée nombreuſe. Auſſi la *ſottiſe* eſt-elle à ceux qui entendent ce mot *des armées*, tandis que Turenne ne l'entendoit que *du choc des bataillons en colonne*, où la force dépend de la profondeur de la colonne. Le bataillon le plus épais & le mieux ordonné dans ſa profondeur, fût-il compoſé de moins bons ſoldats, culbutera toujours le moins épais, fût-il compoſé de

ridicule, démenti dans tous les tems & tous les pays, pouvoit jamais être vrai, les Perſes n'auroient-ils pas englouti la Grece? Et quelles conquêtes n'euſſent pas fait un million de croiſés qui ſe précipiterent enſemble ſur l'Orient? (1)

Trois vaſtes empires offrent encore à l'Univers l'adminiſtration arbitraire réduite en principes ou plutôt non déguiſée, la Turquie, la Perſe & le Mogol.

La Turquie, dont l'immenſe territoire effraie l'œil égaré ſur trois parties du globe; la Turquie, à qui la Nature a prodigué le ſol le plus précieux & le climat le plus fortuné; la Turquie ſe diſſout en lambeaux & croule ſous ſon propre poids, ſans autres ſecouſſes violentes que celles

---

troupes ſupérieures; car l'Auteur de la Nature a voulu que 6 ou 8 ou 10 ou 12 hommes pouſſaſſent plus fort que trois ou quatre.

On trouvera dans Bourſault le mot qui a occaſionné cette note, attribué au Maréchal de la Ferté; mais il eſt de Monſieur de Turenne.

(1) La premiere bande, & pour ainſi dire l'avant-garde, étoit de 300000 hommes; & dans la revue faite ſur les rives du Boſphore, le corps de bataille ſe trouva de 700000 combattans.

d'une adminiſtration arbitraire & ſpoliatrice. Son Prince faſtueux, qui ſe fait nommer *Dieu en terre*, ne l'eſt pas même au fond de ſon ſerrail; *& l'inviſible diſtributeur des couronnes* verra bientôt en effet ſes vaſtes déſerts démembrés & envahis.

La Perſe, deſtinée par la Nature à être auſſi riche & auſſi féconde qu'aucune autre contrée de l'Univers, couverte d'une infinité de richeſſes, & d'un peuple induſtrieux & doux, ſuccombe ſous le faix de ſon Deſpotiſme, & eſt en proie à toutes les convulſions des troubles intérieurs qui l'agitent.

Le Mogol enfin dont le territoire eſt auſſi fertile qu'étendu; le Mogol, qui entaſſe des millions (1) & couvre ſes vaſtes poſſeſſions d'une tourbe innombrable d'eſclaves, eſt envahi & preſque détruit par une poignée de républicains.

Tels furent & tels ſeront toujours les effets des hoſtilités d'une autorité ignorante & aveugle, qui ne connoît de bornes qu'une volonté arbitraire & fantaſque, qu'une avidité inſatiable & cruelle, & qui ſe détruit ſans parvenir à s'aſſouvir. Tous les Deſpotes ont été trompés

(1) On dit que le Sophi à 900 millions de revenu.

par les mêmes illusions, & ont opprimé les hommes par les mêmes moyens.

C'est là cependant le régime dévorant & meurtrier que des Princes appellés à gouverner un peuple puissant, fidele & généreux tant qu'il fut libre, ou du moins, tant qu'on respecta les vestiges de son antique liberté ; c'est là le régime que ces Princes ont réduit en système, dans un siecle où la philosophie s'appliquant enfin à l'interprétation des loix de la Nature, & portant son flambeau sur les faits historiques qui constatent les ravages d'une administration oppressive, a appris aux hommes, que leurs *droits* passent auparavant les *sermens* prononcés en faveur de la conservation de ces droits, & démontre aux Princes que la tyrannie ne sauroit produire au tyran que des fruits amers, & détruit tôt ou tard toute puissance & toute sûreté.

Il fut de nos jours un Roi qui trouva son autorité très-ébranlée en apparence ; car la moitié de ses peuples avoient les armes à la main contre ses ministres ; mais elle étoit très-solide, car elle étoit gravée dans le cœur de ses sujets ; il oublia les services des Grands, pour se souvenir des injures qu'ils avoient faites à son ministre,

& les regarda comme perſonnelles ; il énerva toute autorité dont il n'étoit pas le collateur immédiat, parce qu'il ne voyoit de bonne-foi rien au-deſſus de ſon autorité : il ſembla vouloir imiter les ſculpteurs, qui d'un bloc de marbre ou d'un figuier font un *Jupiter*. Il crut qu'avec ſa *pleine puiſſance*, ſon *autorité Royale & ſon bon plaiſir*, il feroit d'un homme de robe un Miniſtre de la guerre, d'un Edit une ſource de richeſſes, &c. Il réunit tout le nerf encore exiſtant de la nation, & le fit ſervir à ſa gloire & à celle de ſa maiſon, qu'il détacha toujours, faute de lumieres, de la gloire & des véritables intérêts de ſon état. Il vécut aſſez pour éprouver qu'il ne pourroit jamais ſuffire par ſon autorité à tout ce que faiſoient les Grands, quand ils étoient répandus dans le Royaume, & que l'autorité arbitraire affoibliſſoit ou détruiſoit tous les reſſorts & n'en remplaçoit aucun.

La vertu militaire, par exemple, fut détruite en France ſous ſon regne (1) auquel elle donna

(1) „ Qui nous pourroit joindre à cette heure, & „ acharner à une entrepriſe commune tout notre peu„ ple ; nous ferions refleurir notre ancien nom mili„ taire. "

tant d'éclat ; en vain objecteroit-on les victoires de nos armes ſous ce Prince ; au déclin de ſon âge ſes armées furent battues preſque par-tout ; & d'ailleurs il eſt aiſé d'appercevoir que, dans un grand Etat, les cauſes morales ne font ſentir leurs effets qu'au bout d'un certain tems. La vertu militaire eſt la vertu d'un particulier qui s'applique enſuite à tous les métiers auxquels on veut l'employer. Quand les mœurs d'un Etat changent, toutes les parties qui le compoſent changent auſſi. Il eſt vrai que les barrieres different de quelque tems l'épidémie ; mais les combats contre l'opinion générale ſont déſavantageux (1) & l'on finit toujours par céder.

C'eſt le contemporain d'Henri IV qui parle ainſi : qu'eſt donc notre nom militaire aujourd'hui, ſi nous étions déja déchus ?

(1) La vertu d'*Epiménide*, après ſon ſommeil de 30 ans, eût paru bien bizarre, ſi ſon barbier & ſon tailleur ne l'euſſent rendu vertueux à la mode du jour. Nous ſommes obligés pour notre bien, & preſque pour notre honneur, de vivre relativement à ce que nous trouvons d'établi. Un Officier qui eût mis ſon habit uniforme un jour de bataille, eût été déshonoré il y a 40 ans : un Officier qui ne le mettroit pas aujourd'hui, ſeroit regardé comme un fol, indépendamment de l'Ordonnance.

La vertu qui n'eſt pas fondée en principes n'eſt qu'un mot vague, & ſes *geſtes*, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, ne ſont qu'une *attitude d'imitation*. C'eſt la vertu de preſque tous les hommes & de tous les ſiecles, & ce fut celle qui valut au regne du magnanime Louis ce ton de grandeur dont il avoit donné l'impulſion & l'exemple, & qui nous a ſi long-tems abuſé; mais cette grandeur factice, que des *faiſeurs de vers* ont rendue ſi célebre, étoit fondée ſur des moyens violens & demeſurés. Elle devoit tout briſer, & c'eſt ce qui arriva.

Le Monarque, auſſi romaneſque qu'abſolu, & qu'à ſi juſte titre on a comparé au lion de la fable défaillant & aſſailli, Louis XIV, trompé par une femme hypocrite, haineuſe, & par des caffarts, ſe vit au moment de ſuccomber ſous les coups des ennemis qu'il avoit bravés ſi long-tems; il étoit perdu ſans les efforts généreux de ſon peuple, & quelques frivoles tracaſſeries des cours ennemies.

Nul n'oſoit le détromper. Trahi par tous ceux qui l'entouroient de plus près, il prépara à ſon Etat une révolution que l'épuiſement de ſes ſujets, & peut-être auſſi la lâcheté à laquelle il les accoutuma, empêcha d'être ſanglante, &

rejetta toute entiere sur l'or qu'il avoit fait prévaloir. Son testament fut méprisé par ses sujets, qui crurent être heureux, pourvu qu'ils évitassent d'obéir au Despote mort. Il ne se trouva parmi tous les Prêtres & les dévots, à qui sa maîtresse avoit confié l'autorité, aucun homme qui osât se montrer ferme & reconnoissant. On laissa le Despotisme entre les mains de l'homme qui avoit le cœur gâté & l'esprit le plus faux, (1) quoique le plus perçant, le moins de

(1) Qui croiroit jamais, si le fait n'étoit pas constaté, que la banque de Laws fut portée à six milliards, cent trente-huit millions, deux cents quarante-trois mille, deux cents quatre-vingt-dix livres, soit en actions de la Compagnie des Indes, soit en billets de la banque? tandis qu'il n'y avoit dans le Royaume que douze cents millions d'especes, à 60 liv. le marc, & que malgré la réduction de 600 millions d'effets au porteur à 250 millions de dettes d'Etat, la dette nationale se monta à sa mort de Louis XIV à deux milliards, soixante & deux millions, cent trente-huit mille une livres, à vingt-huit livres le marc; laquelle dette portoit des intérêts au denier 25, montant à quatre-vingt-neuf millions, neuf cents quatre-vingt-trois mille, 453 livres.

Une pareille erreur décele assurément un homme; mais le régent avoit une facilité de travail, qui prouve

connoiſſances des reſſorts du Gouvernement & des intérêts de la nation. Cet homme leva le maſque de tous les vices à la fois ; & comme tous les cœurs avoient été corrompus par le ſyſtême de Gouvernement précédent, tous les viſages oſerent montrer ſous la nouvelle autorité, d'un bout du Royaume à l'autre, tous les vices des cours.

C'eſt là que les hommes puiſent les deux plus puiſſans vices de l'humanité, qui ſont *la baſſe cupidité* & *l'orgueil* non moins vil. De ce mêlange il ne peut réſulter qu'un ſcélérat ſot & inſolent. (1)

Ainſi toute pudeur & toutes mœurs furent perdues, les mauvaiſes mœurs ſont le plus grand mal d'un Etat, parce qu'elles annoncent la lâcheté des hommes, auſſi bien que la corruption des femmes.

---

qu'il avoit l'*eſprit* très-perçant. On pourroit lui appliquer ce que Tacite diſoit de Piſon : *nemo aut validiùs otium dilexit, aut faciliùs ſuffecit negotio magiſque quæ agenda ſunt egit abſque oſtentatione agendi.*

(1) Auſſi ce ſignalement eſt-il à-peu-près de tout tems celui des gens de cour.

Un Général de faveur, * lâche ou réputé tel à la guerre ; un Prêtre honoré de la pourpre, * faux, hypocrite & ambitieux, ſous le maſque de la modération & de la bonhommie, ſans mœurs, ſans talens, ſans la plus légere apparence de vertus pour compenſer tous les vices ; ces hommes ſont choiſis (1) pour élever l'unique & précieux rejetton d'une famille anéantie. (mettez un homme à ſa place, il en reſtituera vingt autres à leur place ; un ſeul homme déplacé procure cent candidats indignes.) La maltote & le monopole prévalent ; le mérite eſt obligé de céder aux richeſſes mal acquiſes ; & la France ne peut plus réſiſter à tant de maux, les mœurs, premieres reſſources des Etats, & peut-être unique baſe de la liberté, étant corrompues.

Cette ébauche effrayante & trop vraie, qui n'eſt que le lointain de celle qu'une hiſtoire plus récente pourroit retracer, nous offre le tableau des ſuites inévitables du Deſpotiſme : il eſt avide, car il faut qu'il aſſouviſſe les fantaiſies cupides

* *Villeroi.*

** *Fleuri.*

(1) Ce choix étoit de Louis XIV, & n'en étoit pas meilleur.

du Despote & de ses satellites. Il pille, il engloutit les biens, la substance de tous les esclaves qui rampent sous son empire; une nouvelle spoliation signale chacun de ses progrès, parce que l'or y tient lieu de tout; tous les ressorts sont corrodés, vertu, force, courage, émulation, talens, génie: tout se ressent de l'avilissement de l'ame: la corruption est la mesure de la puissance du Despote, & le gage d'impunité de ses satellites (1). Le Despotisme est aux royaumes, ce que l'oisiveté est aux particuliers; c'est à-dire, le pere de tous les vices.

Le luxe vient contribuer à les étendre; il naît à l'aproche du Despotisme, ou plutôt il est un

(1) C'est une chose également révoltante & remarquable, que les immunités accordées en France aux publicains & à leurs satellites. Entr'autres anecdotes que je pourrois citer, j'observerai seulement que l'art. 8 du titre 14. de l'Ordonnance de 1687, qui reglé depuis cette époque tout ce qui concerne les Fermes, porte expressément: „ que tous commis, commandans & „ gardes . . . . seront reçus au serment par le Juge des „ droits royaux, dans le détroit duquel ils seront em- „ ployés, *sans information de vie & de mœurs*, & sans „ conclusions ni commissions du substitut du Procureur- „ Général sur les lieux. "

des premiers échelons au pouvoir arbitraire, car la cupidité & la molleſſe qu'il produit & nourrit ſont les premiers ſymptomes & les plus puiſſans mobiles de la ſervitude : il le dévance, il l'introduit ; mais, rapide dans ſes progrès, meurtrier dans ſes ravages, il a bientôt englouti & l'oppreſſeur & l'opprimé.

O Rois qui mettez votre confiance dans le produit de vos exécutions tyranniques, qui détruiſez toutes les vertus, qui amolliſſez tous les courages, qui pervertiſſez les mœurs, qui croyez que l'or vous donnera des eſclaves, des maîtreſſes, des favoris, des miniſtres, des ſoldats, une grande puiſſance, tout en un mot : votre folle illuſion ſera déçue : vous avez tout concentré dans la poſſeſſion de l'or ; vous en avez fait votre ſeul agent, comme votre unique idole ; vous avez dirigé toutes les paſſions vers ce métal deſtructeur. Hélas ! Dormiſſiez-vous ſur des monceaux d'or, celui qui ſaura s'en ſaiſir ſera le maître de tout, & par conſéquent le vôtre. (1)

(1) » *Virtus, fama, decus, divina, humanaque pulchris*
» *Divitiis parent ; quas qui conſtruxerit, ille*
» *Clarus erit, fortis, juſtus, ſapiens etiam & rex,*
» *Et quidquid volet.* » (Horat. ſat. 3. lib. II.)

Il ſera puiſſant, fort, obéi, il ſera le juge inéxorable ; il ſera le bourreau du tyran dépouillé : on pille, on vole des tréſors ; & ceux de Créſus ne le ſauverent pas du bûcher ; mais l'amour des hommes, tôt ou tard, mais toujours acquis aux Princes juſtes ; les talens, le courage, la fidélité, toutes les vertus qui naiſſent aux approches de la liberté & fuient avec elle ; ces vertus reſtent, & ces richeſſes valent bien les autres.

J'ai dit que l'introduction du luxe étoit néceſſaire aux progrès du Deſpotiſme, & j'ajoute que l'on doit ſe méfier toujours du Gouvernement qui le protege & l'encourage. C'eſt le piege ſéducteur que les Deſpotes préſenterent toujours aux hommes.

Les Princes ne peuvent aſſouvir la ſoif du pouvoir arbitraire, que je comparerois à la fievre du lion, ſi celle-ci du moins n'étoit paſſagere, ſans atténuer par les ſuggeſtions de la cupidité & les amorces de la volupté, cette corruptrice infaillible & perfide, toutes les forces qui pourroient leur réſiſter. *Voluptates* (1) *quibus Romani plus adverſus*

(1) Au texte *voluptatibus* ; Tacite qui a dit tant de

adversùs subjectos quàm armis valent, dit le pénétrant Tacite.

L'opinion la plus distincte & la plus opiniâtre des sauvages de l'Amérique, c'est que l'homme est né pour l'indépendance la plus absolue; car c'est ainsi qu'ils conçoivent *la liberté*. Ils n'ont point étendu leurs perceptions jusqu'à découvrir qu'on augmente ses facultés, ses jouissances, ses denrées en les échangeant; mais aussi les pieges insidieux d'une autorité usurpatrice ne les ont pas énervés par l'admission du luxe. C'est un très-grand bien acheté par de grandes privations.

Je sais que les moralistes ont toujours déclamé contre le luxe, & la corruption qu'il entraîne. Mais cela n'est pas étonnant; car l'on n'a presque conservé que les auteurs des *siecles polis*, & les *siecles polis* sont précisément ceux qui ont ressemblé à celui-ci. Qu'on lise Tacite, & l'on sera singuliérement surpris du rapport exact des mœurs Romaines, sous les Empereurs, aux vices de nos jours.

---

choses, dit encore : *ut homines dispersi ac rudes eoque bello faciles, quieti & otio per voluptates assuescerent; idque apud imperitos humanitas vocabatur, cum pars servitutis esset.*

C'eſt dans les ſiecles polis que l'on a dit que *tout étoit vénal à Rome.* (1)

C'eſt alors qu'on n'oſoit pas y compter *le péculat & les concuſſions* (2) *au nombre des crimes, tant l'exemple en étoit général.*

C'eſt alors qu'on auroit pu dire, en comparant les mœurs de Rome floriſſante à celles de Rome implacable ennemie des *Tarquins*, ce que Tacite avouoit long-tems après en parlant des agreſtes Germains, *que les bonnes mœurs avoient chez eux plus de force, que les bonnes Loix n'en avoient à Rome.* (3)

C'eſt à l'époque de l'introduction de la politeſſe, des arts & des talens littéraires dans cette célebre métropole du monde, qu'un habile ſcélérat s'écrioit : *O ville vénale, tu ſeras bientôt eſclave ſi tu trouves un acheteur !* (4)

---

(1) *Romæ omnia venalia eſſe.* (Salluſt. jugurtha.)

(2) *Non peculatus ærarii factus eſt : neque per vim ſociis erepta pecuniæ : quæ, quamquam gravia ſunt, tamen conſuetudines jam pro nihilo habentur ;* diſoit Memmius en haranguant le ſénat. (Salluſt. in jugurth.)

(3) *Plusque ibi boni mores valent, quàm alibi bonæ leges.* (Tacit. de morib. Ger.)

(4) *Sed poſtquàm româ egreſſus eſt, fertur eò ſæpè*

C'eſt au ſein de cette politeſſe délicate & perfectionnée, qu'un contemporain d'Auguſte a dit avec tant de fineſſe & de vérité ; *gratis pœnitet eſſe probum* ; car le Deſpotiſme s'eſt toujours reſſemblé dans ſa marche & ſes effets. Du moment où la cupidité devient le mobile d'un Gouvernement, & l'appasqu'il préſente aux hommes, *qui voudroit être vertueux gratis ?* (1) Dans un Etat *deſpotique*, *les vertus de citoyen ſont des vertus de duppe*, dit un Ecrivain célebre *. Les hommes ne veulent point être duppes, parce qu'ils n'aiment ni les humiliations, ni les mauvais marchés. La vertu n'eſt & ne ſauroit plus être un objet, dès que l'eſtime publique s'en éloigne, ou du moins dès qu'elle n'en eſt plus la récompenſe.

C'eſt dans un ſiecle auſſi poli que le nôtre, que les citoyens, de quelque ordre qu'ils ſoient, ſont *ſi aſſujettis* à l'argent, que ſi-tôt qu'ils voient

---

tacitus reſpiciens, poſtremò dixiſſe, urbem venalem & maturè perituram, ſi emptorem invenerit.

(Salluſt. in jugurth.)

(1) *Non facile invenies multis in millibus unum,*
Virtutem pretium, qui putet eſſe ſuum.
Ipſe decor recti, facti prœmia deſint :
Non movet & gratis pœnitet eſſe probum.

* *M. d'Alembert, eſſai ſur les gens de lettres.*

un homme dédaigneux en ce genre, ils le croient riche; & sans se rendre compte à eux-mêmes de la prééminence qu'ils lui attribuent, ils le saluent comme l'esclave salue l'homme libre.

C'est sur-tout dans un tel tems *que corrompre & être corrompu* s'appelle (1) *le bon ton, & que les choses qui passoient autrefois pour des vices sont les mœurs du siecle.* (2)

C'est dans un tems tout pareil enfin qu'un génie mâle, peintre énergique & ressemblant des mœurs de son tems, en a fait ce tableau, qui semble sortir du pinceau de l'éloquent citoyen de Geneve.

„ On vit naître & s'accroître la soif cupide de „ l'argent, & le desir effréné du pouvoir. Ces „ deux passions furent la source &, pour ainsi „ dire, la matiere premiere de tous les crimes; „ car l'avarice bannit la probité, la bonne foi, „ & détruisit de son souffle infect toutes les au- „ tres vertus; elle introduisit l'orgueil, la dureté, „ le mépris des Dieux, & la vénalité de toutes

(1) *Corrumpere & corrumpi probum seculum vocatur.* (Tacit mor. ger.)

(2) *Quæ fuerunt vitia mores sunt.* (Senec. 39.)

„ les choſes. L'ambition apprit aux hommes la „ diſſimulation, la perfidie, l'art de feindre un „ langage & des ſentimens démentis au fond de „ leur cœur, celui de ne meſurer leur haine & „ leur amitié que ſur leur intérêt & les circonſ- „ tances, & ſur-tout la ſcience perfide de compo- „ ſer leurs viſages plutôt que de redreſſer & de „ régler leurs principes. Ces vices, d'abord lents „ dans leurs progrès, étendirent à la fin leurs „ ravages ; & leur contagion peſtilentielle eut „ bientôt tout embraſé." (1)

Des mœurs moins fermes & des tems plus *polis*, en faiſant perdre bien des vertus, & preſque

(1) „ *Igitur primò pecuniæ, dein imperii cupido* „ *crevit ; ea quaſi materies omnium malorum fuere ;* „ *namque avaritia fidem, probitatem, cæterasque* „ *artes bonas ſubvertit ; pro his ſuperbiam, crudeli-* „ *tatem, Deos negligere, omnia venalia habere edo-* „ *cuit ambitio ; multos mortales falſis fieri ſubegit,* „ *aliud clauſum in pectore, aliud promptum in linguâ* „ *habere, amicitias inimicitiasque non ex re, ſed ex* „ *commodo æſtimare, magiſque vultum quam inge-* „ *nium bonum habere. Hæc primò paulatim creſcere,* „ *interdum vindicari quaſi peſtilentia invaſit.*

(Salluſt. in jugurth.)

toutes les vertus, donnent, à ce qu'on assure, une sorte de dédommagement par la justesse du goût : mais quel dédommagement ! Je ne nierai pas une assertion aussi généralement reçue, pour ne point m'engager dans une discussion déplacée, M. de St. Evremont a osé dire ; il a même à-peu-près prouvé que le siecle d'Auguste, tant vanté, avoit déchu. Horace, dit-il, Horace si célebre par la délicatesse de son esprit, tournoit en ridicule ses contemporains. Ne seroit-ce pas la preuve qu'ils ne l'avoient pas excellent ? Cicéron se plaignoit de la décadence du goût. Que d'observations de cette espece nous offriroient des siecles bien fiers de leur instruction ! mais laissons aux modernes cet avantage qu'ils font sonner si haut : supposons pour un instant, que le génie & les beaux arts, qu'il crée & perfectionne, ne souffriront rien de l'altération de la liberté, de la corruption des sentimens, de la gêne des pensées ; de l'introduction de la molleſſe, qui affoiblit aussi bien l'ame que le corps ; toujours sera-t-il très-permis de penser avec le fameux Mr. Rousseau (1), que les beaux arts ne sont pas

(1) M. Rousseau n'est pas le premier qui ait soutenu

une *ſi belle choſe* dans l'Etat ; & que *Régulus* & *Caton* ne pouvoient pas exiſter dans le même ſiecle que le rhéteur *Séneque*.

---

cette theſe, qui a fait tant de bruit, & que ſes adverſaires n'ont pas entendue. On trouvera dans la 106e lettre perſanne d'excellentes penſées à ce ſujet. Voyez auſſi tout le chapitre 12e du 2e livre des eſſais de Montaigne, remarquez-y la liſte des anciens Philoſophes qui ont avancé la même opinion. *Poſtquàm docti prodierunt boni deſunt*, dit Seneque (Epiſt. 9.) *Parum nihi placent ea littera quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt.* Ailleurs, *nihil Sanantibus litteris. Les Philoſophes*, dit Ciceron, *nuiſent à ceux qui prennent mal ce qu'on leur dit : iis qui bene dicta malè interpretarentur*, (Cicer. de nat. deor. l. 3. c. 31.) Voyez les détails de l'éducation des Perſes dans le premier Alcibiade de Platon. „ En cette belle inſtruction, dit Mon„ taigne, que Xénophon prête aux Perſes, nous trou„ vons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfans, com„ me les autres nations font les lettres."

Je finis ces citations, qu'on pourroit multiplier à l'infini, par ce paſſage remarquable de Milord Bolingbroke, (folie & préſomption des Philoſophes.) „ Celui qui „ ſoutient, dit-il, qu'il y auroit plus de ſavoir & de „ ſageſſe parmi les hommes, s'il y avoit moins d'é„ rudition & de philoſophie, peut paroître avancer un „ paradoxe ; mais un homme exempt de préjugés, &

Dès qu'on eſtime les beaux arts dans un autre genre qu'ils ne doivent l'être, & c'eſt ce qui arrive toujours, il ſe fait des demi-ſavans ; bientôt

---

» qui fait douter, s'apperçoit bientôt que ce prétendu » paradoxe eſt une vérité inconteſtable ; cette vérité » a lieu dans la plupart des ſciences humaines ; mais » ſur-tout dans la métaphyſique & la théologie. Je ſens » bien quelle ne manquera pas de choquer la vanité des » hommes les plus vains qui ſoient au monde ; je veux » dire des Scholaſtiques & des Philoſophes ; mais ceux » qui cherchent ſincérement la vérité, & qui préferent » l'ignorance à l'erreur ſeront ravis de cette découverte. »

Convenons que l'homme immodéré en tout, ſoutient volontiers les principes extrêmes, qui ne ſont jamais les vrais. Les ſciences n'ont pas fait tout le bien que leur attribuent leurs partiſans ; elles n'ont pas fait tout le mal que leur imputent leurs détracteurs ; elles ont produit de grands biens, & fomenté de grands maux ; c'eſt ainſi que preſque dans toutes les diſputes tout le monde a raiſon, ou pour mieux dire, c'eſt ainſi que la raiſon ne ſe trouve guere que dans le moyen terme de la diſpute. Cultivons les ſciences, ne fuſſent-elles que le charme de la vie, le remede de l'ennui, l'aliment de la curioſité, cette paſſion tyrannique & indeſtructible de l'homme, mais n'oublions pas cette ſage penſée de Séneque ; *ut omnium rerum, ſic litterarum quoque in-*

l'insolence de l'histrion & du poëte, les adulations des écrivains mercenaires, les erreurs ou plutôt les fausſetés imprimées, payées par le Gouvernement, qui proscrit avec soin les réponses qui pourroient leur servir de contrepoids : tout se gage, tout se vend, tout s'achete, tout se mandie, & s'il est vrai, comme l'a dit un des grand Ecrivains de nos jours, * *que l'amour de l'argent, ou ce qui revient au même, la considération accordée à la richesse, soit le terme extrême de la corruption ;* à quel période en est parvenu notre Europe toute mercantille & vénale ?

Le Despote prodigue l'or, pour en avoir encore plus; car l'or, pere de la servitude, est le Dieu des Despotes ; d'ailleurs il faut épuiser tous les autres, afin d'être le seul riche, le seul puissant,

---

temperantiâ laboramur. Nous donnons dans l'excès relativement aux lettres comme à l'égard de toute autre chose, (Epist. 106.) En tout, le premier besoin de l'homme est de s'*arrêter*, & malheureusement un des vices de son instinct est de ne pas savoir s'*arrêter*. L'excès de l'étude énerve autant au moral qu'au physique ; & celui qui étudie trop ses livres a bien peu le tems d'étudier lui & ses propres pensées.

* *M. Rousseau.*

le seul maître. C'est ici le coup le plus meurtrier, comme aussi le plus dangereux pour lui-même, qu'un Prince arbitraire puisse porter à la liberté.

Louis XI fut le premier Roi de France qui corrompit les Etats Généraux, & détruisit ainsi le rempart le plus respectable de la liberté publique.

Charles VII qui mérita, par les vertus de son âme honnête & sensible, l'indulgence dont on honore sa mémoire; mais que le défaut de talens ou de caractere, & les difficultés des circonstances épineuses où il se trouva, exposerent à des fautes essentielles pour la nation; Charles VII avoit déja levé des deniers sans le consentement des Etats généraux; Louis XI fit plus encore, il extorqua par adresse & arracha avec violence, après avoir avili & persécuté la noblesse, au lieu de la contenir, de la réprimer & de lui donner l'exemple de la justice.

On seroit effrayé, si l'on pensoit que Charles VII avoit levé des taxes pour 1800000 l. (1)

(1) Le marc d'or valoit alors cent livres, & le marc d'argent huit livres quinze sols.

Ce fait n'eſt pas aſſez connu & n'eſt pas aſſez répété. Louis XI porta ces mêmes taxes illégales à 4700000 l. (1) Voilà la gradation rapide de l'avide tyrannie & du fiſc guidé par des volontés arbitraires, & dénué de principes. Charles VII ſoudoya le premier 9000 hommes de cavalerie & 16000 hommes d'infanterie, & Louis XI augmenta l'infanterie de 15000 hommes & la cavalerie de 2500. Louis XII lui-même augmenta ſes troupes réglées d'Allemands, comme Louis XI y avoit introduit des Suiſſes. * On ſait juſqu'à quel nombre prodigieux s'eſt accrue cette milice, ** tout le Royaume ſous Louis XIV, alla s'engloutir dans les camps.

Que peut une nation ainſi ſurveillée ? On parle ſans ceſſe de la néceſſité des troupes réglées ; *comment réſiſter, dit-on, à celles de nos voiſins avec des miſérables bandes de payſans, ou une nobleſſe ignorante & indiſciplinée.*

Je n'ai pas prétendu entamer cette diſcuſſion

(1) Le marc d'or valoit alors cent dix-huit livres dix ſols, & le marc d'argent dix livres. Cette ſomme monte à 23 millions de notre monnoie.

* *Philippe de Comminc.*

** *Les bandes noires.*

militaire, ſur laquelle il y auroit bien des choſes à dire, & que je ne craindrois pas d'approfondir, ſi c'en étoit ici la place; mais je dis que les troupes réglées ſont l'inſtrument du Deſpotiſme, comme leur inſtitution en fut le ſignal. L'exemple de nos voiſins n'eſt pas une preuve contradictoire; eh! ne voit-on pas en effet que toute conſtitution en Europe eſt dégénérée en arbitraire, & s'accélere vers le Deſpotiſme! Les troupes réglées ont été & ſeront toujours le fléau de la liberté; mais ce fléau eſt intolérable, quand il devient le rempart des déprédations. *Soliman le magnifique*, que les Turcs nommerent *Canuni* ou *inſtituteur des regles*, & qui donna le premier une ſorte de forme réguliere à l'Empire Ottoman, apporta du moins de l'ordre dans les finances; car il avoit trop de génie pour ne pas ſentir que c'étoit-là la véritable pierre de touche de l'adminiſtration, & l'unique baſe de toute autorité proſpere. C'eſt trop de ravager ſa nation par les incurſions de la fiſcalité, & de l'enchaîner par les mains d'une milice nombreuſe & mercenaire.

Tel eſt notre ſort & tel en fut le ſignal.

Il eſt aiſé maintenant de ſuivre les gradations

acceſſoires qui nous ont jetté ſous le regne abſolu ou plutôt ſous l'oppreſſion terrible de la fiſcalité & des déprédations en tout genre de finances.

On peut faire remonter cette époque à Charles VII & à Louis XI; mais ce fut aux prodigalités de François premier, & à nos malheureuſes guerres d'Italie qu'on en dut les triſtes progrès; ce fut ſur-tout (1) à l'admiſſion des Italiens dans les affaires de France, par Catherine de Médicis.

---

(1) En effet, on croit communément que François I laiſſa un grand déſordre dans les finances; cependant malgré ſes diſſipations il laiſſa 400 mille écus d'or dans ſes coffres, & un quart de revenu prêt à y entrer. Henri II qui ne régna que 11 ans, laiſſa l'Etat chargé de 15 ou 16 millions de dettes.

On fit, à propos des libéralités de François I, cette très-fine critique des prodigalités des Rois.

Sire, ſi vous donnez pour tous à trois ou quatre,
Il faut donc que pour tous vous les faſſiez combattre.

Suivant l'Etat communiqué aux trois ordres, aux Etats d'Orléans, à la mort de François I. (1560.) les dettes montoient à 39182565 liv. la recette totale de l'année à 12259925 liv.; & la dépenſe à 12260829 liv.

On ne fait pas ces ſortes de relevés, c'eſt cependant la premiere beſogne d'un hiſtorien.

Le regne des Italiens fut odieux & infame ſous Henri II & ſes fils. Sully arracha bien quelques feuilles à cet arbre paraſite & vorace; mais il avoit laiſſé le tronc & les branches, qui ont ſi fortement repouſſé depuis.

Rien dans la ſociété ne peut ſauver le ridicule de faire ce qu'on ne ſait pas; mais rien n'eſt auſſi criminel que de ſe charger d'une fonction publique dont on eſt incapable; c'eſt cependant ce qui arrive toujours dans un Etat, où tous les eſprits ſont tournés vers l'intrigue, comme tous les cœurs ſont corrompus par la cupidité.

Un voyageur qui nous raconteroit que, dans les terres auſtrales, il ſe trouve un royaume où l'on ne confie jamais aucune partie de l'adminiſtration qu'à un genre d'hommes, qui ne ſont d'aucun état & d'aucun métier; (1) que ce royaume a de nombreuſes armées, mais que la regle conſtante de l'adminiſtration militaire eſt de ne jamais placer à la tête des affaires ceux qui ont commandé ces armées; que ce pays poſſede une aſſez forte marine, mais qu'aucun des marins n'y

(1) Des maîtres de requêtes, par exemple.

eſt jamais conſulté ſur les opérations de mer ou celles des arcenaux ; qu'il en eſt ainſi de toutes les autres branches du Gouvernement, dont toute la ſcience ſe réduit dans ces contrées, à ſavoir noircir avec une ſorte de chalumeau, une eſpece de carton qu'on y fabrique ; un tel voyageur ſembleroit en conter à ſes lecteurs, & nous croirions bien difficilement qu'il exiſtât un peuple aſſez barbare pour avoir atteint ce degré de délire ; mais les voyageurs ſont un peu accuſés de mentir ; laiſſons le notre, & revenons à notre pays.

On peut dire, ſans s'écarter de ſon hiſtoire, que des miniſtres parfaitement ignorans dans la partie qui leur étoit confiée, s'y ſont fréquemment ſuccédés ; ils ont cependant voulu avoir dans leur reſſort la premiere & preſque la ſeule autorité.

Malheureuſement & très-malheureuſement, *Richelieu*, *Louvois* & *Colbert* étoient des hommes de génie, & *Mazarin* lui-même (1) avoit de grands talens.

(1) M. de Turenne eſtimoit plus la ſageſſe combinée du Cardinal Mazarin, que la ſupériorité trop entreprenante du Cardinal de Richelieu.

Tous ces miniſtres deſpotiques n'ont cherché, comme de droit, qu'à faire prévaloir leur autorité, ſous le prétexte de ſoumettre tout à l'autorité du Roi : jamais ils n'ont porté leurs vues ni leur plan plus loin que l'intérêt de leur *crédit*, qu'ils firent paſſer même avant *leur gloire*.

Les grandes charges de la couronne leur ont paru un obſtacle ; il les ont dégradées & anéanties; ils crurent ſe dépouiller en partageant la portion d'autorité qu'ils étoient obligés de confier. Pour la diminuer, ils l'entre-mêlerent *d'officiers de détails* (1) indépendans de la hiérarchie naturelle.

Un Général qui avoit gagné deux batailles effrayoit ; l'admiration qu'attire ce mérite dans l'eſprit des hommes, le crédit & l'importance qu'il

(1) J'ai vu la lettre d'un célebre brouillon de nos jours, à qui l'on a la bonté de croire de l'eſprit, & qui aprés avoir renverſé la marine, écrivoit à un des chefs de ce corps, en lui recommandant le maintien de l'harmonie entre l'épée & la plume, c'eſt-à-dire, la ſubordination abſolue de celle-là à celle-ci : *ce grand principe baſe de l'adminiſtration* . . . . Cela feroit rire ſi cela n'étoit pas infame.

qu'il acquiert à ceux qui réuſſiſſent dans la carriere des armes, ſemblerent une atteinte dangereuſe.

Pour diminuer ces avantages, il fallut rendre plus difficiles les ſuccès, ils contrarierent conſtamment les chefs. Louvois trahit le Roi pour nuire à Turenne : dès-lors nos Généraux deſſervis, inquiétés, dégoûtés, perdirent la plus grande partie de leur crédit & de leur autorité ; le dernier coup enfin, & le plus ſûr qu'on leur ait porté depuis, a été d'en augmenter le nombre juſqu'à la dériſion.

La quantité des grades qu'on a inventés n'eſt qu'un échelon pour faire parvenir un ignorant, & une barriere propre à faire perdre ſon tems à un homme de mérite ; (1) c'eſt auſſi la maniere la plus ſûre d'éteindre toute conſidération pour le métier que l'on avilit ainſi.

Le fameux Bayard ne fut Capitaine d'hommes d'armes, qu'après les ſervices les plus importans, les plus longs & les plus ſigna-

(1) Dans la Marine de France, par exemple, nous n'avons eu de grands hommes que ceux qu'elle à reçus tout formés. Ces échelons immenſes la dégradent.

lés. Simple ſoldat, il étoit plus conſidéré que ne le ſeroit aujourd'hui le Connétable.

On a donné un uniforme aux Officiers Généraux, ſans penſer qu'on avouoit par cette bizarre prérogative que les Officiers Généraux ſont des êtres inconnus aux ſoldats; il eſt aiſé de juger quelle eſt la confiance qu'un ſoldat peut avoir dans des Chefs qu'on eſt obligé de lui déſigner par une marque diſtinctive, ſans laquelle il ne les eût pas connus.

Mais qu'importe un tel aviliſſement au Deſpote & à ſes exacteurs? Il leur faut une milice pour ſoutenir leurs *douanes*, pour inſpirer la terreur, & faire reſpecter leurs ſpoliations. Ils n'ont pas beſoin de légions de citoyens, redoutables aux ſeuls ennemis de l'Etat, & commandées par des Chefs conſidérés & dignes de l'être; on ne veut qu'écarter du métier des armes tous les notables, intéreſſés à la choſe publique, & ſes défenſeurs nés; les uns ſeront chaſſés, les autres dégoûtés, ceux-ci pervertis, ceux-là gagnés, & tous ſi dénués de conſidération & d'autorité réelle, qu'ils ne pourront rien qu'en faveur du Deſpotiſme qui les ſoudoie.

Ainſi par les progrès & les ſuites de l'ambition des miniſtres, il ne nous eſt reſté que des

titres & le cadavre de toutes les anciennes dignités de notre monarchie : l'intrigue de Cour, la faveur, (c'eſt-à-dire à-peu-près les vices) ont reçu les récompenſes dues à la vertu : des hommes vils, mais adroits dans l'infame métier de flatter, ne ſe ſont pas élevés aux dignités ; ils les ont fait deſcendre juſqu'à eux : dès-lors l'eſtime & le reſpect réel s'en eſt éloigné ; cette marche étoit inévitable, *car jamais perſonne n'a exercé avec gloire un pouvoir acquis par des moyens infames.* (1)

Un des plus grands délires, en fait de Gouvernement, c'eſt de vouloir ſéparer l'autorité de la force & de la grandeur ; (2) ſi l'on ſépare l'autorité de la force, celle-ci s'énerve, & ſi elle vient jamais à ſe réveiller, c'eſt pour tout rompre.

Toutes les entrepriſes des miniſtres ont donc concouru à diminuer les reſſorts de la véritable

---

(1) *Nemo enim unquam imperium flagitio quæſitum bonis artibus exercuit.* (Tacit. hiſt.)

(2) Je crois que la plus ridicule & la plus frappante preuve que nous en fourniſſe l'hiſtoire, eſt celle du Parlement de Paris, rendant des arrêts contre des armées ; comme on le vit du tems de la Fronde.

autorité, en dépouillant & aviliſſant les particuliers ſur leſquels elle étoit départie.

L'amour-propre, moins flatté d'avoir des grandes places abſolument dénuées de crédit, & qui n'étoient plus, dans le fait, qu'un ſujet de tracaſſeries inquiétantes & dangereuſes, s'eſt replié vers d'autres reſſources & d'autres objets. *La cupidité* a pris la place *de l'émulation* : il a fallu de l'or pour contenter les cupides. Tous ſe ſont approchés du ſéjour des graces, plus aiſées à obtenir par l'habitation des capitales que par des ſervices réels.

Ce nouveau piege vers lequel on s'eſt précipité, eſt bientôt devenu par cette raiſon le reſſort favori des miniſtres. Si l'œil du maître fait valoir la terre, on peut juger quel eſt l'effet du Gouvernement qui tranſporte tous les propriétaires hors de chez eux. Une pareille manœuvre doit également détruire les richeſſes territoriales & les mœurs. (1)

Auſſi les reſtes d'émulation & de véritable

(1) C'eſt en 1549, qu'on vit le premier Edit qui fixe les bornes de Paris. En 1672, Louis XIV les fixa de nouveau. La ruine du reſte du Royaume les établira mieux encore.

nobleſſe qui exiſtoient encore en France y furent-ils bientôt détruits.

Une foule de valets, décorés par des titres qu'ils ont avilis, veillent autour de la fortune, & en interdiſent les avenues : la gravité, la dignité de mœurs, la force militaire, la ſévere & délicate intégrité, les ſeules vertus qui rendent un homme digne du Commandement, ne menent plus aux gouvernemens des provinces ; de vils adulateurs qui entourent le trône, les ont uſurpés : ils prodiguent les baſſeſſes & les importunités, & les font accorder à ce prix à leurs enfans encore jeunes, ſans mérite, ſans ſervice, ſans expérience : ainſi *les dignités* ſont devenues *héréditaires*, quoique relatives à l'Etat, (invention, pour le dire en paſſant, la plus abſurde & la plus ridicule qui ait été faite.) L'habitude d'une longue ſervitude à la Cour, aſſure les récompenſes les plus flatteuſes, qui ſeroient dues aux ſervices réels & perſonnels, à un certain nombre de familles plus diſtinguées dans l'ordre de la nobleſſe par la profeſſion de *courtiſan* que par leurs titres perſonnels, & preſque également avilies par leurs profuſions inſenſées & leur ſordide & ambitieuſe cupidité. (1)

(1) On peut bien appliquer aux courtiſans ces traits

Un ancien (1) disoit que l'homme *s'éprouve par l'or ;* & c'est une vérité de tous les âges & de tous les pays. On peut tout attendre, excepté la vertu, des hommes qu'on tient dans la vile dépendance de l'intérêt.

Les ministres, pour mieux régner, ont donné les grandes places à des *mercenaires* (2) *inconnus*, [3] qu'ils étoient biens sûrs d'inspirer & de conduire à leur gré, & qui ont mieux aimé s'assurer une existence pécuniaire & vendre leurs

---

expressifs dont Salluste peignoit Catilina : *alieni appetens, sui profusus.*

(1) Chilon, l'un des sept sages de la Grece, qui disoit : *que l'or s'éprouve par le feu, & l'homme par l'or.*

(2) Et pour mieux asservir les peuples sous ses loix,
Souvent dans la poussiere il leur cherche des Rois.
(*Racine.*)

Ce trait sublime qui peint si bien Alexandre, indique la marche de tous les Despotes, Rois ou Ministres. Observez l'administration de Louis XI, &c. Je ne cite jamais que des tems reculés, je ne sais pas l'histoire moderne.

(3) Il faut distinguer les idées ; car tel cordon bleu ; tel Duc & Pair ; tel .... est un mercenaire *très-connu*, mais cependant un *mercenaire.*

droits que les ſoutenir. Le Gouvernement, déja abſorbé par une infinité de détails, ſurchargea encore toutes les parties de l'adminiſtration, de *regles*, *de réglemens*, *d'inſtructions*, *d'Ordonnances*, pour ne rien laiſſer à Perſonne; auſſi le Prince *Eugene* diſoit avec beaucoup de génie à Malbo-
„ rough, vous aurez pris la moitié de la France
„ avant que les Commandans des frontieres & des
„ provinces aient eu des nouvelles de la Cour;
„ ainſi allez en avant; " Eugene ſentoit que les hommes qu'un Deſpote met en place ſont des automates, & qu'il n'eſt rien de plus foible qu'une cour qui veut tout ordonner & tout régler. Un bon Roi réprime l'abus qu'on fait de l'autorité qu'il confie; mais quel titre donnera celui qui préſuppoſe toujours l'abus. ?

Des miniſtres auxquels tout reſſortiſſoit, ont été obligés de s'entourer *de ſcribes*; & cette nouvelle maniere de gouverner a troublé toute la ſociété, en élevant de toutes part des parvenus, en donnant des exemples fréquens de fortunes injuſtes & rapides, en multipliant les moyens de corruption, les objets de l'adulation; en offrant de nouvelles voies aux intrigues, à la cabale; en ſemant, de nouveaux obſtacles, les avenues de la juſtice; en étouffant la voix

de la liberté ; en introduiſant dans l'ordre civil l'eſpionage & la délation, qui ont répandu partout la méfiance, l'hypocriſie, la flatterie ſervile ; (1) en livrant les finances à un nouveau gaſpillage, voilé ſous une infinités de formes & de papiers ; & enfin en ſubvertiſſant le militaire ; ce qui eſt bien plus ſingulier, à cauſe de la différence des analogies.

Cette manie de la plume, qui date de Mr. Colbert, eſt parvenue à un point preſque inconcevable ; bien loin que l'adminiſtration ait changé à cet égard, elle s'eſt appéſantie : *les papiers & les détails* ont tout abſorbé ; l'on ne ſauroit faire ſergent, le plus brave & le plus expérimenté ſoldat, s'il ne ſait écrire ; le *Major*, homme *de détails*, autrefois ſans commandement, & ne portant pas même *le hauſſe-col*, marque diſtinctive de l'officier, eſt actuellement *Officier ſupérieur.*

Le ſecretaire d'un de ces *eſpions décorés*, que l'on appelle *Inſpecteurs*, & qui ont introduit dans le militaire le Deſpotiſme le plus minutieux &

(1) La cour eſt un pays où l'on ménage tout, parce qu'on y connoît les fortunes ſubites.

le plus aviliſſant, a plus de papiers que n'en avoit autrefois le miniſtre de la guerre. Avec la plume on gouverne abſolument & ſans appel (1) le militaire comme toutes les autres parties de l'adminiſtration.

Quand le premier pas eſt fait dans ce genre, les *détails* vont toujours en croiſſant. Chacun de ces détails demande un *homme*, parce que chaque homme demande une *place*; les papiers ſe multiplient; il faut *des aides aux détailleurs*, & cela ſe ſubdiviſe à l'infini; parce que les *détailleurs* ſont *les détails*, les *affairés* ſont *les affaires*, & les *écrivains* ſont *les écritures*.

Le Marquis de Louvois avoit deux premiers commis: on a vu dix-ſept Chefs au bureau de la guerre; chacun deſquels avoit au moins dix ou douze commis, & je ne doute pas que le nombre n'en ſoit augmenté; mais cette multitude de papiers donne-t-elle & peut-elle donner

(1) L'on peut remarquer à ce ſujet dans les gazettes récentes, qui détaillent la poſition des quartiers d'hiver des différentes troupes en Corſe, que le nom du Commandant ne s'y trouve jamais; mais qu'on y lit exactement que *telle* ou *telle troupe* eſt ſous la police de M. le Commiſſaire un *tel*.

à ces *miniſtres ſcribes* la connoiſſance de la guerre, & *cet inſtinct*, pour m'exprimer ainſi, qui fait qu'en regardant un jeune ſoldat, le *vétérant* voit de quoi il eſt capable ? Ces cartons immenſes dévoilent-ils l'eſprit des militaires, les mouvemens de leurs cœurs, leurs mœurs, leur maniere de penſer, leurs idées, leurs préjugés, leur ſorte de gloire, & enfin les divers replis de leur ame? C'eſt ce qu'un vieux militaire ſait & découvre ſans s'en douter, & ces *mêmes reſſorts* ſont ceux qui donnent le branle à la machine. Toute l'inſtruction poſſible, acquiſe par les *notes*, équivaut-elle à cette ſorte d'expérience ?

Mais qu'importe encore une fois, pourvu que ces notes & ces écritures ſoient le prétexte d'un gaſpillage démeſuré d'argent, & le voile des fripponneries des *Miniſtres* & des *ſous-Miniſtres ?* car enfin on n'emploie pas les hommes ſans les payer ; & ſur-tout on ne leur donne pas impunément l'exemple du pillage.

Ainſi, l'on a tout fait *par l'or & pour l'or ; par des richeſſes*, dit Montaigne, *on ſatisfait les ſervices d'un valet ; la diligence d'un courier, le danſer, le voltiger, le parler, & les plus vils offices qu'on reçoive ; voire & le vice s'en paie, la flatterie, le maquerellage, la trahiſon.....* par des richeſſes on a ſatisfait

depuis des Magiſtrats, des Maréchaux de France, des Princes du ſang. Au prix de l'honneur on a ſubſtitué l'or; il a fallu qu'il ſuppléât à l'autorité, à l'émulation, à la vertu, à tout enfin: il en a beaucoup fallu pour remplacer toutes ces richeſſes morales; les hommes qui ont ſu l'arracher par parcelles, & à leur profit, des mains des ſujets, afin de le revendre en groſſes maſſes & bien chérement au Souverain, [funeſte ſcience, trop facile à acquérir lorſqu'elle eſt encouragée]: ces hommes, s'il eſt permis de leur donner ce nom, ont prévalu le beſoin qu'on avoit d'eux; & *leurs tréſors*, qui *n'étoient pas leurs tréſors*, & qui avoient détruit cent fois plus de richeſſes qu'il n'en recéloient, leur donnerent bientôt une exiſtence: le luxe à volé ſur leurs pas.

L'exiſtence d'un homme de mérite eſt la critique la plus ſévere de tout homme qui n'en a pas; & voilà pourquoi les ſots & les frippons perſécutent ſans ceſſe. L'*éclat même de la vertu*, dit Tacite, *irrite* [1] *les méchans; parce quelle les démaſque & les condamne.* Auſſi fut-il bientôt

(1) *Etiam gloria ac virtus infenſos habent, ut inimis ex propinquo diverſa arguens*, (Annal. traduit de M. d'Alembert.)

dangereux de paroître par les choſes qui devoient donner une diſtinction réelle. L'envie de ſe diſtinguer, paſſion inextinguible dans le cœur des hommes, les a bientôt décidés à chercher les diſtinctions frivoles, plutôt que de n'en avoir point (1). Lorſque les richeſſes acquierent dans l'opinion & dans le fait la prééminence ; lorſquelles ſont le chemin de la conſidération, des honneurs,

---

(1) Celle d'être un honnête riche & heureux propriétaire en vaudroit bien une autre, mais tout-à-l'heure on ne pourra plus être cela ; & les ſpoliations du Fiſc chaſſeront de leurs terres ceux qui ont eu le bon ſens de s'y retirer. Bien ſage cependant ſera celui qui s'efforcera d'être plus habile que le Fiſc n'eſt avide, & qui s'en tiendra à la conſidération rurale, la ſeule qu'un honnête homme puiſſe deſirer & acquérir aujourd'hui. Il ſe trouve qu'au moyen de la tournure qu'a pris le ſervice militaire en France, la haute nobleſſe féodale a échangé une conſidération ſolide &, pour ainſi dire, héréditaire, quand les races ſe conduiſent décemment, contre la conſidération de quelques lignes de gazettes, que tous les êtres inutiles liſent dans les cafés. Je crois que s'il revenoit des tems, où une famille noble eût beſoin de la conſidération du peuple pour les ſoutenir, des vaſſaux qui ne ſavent pas lire la ſerviroient mieux que tous les lecteurs de gazettes de l'Europe.

(1) du crédit, de l'autorité, *la pauvreté* devient *un opprobre*, *l'intégrité & le désintéressement sont regardés comme les vertus des sots*, *& deviennent le juste objet d'aversion des habiles.* [2] Nous craignons en général plus les ridicules que les vices; aussi trouve-t-on rarement des gens d'honneur dans un pays où l'intérêt personnel leve assez le masque, pour qu'on qualifie de *fol* l'homme *désintéressé*.

„ Tel homme a un grand train, dit Montaigne, „ un beau palais, tant de crédit, tant de rentes; „ tout cela est autour de lui, non en lui;" sans doute; mais les hommes ont, dans tous les pays & dans tous tous les âges, jugé les hommes *par leur autour*; & ceux-là même qui se récrient

---

(1) On connoît le jeu de mots d'Uwen, assez mauvais, mais qui renferme un grand sens.

Divitias & opes hon *lingua hebraa vocavit:*
Gallica gens, aurum, or, *indeque venit honor.*

(2) C'est la marche constante de la cupidité.

Postquàm divitiæ honori esse cœperunt, & eas gloriâ, imperium, potentia sequebatur, hebescere virtus, paupertas probro haberi, innocentia pro malevolentiâ duci cœpit. (Salluft. Catilin.)

ſur cette folie, ſe prennent à cette illuſion que ſes propres ſuccès prolongent.

Telle eſt depuis long-tems notre maniere d'être. Fouquet diſoit: *j'ai tout l'argent du royaume, & le tarif de toutes les vertus.*

Les grands propriétaires, *notables* & *Magnats* dans leurs provinces, excités ou par oſtentation ou par des projets de cupidité, ont apporté dans la capitale des ronces dorées. Le beſoin & la ſoif de l'or a corrompu tous les rangs & tous les états: le luxe eſt le dérangement, la ruine générale; le déplacement de tous les citoyens a donné l'exiſtence à une foule de parvenus.

Cette ſorte d'hommes étoit bien la plus propre aux vues du Gouvernement; auſſi ont-ils occupés preſque toutes les places: l'autorité entre les mains d'un parvenu le rend inſolent, & s'il ne l'étoit pas il paroîtroit encore tel. Un inſolent prend aiſément de l'humeur, & ſurtout le ton & le vouloir abſolu; ces hommes nouveaux, à qui l'autorité échappoit ſans ceſſe, ont voulu gouverner ſans aucune regle, par *la terreur*, par *les lettres de cachet*, par *les ordres arbitraires*; & *les formes* ont été un foible & dernier retranchement contre les coups d'autorité: retranchement toujours forcé ſans peine.

& néanmoins toujours odieux aux *Viſirs* comme aux *demi-Viſirs*.

L'ébranlement général a multiplié les ſecouſſes : tout s'en eſt reſſenti : juges aveugles que nous ſommes ! nous les avons attribuées *à quelques frippons ſubalternes* entre les mains deſquels flottoit le timon. (1)

Une taupe perce la chauſſée qui retenoit un grand lac, l'étang déborde, les pays voiſins ſont inondés & ravagés ; la taupe eſt-elle donc la cauſe de tous ces dégâts ?

Les véritables taupes ſont ceux qui volent ; ainſi vous prenez les effets pour les cauſes. Tout vient du gaſpillage d'argent, de l'introduction de la cupidité, du ferment de la corruption fomentée par le Gouvernement, qui n'a plus ni la force ni le talent néceſſaire pour remédier aux maux qu'il a faits, quand il en auroit la volonté.

Obligé de tout acheter, de tout gager, ſes ſoins ne roulent plus que ſur les moyens de ſe procurer le métal que ſa profuſion épuiſe.

Mais l'ignorance des adminiſtrateurs ne leur

(1) Les Terray, les Maupeou.

permet pas de saisir ceux qui leur en procureroient; leurs manœuvres, loin de verser réellement de l'argent dans le trésor, l'empêchent chaque jour de plus en plus d'y arriver : il n'est resté de ressources que de vendre tout ce qu'on a pu du capital de la nation, & l'on n'a trouvé d'acheteurs que ceux qui s'étoient déja enrichis des dépouilles publiques (1); c'est avec eux qu'on a traité : on les a mis à portée *de voler* la moitié du royaume, & l'on s'est trouvé ensuite trop heureux qu'il voulussent bien *acheter* l'autre, aux conditions qu'il leur a plu de fixer. Il n'est pas étonnant qu'ils soient à-peu-près demeurés les maîtres de tout. Il l'est encore moins que le Gouvernement se trouve forcé de fripponner

(1) L'Empereur Claude se plaignoit que son trésor étoit épuisé : on dit alors „ qu'on l'auroit prodigieu„ sement rempli, si *Narcisse* & *Pallas* (deux affran„ chis qui gouvernoient alors l'Etat) l'avoient *admis* „ *au partage de leurs richesses.*

„ Sous le ministere du Cardinal Mazarin, le Surin„ tendant disoit, lorsqu'on manquoit d'argent, qu'il n'y „ en avoit pas dans le trésor, mais que le Cardinal en „ prêteroit au Roi.

ponner & de dépouiller ceux qui l'avoient pillé ſi long-tems.

Tel eſt le Fiſc, *lion dévorant & inſatiable* ; point de modification avec lui, ſa deſtruction ou celle de l'Etat : cela eſt inévitable. Tous les tems, tous les pays, tous les climats ont vu les mêmes maux, ouvrages des *Publicains* : ils ont toujours commencé par être vils ; ils ſont toujours devenus juges dans leur propre cauſe (1) ; enfin oppreſſeurs à découvert de l'humanité, deſtructeurs des mœurs, (2)

---

(1) En 1773, un arrêt du Conſeil déboutant les Officiers municipaux des villes de la Généralité de Metz, des oppoſitions faites à l'arrêt du 13 Septembre 1772, qui ordonnoit les 8 ſols pour livre, (nouveau nom donné à une de ces taxes, qui, comme Protée, reparoiſſent ſans ceſſe & en même tems ſous mille formes diverſes) ; un arrêt du Conſeil, dis-je, ſupprime un imprimé ayant pour titre : *Mémoire des maires, échevins & notables* de la ville de *Verdun*, *contre l'adjudicataire des Fermes générales*, COMME TENDANT A RENDRE LA RE'GIE ODIEUSE, &c. Ainſi nous devons reſpecter les avides *ſang-ſues*, que l'autorité arbitraire & ſpoliatrice déchaine contre nous.

(2) Tacite en parlant d'une tribu des Germains, peuple qui auroit cru attenter à ſa liberté, s'il ſe fût ſoumis à payer un impôt, s'exprime ainſi : *nam nec tri-*

déprédateurs de l'Etat par métier. Les introduire chez soi, comme a fait il y a peu de tems le Roi de Prusse, c'est élever le louveteau dans la bergerie; ou plutôt, c'est effectuer, sur tout un peuple infortuné, cette imprécation terrible que Junon irritée lançoit contre les Troyens : *Acheronta movebo.*

Telle est aussi l'autorité avide & insensée, qui creuse de ses propres mains son tombeau; (1) qui offre sa nation au bec dévorant du vautour, dont elle-même est bientôt la proie; car enfin les Souverains, comme les autres hommes, & bien plus que les autres hommes, n'ont d'existence relative que celle qu'ils reçoivent de leurs

---

batis contemnuntur nec publicanus atterit, (de mor. Germ. c. 9.) & dans un autre endroit (ibid.) *Gothinos gallica ossos pannonica lingua coarguit non esse Germanos, & quòd tributa patiuntur.*

(1) La fiscalité est à-peu-près telle que nous venons de la peindre au Mexique, la possession Espagnole la mieux administrée, dit-on; aussi l'on y ressent les mêmes effets; & l'on assure que le Roi d'Espagne qui a acheté, & qui paie par tant de compensations & de sacrifices cette immense possession, ne retire du Mexique que 1200000 piastres.

ſemblables. *Rien n'eſt plus grand & n'eſt plus petit qu'un Roi.* Je ne ſais qui a dit cette verité; mais tous les Princes devroient la comprendre, la méditer & la retenir; un Roi qui ſe compte pour tout, & ſes ſujets pour rien, déſintéreſſe bientôt ſa nation. Or, dans un Etat il y a remede à tout, excepté au changement dans la façon de penſer des ſujets, qui ſont bien plus réellement ſoumis à l'empire de l'opinion, qu'à tout autre auquel il n'eſt point d'hommes qui ne ſache ſe ſouſtraire, quand il veut.

Les François, ce peuple généreux, fidele & guerrier, ſecouerent ſous Charles VII le joug des Anglois, parce qu'alors les François avoient honte d'être ſoumis à tout autre, qu'à celui à qui la loi qu'ils s'étoient faite eux-mêmes les ſoumettoit; alors ils juroient à leur Roi une fidélité inébranlable ſur leur épée, (1) gage re-

(1) *Et ſi gens armata per arma jurat jure ſuo, ſe quoque jure ligat.* (Venantius Fortunatus, lib. 6, poëm. 11.)

Les hommes libres chez les Germains & les Francs, étoient les ſeuls qu'on pût appeller pour ſervir à la guerre, & l'Eſclave ne pouvoit prétendre à un pareil honneur. (*Voyez Mur. Antiq.*)

doutable du ſerment le plus reſpecté. Si quelque génie eût dévoilé l'avenir, il auroit pu dire au Roi :

„ L'épée de vos ſujets vous a remis ſur le „ trône ; elle ſaura vous y affermir ; elle ſaura „ vous y défendre envers & contre tous. Mais „ ſi jamais on nous accoutume à obéir d'une „ façon purement paſſive, il nous ſera fort égal „ de rendre cette obéiſſance à qui que ce ſoit. „ L'Etat penchera vers ſa ruine, ſans que nous „ daignions nous en occuper : l'eſprit de mécon- „ tentement & de dégoût effacera bientôt juſques „ au ſouvenir des humiliations étrangeres ; on „ en viendra juſqu'à s'en vanter, pour ſe faire, „ indirectement du moins, juſtice de l'adminiſtra- „ tion, en dévoilant ſes fautes ; & bientôt enfin „ on verra les Anglois, tant de fois repouſſés & „ contenus, donner des ordres dans les ports „ d'une nation dont ils n'auroient jamais dû „ pouvoir être les rivaux .... "

Pardonnez, ô mes compatriotes, ſi je n'ai pu contenir une juſte indignation ſur l'impunité d'un pareil affront ; (1) ſon ſouvenir eſt trop

(1) Pourra-t-on effacer jamais, des faſtes de la France,

récent ; le poids de notre aviliſſement m'écraſe. Pourquoi l'impérieux & deſpotique Louis XIV ne peut-il ſortir de ſa tombe, & contempler l'étonnant parallele des François expulſant les Anglois du royaume ſous Charles VII, rachetant à ce Prince la couronne au prix du ſang de ſes ſujets, & de ces mêmes François, également avilis dans leurs ports, par leur propre adminiſtration & par les ordres d'une puiſſance rivale ; le remords d'avoir contribué à une pareille révolution ſeroit pour lui l'implacable furie que je voudrois déchaîner contre les tyrans.

J'ai dit que les formes étoient un foible retranchement contre les coups d'autorité ; & la rapidité de la gradation que j'eſſayois de tracer, m'a empêché d'appuyer ſur ce principe ; mais il eſt aiſé de ſentir que la réſiſtance, & même la volonté de réſiſter aux coups du Deſpotiſme, s'affoibliſſent dans un Etat, en raiſon de ce que

---

qu'en 1773 trois vaiſſeaux de guerre ſont partis déſarmés de Toulon pour aller à Breſt ſucceſſivement, & à quinze jours de diſtance, avec la défence la plus expreſſe de relâcher en Eſpagne. On ſait, &c. &c.

l'autorité arbitraire y fait plus de progrès. Tout eſt corrompu : la fermeté s'eſt évanouie ; le courage n'exiſte plus ; & l'induſtrie ne roule plus que ſur les moyens de s'arroger la plus grande partie du Deſpotiſme que l'on puiſſe atteindre. Séneque a dit : *injuriam fortis non facit ; ingenuus non fert* ; & cette maxime eſt belle & vraie. Le Satrape Otanès, qui renonçoit à l'empire, ſous la condition d'être indépendant, penſoit véritablement en homme. Il ne vouloit ni commander ni être commandé dans un Etat deſpotique. Un homme d'honneur eſt auſſi incapable d'attenter à la liberté du tiers, que de laiſſer tranquillement aſſervir la ſienne ; mais un homme d'honneur eſt preſque un être de raiſon dans un Gouvernement deſpotique, ou du moins un être inutile & ridicule, s'il n'eſt pas dangereux. C'eſt une plante *exotique*, que l'on auroit bientôt arrachée, ſi l'on pouvoit redouter ſa fécondité.

Dans le Deſpotiſme, il n'eſt point d'autres moyens d'échapper à la ſervitude, que d'être le ſatellite de la tyrannie. D'ailleurs le deſir de l'autorité, cette épidémie la plus générale de l'humanité, gagne tous les rangs & toutes les places. Les corps intermédiaires oppoſés au régime arbitraire, énorgueillis d'être les dépoſitaires de

la liberté publique, (1) deviennent avec de bonnes intentions même, deviennent, dis-je, tôt ou tard, mais toujours, esclaves ou despotiques; ils servent au Despote ou le renversent, ou sont renversés par lui. Cette marche est à-peu-près inévitable.

Ainsi tout devient dangereux quand le pouvoir arbitraire a jetté des racines.

Ainsi pour citer un exemple plus civil & plus

(1) Il n'est pas inutile d'observer ici, qu'anciennement en France tous Juges, de quelque qualité qu'ils fussent, étoient responsables de leur jugement. Depuis, cette coutume fut reffrainte & l'imitée aux Juges subalternes, qui n'étoient pas Juges royaux. (*Voyez Etienne Pasquier, recherc. sur la France, L. 2. cap. 4.*) „ Jusqu'à ce que finalement, ajoute-t-il, cette maniere s'est „ du tout annihilée entre nous, ne nous étant pas de„ meuré pour remarque de toute cette ancienneté, que „ les paroles sans effet; car encore que nous fassions „ adjourner les Juges comme vraies parties, si est que „ cela se fait à présent tant seulement pour la forme, „ demeurant dans la personne de l'intimé les frais & „ hazard des dépens; & à la mienne volonté que „ cette ancienne coutume eût repris sa racine en *nous* „ *pour bannir les ambitions effrénées* qui voguent au„ jourd'hui par la France, en matiere de judicature. "

frappant & plus rapproché, les Loix civiles & les Loix politiques ont en France un esprit contradictoire. La loi civile est pleine de formalités prescrites pour la sûreté des biens & des personnes des citoyens. La loi politique n'a en vue que l'exécution prompte & une obéissance aveugle, sans égard aux droits, aux privileges, & même à la vie des sujets. Quand la balance pourroit rester égale, ce qui n'est pas dans la Nature, cette opposition entre ces deux portions de la Loi, rend l'état du François pire que celui du Turc; puisqu'il craint d'un côté tous les maux du Despotisme, & de l'autre les lenteurs républicaines; les Turcs courent en foule demander la tête du Visir qui les opprime, & ils l'obtiennent.

Tout homme éclairé m'arrête ici sans doute, m'accuse d'erreur ou de foiblesse, & s'écrie: „ cette opposition existe, & nous en sommes la „ proie; mais elle n'est que le combat de l'usur„ pation contre la loi, & non *la contradiction* des „ deux portions de la loi mal combinées."

Sans doute, & le torrent de la servitude m'entraîne: cette crainte de la tyrannie, qui dès les premiers âges emprunta le voile de l'apologue, pour rendre supportable l'austere vérité, altere aussi mon langage.

Quoi qu'il en ſoit de notre frivolité, paſſons condamnation, ſi l'on veut; peu nous importe: en quoi cette frivolité peut-elle avoir influé ſur l'adminiſtration publique?

Les François, légers, inconſéquens, inconſtans, n'ont jamais ébranlé leur conſtitution. Cette inconſéquente légéreté a toujours été compenſée par leur induſtrie, leur activité, leur eſprit, je dirois leur *bonhommie*, ſi l'on pouvoit s'exprimer ainſi; les guerres civiles, le ſoulévement du corps entier de la nation, fruit de l'ambition effrénée ou de l'implacable fanatiſme, n'ont jamais autant nui à la puiſſance de la France, que les regnés des Princes ou des miniſtres qui ont viſé au Deſpotiſme: rappellons-nous que le fier St. Grégoire écrivoit dans VIe. ſiecle à Childebert II, Roi d'Auſtraſie: „ autant que la dignité de Roi éleve „ au-deſſus des autres hommes celui qui la poſ„ ſede, autant la qualité de Roi de France éleve „ au-deſſus des autres Rois ceux qui en ſont „ honorés. " Suivons enſuite les continuels veſtiges de cette immenſe conſidération, & ne perdons pas de vue que 500 ans de trouble avoient laiſſé cet Etat ſi redoutable à l'Europe, qu'elle ſe ligua preſque entiere contre Louis XIV.

Le calme le plus profond dans l'intérieur pendant cent ans, fruit de l'engourdiſſement de la nation, minée par les manœuvres du miniſtre, qui tenoit les rênes du Gouvernement, adminiſtrateur foible & arbitraire, hypocrite & intrigant comme un Prêtre ambitieux; cent ans de calme, dis-je, ou plutôt d'une perfide bonace, ont abattu la puiſſance & détruit la conſidération dont ce vaſte & redoutable Empire avoit joui ſi long-tems. Ses Rois, autrefois Suzerains d'une isle de l'Europe (1), qui fut la conquête d'un des vaſſaux de leur couronne, reçoivent ſur leurs mers & preſque dans leurs ports, la Loi de ce pays, ſi long-tems notre tributaire, & ſur lequel la Nature nous prodigua tant d'avantages.

Nous avons vu l'un des Etats de l'Empire, dont le Souverain fut à peine admis aux honneurs de la cour du redoutable ennemi de la Hollande (2), affronter toutes les forces de la

(1) Le territoire de l'Angleterre eſt à peine le tiers de celui de France; & la population y eſt à-peu-près la même.

(2) On ſent bien que je ne prétends parler ici que de l'étiquette entre un Roi & un Electeur.

cauſe principale l'ignorance ſi longue & ſi profonde dans laquelle ils ont été plongés. Une imagination vive, & qu'aucune occupation ne fixe, doit néceſſairement ôter à l'eſprit la conſiſtance dont il ſeroit ſuſceptible. Le Gouvernement a toujours travaillé à augmenter cette frivolité qu'on prend pour le caractere diſtinctif de notre nation. Or les *types* nationaux diſparoiſſent toujours ſous les efforts du Gouvernement. Les habitans de *Lutece* étoient ſous *Julien*, penſeurs, triſtes & ſombres, comme des habitans des marais. *Je les aime*, diſoit-il, *parce que leur caractere, comme le mien, eſt auſtere & ſérieux.* Paris eſt devenu une capitale immenſe, le Gouvernement y a concentré la France preſqu'entiere; les François ſont devenus & ont dû devenir frivoles : de même à la gravité Romaine, l'agrandiſſement de la Métropole & les efforts du Deſpotiſme firent ſuccéder la légéreté & la frivolité que Juvenal reproche à ſes compatriotes. (1)

Qu'on me permette encore une ſeule obſervation ; les peuples qui habitent les régions mitoyennes, doivent certainement avoir quelque

(1) 10. Satyre.

reſſemblance avec les peuples des climats extrêmes ; l'influence du climat, qui n'eſt pas ſans doute auſſi puiſſant que l'imaginoit M. de Monteſquieu, mais qui cependant laiſſe des traces profondes ſur les hommes ; l'influence du climat doit donc multiplier les nuances, loin de donner un caractere diſtinct à ces peuples ; mais s'il ſe trouve encore que la fertilité de la terre, l'ambition des voiſins, ou d'autres cauſes aient dirigé dans ces contrées pluſieurs invaſions, tantôt des peuples du nord, tantôt de ceux du midi, chacun de ces peuples conquérans y aura laiſſé néceſſairement des enfans & une partie quelconque de ſes uſages.

De tout ce mêlange de *ſang* & *d'uſages*, il doit naturellement réſulter une inconſtance très-mobile dans le corps de la nation, & dans chacun des particuliers qui la compoſent ; car chacun de ces particuliers a peut-être dans la compoſition de ſon individu du ſang de dix nations différentes, de climats & de mœurs.

Voilà préciſément ce que ſont les François ; ils ont un ſang très-mêlé, très-heureuſement modifié par le meilleur des climats ; mais abſolument bouleverſé & preſque dénaturé par une adminiſtration inouie dans toute l'Europe.

Quoi qu'il en ſoit de notre frivolité, paſſons condamnation, ſi l'on veut; peu nous importe: en quoi cette frivolité peut-elle avoir influé ſur l'adminiſtration publique?

Les François, légers, inconſéquens, inconſtans, n'ont jamais ébranlé leur conſtitution. Cette inconſéquente légéreté a toujours été compenſée par leur induſtrie, leur activité, leur eſprit, je dirois leur *bonhommie*, ſi l'on pouvoit s'exprimer ainſi; les guerres civiles, le ſoulevement du corps entier de la nation, fruit de l'ambition effrénée ou de l'implacable fanatiſme, n'ont jamais autant nuit à la puiſſance de la France, que les regnes des Princes ou des miniſtres qui ont viſé au Deſpotiſme: rappellons-nous que le fier St. Grégoire écrivoit dans le 6e. ſiecle à Childebert II, Roi d'Auſtraſie: „ autant que la dignité de Roi éleve „ au-deſſus des autres hommes celui qui la poſ„ ſede, autant la qualité de Roi de France éleve „ au-deſſus des autres Rois ceux qui en ſont „ honorés. " Suivons enſuite les continuels veſtiges de cette immenſe conſidération, & ne perdons pas de vue que 500 ans de trouble avoient laiſſé cet Etat ſi redoutable à l'Europe, qu'elle ſe ligua preſque entiere contre Louis XIV,

Le calme le plus profond dans l'intérieur pendant cent ans, fruit de l'engourdiſſement de la nation, minée par les manœuvres du miniſtre, qui tenoit les rênes du Gouvernement, adminiſtrateur foible & arbitraire, hypocrite & intrigant comme un Prêtre ambitieux; cent ans de calme, dis-je, ou plutôt d'une perfide bonace, ont abattu la puiſſance & détruit la conſidération dont ce vaſte & redoutable Empire avoit joui ſi long-tems. Ses Rois, autrefois Suzerains d'une isle de l'Europe (1), qui fut la conquête d'un des vaſſaux de leur couronne, reçoivent ſur leurs murs & preſque dans leurs ports, la Loi de ce pays, ſi long-tems notre tributaire, & ſur lequel la Nature nous prodigua tant d'avantages.

Nous avons vu l'un des Etats de l'Empire, dont le Souverain fut à peine admis aux honneurs de la cour du redoutable ennemi de la Hollande (2), affronter toutes les forces de la

(1) Le territoire de l'Angleterre eſt à peine le tiers de celui de France; & la population y eſt à-peu-près la même.

(2) On ſent bien que je ne prétends parler ici que de l'étiquette entre un Roi & un Electeur.

France réunies à celles de ſes plus redoutables voiſins. „ Que dites-vous, écrivoit ce Prince „ habile, mais qui doit tout à nos fautes; que „ dites vous de cette ligue qui n'a pour objet „ que le Marquis de Brandebourg? Le grand „ Electeur ſeroit étonné de voir ſon petit-fils „ aux priſes avec les Ruſſes, les Autrichiens, „ preſque toute l'Allemagne, & cent mille Fran- „ çois auxiliaires; je ne ſais s'il y aura de la „ honte à moi de ſuccomber; mais je ſais „ qu'il y aura peu de gloire à me vaincre. "

Qu'eſt-ce donc qu'ont gagné nos maîtres, en voulant nous aſſervir? & combien ils ont diminué de leur puiſſance réelle en aviliſſant leur nation!

Il ſeroit facile de développer les cauſes d'une révolution ſi rapide & ſi humiliante; on peut même les indiquer dans une ligue:

Le Fiſc & l'autorité arbitraire nous ont ſucceſſivement aſſaillis.

Tout eſt renfermé dans ce peu de mots.

La vexation des barrieres, la tyrannie des lettres de cachet, l'illégalité de la levée des deniers, le ſcandale des prodigalités, la violation de toutes les propriétés remplacent la conſidération du Gouvernement: les gouvernemens

ſe meſurent comme les hommes : s'ils prennent & affectent un ton haut & dur, c'eſt qu'ils craignent qu'on ne le prenne avec eux : ainſi les Romains, opprimés au dedans, furent vaincus au dehors, & bientôt les Empereurs devinrent les brigands de Rome, & ceſſerent d'être les maîtres du monde....

Mais le péril imminent de tracer ici des vérités affligeantes & dangereuſes, peut-il être compenſé par l'eſpoir d'opérer quelque bien? Cette illuſion chérie des ames ſenſibles, eſt preſque enlevée à qui réfléchit ſur notre ſituation.

Jamais, jamais mon cœur ne ſera flétri par une honteuſe déférence pour le Deſpote. Jamais mes levres ne ſeront ſouillées par un infame hommage rendu au Deſpotiſme ; (1) mais que peuvent pour ma patrie des vœux ſtériles & des reproches

(1) C'eſt un engagement que peu d'écrivains oſeroient prendre ſous un gouvernement arbitraire ; l'éloge le plus flatteur que donne Tacite à Piſon, chef des Pontifs, c'eſt de l'appeller, *nullius ſervilis ſententiæ ſponte auctor.*

reproches impuiſſans ? Quatre ſiecles bientôt révolus ont vu commencer & perfectionner l'ouvrage de ſon abaiſſement ; & dans quelques inſtans ſa ſervitude ſera conſommée. Nous pouvons nous appliquer ce que *Cicéron* diſoit à *Atticus*, en lui parlant des progrès de Céſar : *nous réſiſterons trop tard à l'ennemi que nous avons nourri ſi long-tems dans notre ſein.* (1) Notre enthouſiaſme pour nos Rois ; notre préſomption, & ſur-tout l'ignorance ſi longue des droits de l'homme, nous ont fait courir au devant de nos chaînes ; elles étoient déja reſſerrées, que nous n'avions point encore apperçu celui qui nous en chargeoit.

Combien de fois n'a-t-on pas loué en France le miniſtere du Cardinal de Richelieu ; (2) ces louanges lui ſeroient très-juſtement acquiſes, s'il avoit été chargé de détruire la nation ; mais

(1) *Serò reſiſtemus ei quem per decem annos aluimus contra nos.*

(2) Il n'y a que deux ans que M. Gaillard, dans un diſcours de réception à l'Académie, fort bien fait, a oſé ne pas le louer indiſtinctement ſur tout ; il eſt le premier qui ait donné cet exemple de courage & de bonne foi.

elles ſont la honte des François. Ce célebre inſtrument du Deſpotiſme, miniſtre d'un Roi foible, haineux & violent; ce politique audacieux & ſupérieurement intrigant, qu'on ne jugea de ſon tems qu'avec des yeux obſcurcis par la terreur ou aveuglés par la haine, & que l'on n'apperçoit aujourd'hui que d'un regard faſciné par les préjugés; le fameux Richelieu, ſi ſouvent exalté, peint tant de fois, & preſque toujours ſi mal jugé, ſappe par les fondemens le Gouvernement, qui fut trop long-tems entre ſes mains pour le bonheur de ſon pays. Profondément occupé de ſa gloire & ſur-tout de ſon crédit, de ſa puiſſance, de ſon Deſpotiſme, auquel il ſacrifia toujours & ſans ceſſe tous autres motifs; il a feint de croire que les François étoient incapables de reſter attachés à des regles fixes, & qu'ils avoient beſoin qu'un maître abſolu fixât leur mobilité.

C'eſt au milieu de ce peuple cependant que le reſtaurateur de l'empire d'Occident avoit jetté 800 ans auparavant les fondemens les plus ſolides d'un Empire que des Princes foibles, ſtupides, & des tyrans n'avoient pu renverſer.

Ce n'eſt pas que Charlemagne, beaucoup plus élevé ſans doute que l'homme d'Etat, rival

& perſécuteur de Corneille, n'eût d'autant plus deſiré peut-être le pouvoir arbitraire, qu'il étoit plus en état d'en ſupporter tout le faix; mais le conquérant & le législateur de l'Europe preſqu'entiere, le fondateur de tant d'États, qui fit trembler ſur ſon trône le ſiege abject des anciens Empereurs, comprit qu'il étoit impoſſible qu'un homme gouvernât ſeul un grand Etat; il ſentit qu'il étoit également néceſſaire pour les mœurs & pour l'autorité, d'établir une hiérarchie clairement indiquée par la Nature. (1) Charlemagne fut le premier inſtituteur de *l'ordre féodal*, qui n'étoit auparavant lui qu'un cahos anarchique & contradictoire à toute eſpece d'ordre: il connoiſſoit bien ſa nation, il con-

(1) C'eſt en effet un des maux du Deſpotiſme, d'anéantir toute hiérarchie, & d'obſcurcir toutes les nuances: tout le monde eſt également vil; il ne ſauroit y avoir alors ni ſupérieur, ni ſubalterne. Il eſt devenu impoſſible, par exemple, au ſoldat d'eſtimer ſes Officiers dégradés & avilis; & dès lors il eſt au deſſus de l'humanité de reſpecter par devoir ce qui n'eſt pas en effet reſpectable; & il eſt au deſſous de la brute d'oſer concevoir le projet de faire eſtimer ce qui n'eſt pas eſtimable.

noiſſoit bien les hommes ; il ſentit qu'on ne leur perſuaderoit jamais qu'un ſeul pût donner ſa volonté pour loi, & que le François ne méritoit pas que ſon maître conçût jamais un projet ſi barbare.

Cette idée, preſque innée parmi les eſclaves de l'Orient, n'étoit jamais venue dans la penſée des peuples libres du Nord, de la Germanie & des Gaules ; l'Europe, ſi l'on en excepte l'Italie & l'Eſpagne où la ſervitude fut introduite par Auguſte, qui eut des ſucceſſeurs après lui plus méchans que lui, parce qu'ils avoient moins de talens ; l'Europe, dis-je, ne connoiſſoit pas cet eſprit d'eſclavage qui s'y eſt depuis répandu ; eſprit qui a créé la *certaine ſcience*, *pleine puiſſance*, *& le car tel eſt notre bon plaiſir*, ſorte de protocole qui fera regarder notre ſtyle par la poſtérité comme celui de la baſſeſſe & de la ſervitude, & dont Juvenal, au centre de la tyrannie, avoit laiſſé le modele dans ce vers fameux :

Sic volo : ſic jubeo : ſit pro ratione volontas.

Il arriva à l'ordre féodal la révolution ordinaire dans toutes les inſtitutions humaines, c'eſt-à-dire que la balance pencha. L'autorité Royale fut trop affoiblie ; on ne doit point attribuer cette faute à Charlemagne ; des têtes foi-

bles voulurent soulever l'énorme fardeau dont il avoit sagement déterminé le levier : le défaut général d'institutions & de principes rendoit sa législation insuffisante, du moment où elle n'étoit plus soutenue par le génie du législateur ; mais il avoit senti sans doute que le Despotisme est l'ennemi le plus cruel de l'humanité, & même de l'autorité souveraine. Tout autre inconvénient étoit moindre.

Peut-être Richelieu n'avoit-il pas saisi cette belle idée, peut-être n'avoit-il pas assez de génie pour la concevoir ; il en falloit beaucoup, sans doute, pour modérer les écarts de ses passions & de son audace.

Le dernier effort de raison & d'humanité auquel un Souverain puisse atteindre ; tout ce que peuvent la vertu la plus pure & les talens les plus supérieurs réunis, la conduite du nouveau Roi de Suede nous l'offre, & Trajan seul en avoit donné l'exemple (1). Gustave, assez hardi pour oser donner de justes entraves à la licence

(1) Trajan offrit aux Romains de leur rendre leur liberté ; il étoit revêtu du Despotisme ; mais celui qu'il s'acquéroit par cet acte de générosité, n'étoit-il pas cent fois plus doux à exercer ?

effrenée du Sénat de Suede, assez habile pour y réussir & pour établir un ordre fixe au sein de l'anarchie qui dévoroit sa patrie, a été assez grand, assez humain, assez éclairé pour dédaigner le pouvoir arbitraire, lorsqu'il pouvoit le retenir; pour fouler aux pieds la vengeance & se dépouiller du glaive militaire, lorsque rien ne pouvoit l'arracher de ses mains, au moment même qu'il venoit d'échapper aux trames des factieux conjurés contre l'autorité tutélaire: oui, j'ose le dire, & cet hommage est écrit d'une main que ne souillerent jamais l'imposture & la flatterie; le nouveau Gustave est l'honneur du trône, & sera le héros de ce siecle.

Richelieu visoit au Despotisme personnel, bien plus qu'à augmenter l'autorité royale; il parvint à son but par des moyens hardis & sûrs. Il séduisit par la corruption, & effraya par l'activité de sa violence; son génie perçant, opiniâtre, fécond en ressources, indifférent sur la nature des moyens, ne se proposa jamais d'autres objets que de rendre arbitraire l'autorité qu'il avoit absorbée toute entiere; tout occupé de l'intérêt de sa puissance, il ne voulut pas voir qu'il ne pouvoit pas remplacer par la force & par des caprices, des loix fondamentales,

(en France, comme en tout autre pays, parce qu'elles ſont abſolument néceſſaires à toute ſociété, & que le droit naturel eſt par-tout la baſe (1) de ce qu'on appelle *les codes* ou plutôt *les droits fondamentaux*) ; il n'apperçut pas que l'édifice ébranlé dans toutes ſes parties s'écrouloit par une extrêmité, tandis qu'il cherchoit à l'étayer par l'autre ; il aima mieux dire que le peuple, qu'il enchaînoit à ſon char (car la nation rampoit déja dans la ſervitude), n'étoit pas capable de ſuivre long-tems le même ſyſtême, à moins que de prendre le ſeul que toute ſociété puiſſe adopter ; je veux dire *un bon Gouvernement.*

Mais comment eſpérer un bon Gouvernement dans les pays où l'adminiſtration eſt dirigée par l'opinion arbitraire d'un ſeul, & où elle n'eſt point fixée par des principes invariables, & contenue par l'inſtruction, qui rend générale la connoiſſance des loix naturelles, & leur infraction notoire ? Quelle ſorte de délire ne réſultera pas de cette aveugle & aviliſſante ſubordination, que les langues eſclaves ont déſignée par ces mots dénaturés, *obéiſſance*, *devoir* ?

(1) Ce ſeul mot décide l'étonnante queſtion ſur l'exiſtence des loix fondamentales.

Dans la néceſſité de choiſir, il faudroit préférer ſans balancer une autorité foible & incomplete à un pouvoir illimité, dans quelque main qu'il ſoit dépoſé. L'autorité foible ne ſauroit procurer ſans doute un Gouvernement heureux & proſpere; mais le Deſpotiſme eſt affreux & ne laiſſe d'autre refuge que la mort, s'il parvient entre les mains d'un Prince féroce & ſtupide; (1) il eſt encore le régime politique le plus effrayant, quand le Prince ne ſeroit que peu éclairé; il eſt très-redoutable ſous un Deſpote habile, quoiqu'en ait écrit le Roi de Pruſſe, qui ſans doute avoit ſes raiſons pour établir les principes contraires (2); car alors le Deſpotiſme en devient plus abſolu, & ſon ſucceſſeur peut, & doit être un mauvais Prince.

(1) Tacite dit après la peinture énergique d'une peſte, qui avoit ravagé Rome, ſous l'Empire de Néron. „ *Equitum ſenatorumque interitus, quamvis promiſcui, mi-* „ *nùs flebiles erant, tanquam communi mortalitate ſe-* „ *vitiàm principis prævenirent.*" *Ainſi ſous le regne d'un tyran*, dit Gordon, *la peſte étoit un bonheur.*

(2) „ Rien de meilleur, dit-il, que le Gouvernement „ arbitraire; mais ſous des Princes humains, juſtes & „ vertueux: rien de pis ſous le commun des Rois. "

Dans cet ordre féodal, dont on a tant médit, c'étoit du moins une maxime conſtante, que *nul homme ne pouvoit être taxé que de ſon conſentement.* Ce principe renferme le premier droit & le premier garant de la liberté; car les Deſpotes corrompent & ſéduiſent avec l'or; ils gagent des ſatellites, des eſpions, des délateurs; & les vexations illégales ſe multiplient à meſure que la ſoif de l'or augmente, & que la facilité de s'en procurer diminue.

Charles VII, ſous le regne duquel la féodalité reçut les premieres atteintes, Charles VII fut le premier qui, par un ſimple Edit, & ſans le concours des Etats Généraux, leva des ſubſides extraordinaires ſur ſon peuple: acte de Deſpotiſme le plus formidable de tous, & dont Louis XI, digne d'en être l'inventeur, ſe garda bien de négliger l'exemple. Eh! quel progrès n'a pas fait depuis la ſoif du Deſpotiſme & le ferment de la cupidité?

On ſeroit trop effrayé, trop dégoûté peut-être de vivre en ſociété, ſi l'on obſervoit d'un œil attentif avec quelle rapidité toutes nos conſtitutions européennes, ſi l'on en excepte une ſeule, s'accélerent vers le *Deſpotiſme*, & entraînent ainſi

dans la proscription la plus redoutable, la plus belle contrée de l'Univers.

Quelle variation dans nos privileges, dans nos coutumes, dans nos Loix, à nous François, peuple doux & imprudent, qui du plus haut degré d'une liberté, peut-être trop peu éclairée, s'est précipité vers l'esclavage le plus profond & le plus resserré!

Un écrivain (1), plus connu par son dévouement au ministere & par ses ménagemens adroits & lucratifs, que par ses talens littéraires, vient de promettre solemnellement d'attaquer l'authenticité de nos anciens privileges, & s'est engagé à prouver, entr'autres theses tout-à-fait nouvelles & surtout précieuses à la nation, que l'autorité législative *ne fut jamais placée dans les champs de Mars & les assemblées qui leur succéderent...*

Il prouvera sans doute aussi que le Monarque possédoit seul cette autorité; car c'est une conséquence nécessaire de sa premiere proposition.

(1) M Moreau (*Leçons de morale, de politique, & de droit public, puisées dans l'histoire de notre monarchie, ou Nouveau plan*, &c. Paris, chez Moutard, 1773)

C'est à cette époque que l'Essai sur le Despotisme devoit paroître. (note de l'Editeur.)

Il nous promet encore d'établir que le chef ſuprême *appelloit & excluoit* qui il vouloit de ces aſſemblées & que chacun des membres qui y aſſiſtoient, *n'avoit que des conſeils à donner & non des ſuffrages.*

Cet auteur, il faut l'avouer, s'eſt impoſé une belle tâche, & ſur-tout il s'eſt voué à une occupation vraiment patriotique, vu les circonſtances & l'objet.

Il va détruire bien des préjugés & renverſer un grand nombre de vieilles errreurs.

Il établira, par exemple, malgré tout ce qu'on croyoit ſavoir a cet égard, qu'il eſt faux que le premier acte de législation de nos Rois date de la fin du XIIe. ſiecle, & que l'ordonnance de Philippe-Auguſte de 1190, que l'on regardoit comme le premier monument de leur pouvoir législatif, a été précédée de beaucoup d'autres Edits.

Il nous expliquera les propres mots de Clotaire, qui dit, en nous parlant des aſſemblées du champ de Mars : *on les convoque parce que tout ce qui regarde la ſûreté commune doit être examiné & réglé par une délibération commune ;*

& je me conformerai à tout ce qu'elles ont réſolu. (1)

Il traduira ſelon ſon opinion, ces mots qui ſe trouvent dans une Ordonnance de Childebert de 532: „ Nous avons traité quelques affaires „ à l'aſſemblée de Mars avec nos Barons, & nous „ en publions aujourd'hui le réſultat, afin qu'il „ parvienne à la connoiſſance de tous. " (2)

Il voudra bien renverſer le témoignage du ſavant Bouquet, qui, travaillant par ordre & ſous les yeux du Gouvernement, s'explique ainſi dans la préface des Loix ſaliques: (3) *dictaverunt Salicam Legem proceres ipſius gentis, qui tunc temporis apud eam erant rectores: ſunt electi de pluribus viri quatuor, qui, per tres mullos, convenientes, omnes cauſſarum origines ſollicitè diſcurrendo tractantes de ſingulis, judicium decreverunt hoc modo.*

Il nous mettra en garde contre cet autre paſ-

(1) *Aimoin, de geſt. Franc. l.* 4. *c.* 1. *apud Bouquet recueil III.*

(2) Bouquet, (ibid. tom. 6 p. 3.) & dans une autre Ordonnance: *nous ſommes convenus avec le conſentement de nos vaſſaux*, &c. ibid. §. II.

(3) Ibid. p. 22. (& ailleurs idem. p. 124.) „ *hoc de-*

ſage très-ſingulier, relatif aux champs de Mars, & tiré des auteurs des annales des Francs, *ſedebat in ſellâ Regiâ, circumſtante exercitu; præcipiebatque is die illo quidquid à Francis decretum erat.*

Il nous expliquera pourquoi Pepin, l'habile, l'audacieux Pepin, (qui une fois arrivé au trône poſſédoit abſolument l'autorité législative, puiſqu'elle étoit l'apanage de la Souveraineté,) pourquoi Pepin, dis-je, quand il aſſocia Charles & Carloman ſes deux fils à la couronne ſans le conſentement de l'aſſemblée nationale, ſe ſervit de cette formule ſi connue, *unà & cum conſenſu* * &c. L'uſage le plus ordinaire des

„ *cretum eſt apud regem & principes ejus, & apud* „ *cunctum populum chriſtianum, qui infrà regnum* „ *Merwingerum conſiſtunt.*" Voyez dans M. de Mably, (*obſerv. ſur l'hiſt. de Fran.*) dans des chartes accordées par des Rois de la 1ere. race: „ *ego Childer-* „ *bertus rex unà cum conſenſu & voluntate Franco-* „ *rum*, &c. (ann. 558. ibid. 622.) *Clotharius III*, „ *unà cum patribus noſtris epiſcopis optimatibus, ce-* „ *teriſque palatii noſtri miniſtris*, (ann. 664.) *de con-* „ *ſenſu fidelium noſtrorum.*"

* (*Voyez p.* 78, *note* 2.)

Rois n'eſt pas de céder dans la forme ce qui leur revient dans le droit.

Mr. Moreau joindra à toutes ces inſtructions une réfutation d'Eginhart, ſecretaire, hiſtoriographe & gendre de Charlemagne, & par conſéquent ſi à portée d'être bien inſtruit de la conſtitution, qui dit expreſſément : *que les Francs confirmerent le choix de Pepin à ſa mort*, & ce qui eſt bien plus concluant & bien plus *attentatoire* à l'opinion de Mr. Moreau, *qu'ils limiterent leurs Etats reſpectifs.* *

Plus ce nouvel antiquaire avancera dans ſa carriere, plus ſes travaux augmenteront, & plus ſans doute nous lui devrons de reconnoiſſance.

Ses recherches profondes nous apprendront comment le plus grand & le plus puiſſant Prince, qui ait jamais exiſté, comment Charlemagne, ** s'il avoit cru toute l'autorité législative concentrée dans ſes mains, auroit dit dans la charte qu'il donna pour le partage de ſes domaines, dans le cas où il y auroit incertitude ſur le droit des différens compétiteurs à la couronne :

* 768.

** *Capitul. vol.* 1. *p.* 442.

celui d'entr'eux que le peuple choisira, succédera à la Couronne. Car c'est une anecdote bien singuliere pour l'histoire philosophique de ce Prince & de ce siecle : Mr. Moreau nous dira pourquoi ce Prince assembla si exactement une ou deux fois l'an les *conventus mulli* ou *placita* * qui se tinrent régulièrement sous cette dinastie, lui dont le génie pouvoit sans doute supporter seul tout le faix de la législation.

Mr. Moreau joindra à ses savantes leçons un commentaire du traité d'Hincmar, † *De ordine palatii ;* important & précieux monument de nos antiquités ; recueil de points, de faits, d'où l'on pourroit lui susciter bon nombre d'objections embarrassantes, & dont la résolution est digne de lui.

Il ne laissera pas que de rencontrer, dans les capitulaires même, des difficultés que lui seul peut lever. Il trouvera par exemple une Loi de l'an 803, qui ordonne que „ lorsqu'il s'agira d'éta- „ blir une nouvelle loi, la proposition en soit „ soumise *à la délibération* du peuple, & *que*

---

* *Noms des assemblées de la nation sous la 2e. race.*

** *Archevêque de Rheims.*

„ *s'il y a donné son consentement, il la ratifiera* „ *par la signature de ses représentans.* " *

Il trouvera dans un Edit de Philippe le Bel, ** par lequel ce Roi promet d'établir deux Parlemens à Paris, ces propres mots qui méritent quelques notes : „ *prætereà propter commodum* „ *subjectorum & expeditionem causſarum*, propo- „ nimus *ordinare quod duo Parlamenta Parisiis*, „ *& duo Scataria Rothomagensia, & dies trecenses* „ *bis tenebuntur in anno, & quod Parlamentum apud* „ *Tholosam tenebitur*, si gentes prædictæ terræ „ consentiant, *quòd non appelletur à præsentibus* „ *in Parlamento.* "

Il seroit trop long de parcourir la centieme partie des difficultés que Mr. Moreau s'engage à résoudre ; & je finirai par ces mots de Pasquier, qu'il foudroiera sans doute aussi facilement que tous les autres ; mais qui sont assez singuliers pour être rapportés ici.

„ Pourquoi *Capet*, plus fin que vaillant, & qui „ par astuce seulement étoit arrivé à la couronne, „ fit,

---

* *Capitul. vol. 1. p. 194.*

** 1302.

„ fit, au moins mal qu'il pu, une paix avec „ tous les Grands, Ducs & Comtes, qui com- „ mencerent dès-lors à le recognoître ſeulement „ pour Souverain, ne s'eſtimant au demeurant „ guere moins en grandeur que lui; & certes „ quelques-uns, non ſans grande apparence de „ raiſon, ſont d'advis, que la premiere inſti- „ tution des Pairs commença adonc entre „ nous." (1)

Il fera beau voir Mr. Moreau diſcutant avec

(1) Voici un paſſage de Montaigne, bien analogue à celui de Paſquier. „ Céſar appelle roitelets tous les „ Seigneurs ayant juſtice en France de ſon tems. De „ vrai, ſauf le nom de Sire, on va bien avant avec „ nos Rois, & voyez aux provinces éloignées de la „ Cour : nommons Bretaigne, par exemple, le train, „ les ſujets, les Officiers, les occupations, le ſervice „ & cérémonie d'un Seigneur retiré & caſanier, nourri „ entre ſes valets; & voyez auſſi le vol de ſon imagi- „ nation, il n'eſt rien plus royal. Il oit parler de ſon „ maître une fois l'an, comme du Roi de Perſe, & ne „ le recognoit que par quelque vieux couſinage, que „ ſon ſecretaire tient en régiſtre. A la vérité, nos loix „ ſont libres aſſez, & le poids de la ſouveraineté ne „ touche un Gentilhomme François à peine deux fois „ en ſa vie. "

une érudition profonde, & sur-tout une sagacité franche & impartiale, tous ces passages, accompagnés d'une foule d'autres, qu'il rapportera fidellement, sans en tronquer aucun, & qu'il choisira sans doute parmi ceux qui semblent les plus défavorables à son opinion.

Mais un écrivain, *aussi philosophe & sur-tout aussi honnête*, ne s'en tiendra pas à ces recherches; il sait que les citations sont toujours détruites par d'autres citations, les autorités opposées à d'autres autorités; il sait qu'on suppose rarement de la bonne foi dans ces sortes de discussions, & que plusieurs écrivains ont, à trop bon droit, donné de la méfiance pour ce genre polémique.

Il sait que la plus vile des servitudes, est celle de l'esclave qui vend sa plume & ses principes, comme la plus odieuse tyrannie est celle qui s'exerce sur les pensées, (1) & qu'un honnête

(1) *L'esclavage*, dit Cicéron, *est l'assujettissement d'un esprit rampant & comprimé, qui n'est pas maître de sa propre volonté. Servitus obedientia est: fracti animi & abjecti, arbitrio carentis suo.*

(Cic. paradox V. c. 1.)

homme ne sauroit trop écarter le plus léger soupçon d'un tel trafic.

Il n'ignore pas que le Président Henault, (ou celui que ce Magistrat a copié,) vendu à la Cour, a traduit, au grand scandale de la nation, ces mots : *ex consensu populi* : par ceux-ci : dans *l'assemblée du peuple* : traduction certainement intolérable, à ne considérer que littérairement le seul mot *consensus*; mais dont le mot *ex* découvre bien évidemment la lâche intention; car les mots *ex* & *in* n'eurent jamais la même signification; & il est impossible de s'y tromper de bonne foi.

Mr. Moreau est trop instruit, pour ne pas savoir que la Cour, qui achete & corrompt tout & tous, a porté la précaution jusqu'à falsifier les capitulaires de Charlemagne, dans les nouvelles éditions des Ordonnances, où on les chercheroit envain, (sur tout dans ce qui concerne les Etats Généraux,) ressemblant au texte qu'on lit dans Baluze.

D'ailleurs, Mr. Moreau, *homme d'Etat & philosophe*, a pensé plus d'une fois, que rien n'importe moins aux hommes que les chicanes & les subtilités de la jurisprudence diplomatique. Il ne doute pas que leurs droits impres-

criptibles n'exiſtaſſent également, quand ils ne ſeroient pas écrits.

Après les ſavantes diſcuſſions, qui le feront triompher ſur les points de fait, il établira avec évidence qu'il eſt poſſible, vu les mœurs connues des premiers Francs, tous les monumens qui nous reſtent de leurs anciennes inſtitutions, de leurs uſages, de leurs maximes, des principes féodaux qui leur ſervirent ſi long-tems de code; il établira, dis-je, qu'il eſt poſſible (1) que le pouvoir législatif abſolu ſe ſoit trouvé *uniquement placé* ſur la tête du Chef,

(1) Tacite dit expreſſément : *que le conſentement de tous les membres de la ſociété étoit néceſſaire dans les délibérations priſes par les Germains*; & l'on trouve (*mor. Germ.*) ces propres mots, que je ſuis bien aiſe de citer, dans la crainte qu'ils n'échappent à M. Moreau : „ *mox rex*, vel *principes* prout *ætas cuique*, „ prout *nobilitas*, prout *duces bellorum*, prout *facundia* eſt, *audiuntur*, *auctoritate ſuadendi magis* „ *quàm jubendi poteſtate.*" Que M. d'Alembert traduit ainſi, preſque littéralement : *alors le Roi, ou le chef ou tout autre ſont écoutés ſelon le rang que leur donne l'âge, la nobleſſe, la gloire des armes, l'éloquence. L'autorité de la perſuaſion eſt plus forte que celle du commandement.*

ſans nulle eſpece de modification, qu'une ſimple *conſulte d'apparat* & non de *réalité*; puiſqu'au droit de *conſeil* ne ſe réuniſſoit jamais celui de ſuffrage.

Après nous avoir appris, quand, comment, ſous quel regne, dans quelles circonſtances, par quelle gradation cette étonnante réſolution s'eſt opérée, il nous démontrera ſur-tout avec une évidence capable de nous inſpirer une profonde ſécurité, que l'autorité législative remiſe entre les mains d'un Chef indépendant des Loix, puiſqu'il pourra toujours en ſubſtituer d'autres, & ne ſera jamais arrêté par aucun tribunal compétent, pas même par celui de la nation aſſemblée; il nous démontrera, dis-je, que cette autorité ne pourra jamais dégénérer en Deſpotiſme; car ſi cela ſe peut, la queſtion eſt décidée: je réclame pour les droits des hommes, je proteſte pour moi, pour mes enfans, pour tous mes ſemblables. Le Deſpotiſme n'eſt pas & ne ſauroit être une forme de Gouvernement, & l'adminiſtration qui pourroit y conduire une nation, ſeroit un brigandage criminel, funeſte, & contre lequel tous les hommes doivent ſe liguer.

S'il s'agiſſoit d'être ſoumis au pouvoir arbitraire, pourquoi des recherches? pourquoi des

réglemens civils? pourquoi des loix criminelles? Offrons-nous au glaive ; nos maux seront plutôt terminés....

Mais dans quel piege vais-je tomber?.... je parle à des philosophes exempts de préjugés & de passions, & près de qui je passerai pour un déclamateur forcené!.... Ils dénonceront sans doute cet ouvrage comme un véritable signal de révolte. „ La longue expérience des hommes & „ des choses, leur a appris que le peuple heu- „ reux étoit insolent : qu'il étoit nécessaire de „ lui faire sentir ses chaînes ; & que l'esprit de „ *liberté*, inséparable du *fanatisme*, étoit le pere „ de la *rebellion* & de la *licence*...,"

Je connois depuis long-tems ces maximes tant répétées par les esclaves des Cours ; je sais qu'à leur gré *les peuples sont encore trop heureux de n'être pas réduits à brouter des terres désertes & stériles*.... (1)

Oui sans doute, quelques êtres plus foibles de corps & d'esprit, que le reste des humains, doivent commander despotiquement à des mil-

(1) Mot affreux, adressé par l'atroce Bullion à Louis XIII.

lions d'eſclaves ; & c'eſt un effort de généroſité que de leur laiſſer de quoi ſuſtenter leur miſérable vie.... Ce principe eſt humain, il eſt raiſonnable ; & dans un ſiecle où les arts, la ſcience & la philoſophie fleuriſſent à l'envi, c'eſt à bon droit qu'on ne s'étonne pas que la Pologne & le Danemarck ſoient fécondés & nourris par des *ſerfs*, & que l'Allemagne & la France elle-même en renferme.

Ceux dont le cœur ne s'eſt pas briſé en entendant que les $\frac{4}{5}$ de l'humanité devoient être malheureux, pour aſſurer la tranquillité de quelques hommes, (eh ! quelle tranquillité !) pour leur procurer des plaiſirs & des jouiſſances, croiront aiſément tout le reſte.

Ceux qui ont oſé nous vanter *le Deſpotiſme oriental*, & auxquels l'indignation publique n'a pas interdit *le feu & l'eau*, doivent attaquer la liberté dont il ne ſont pas dignes. Mais il eſt encore des hommes honnêtes qui frémiront en entendant les uns, & déploreront le ſtupide aveuglement des autres.

La liberté eſt l'ame de l'ame, la vie morale de l'homme, la ſource de toutes les vertus, la bouſſole de toute adminiſtration proſpere, depuis les plus petits détails juſqu'aux plus grandes

ſpéculations ; la richeſſe, la gloire, le ſoutien des Empires & des Princes qui les gouvernent. Quel homme inſtruit pourroit donc ne point l'aimer, quand l'inſtinct de l'humanité ne la réclameroit pas ſans ceſſe ? Et dans quelle autre cauſe l'enthouſiaſme ſeroit-il plus permis ?

Nous abandonnerions, diſent les Arragonois dans le préambule d'une de leurs Loix, notre ſol ingrat & ſtérile, pour habiter des régions plus favoriſées de la Nature, ſi notre liberté, défendue & garantie par notre conſtitution politique, ne nous étoit pas plus chere que toutes les jouiſſances d'un pays plus fécond & moins libre (1)....

Et nous, dont l'heureuſe patrie réuniſſoit tous ces avantages ; nous, deſcendans de ces fiers Gaulois, dont la valeur nourrie au ſein de la liberté, & ſans ceſſe animée par elle, arrachoit aux Hiſtoriens Romains l'aveu de l'effroi qu'elle inſpiroit à Rome, ſi accoutumée à voir ſes Conſuls & ſes légions humiliées par ce peuple

(1) On lit dans les anciens Auteurs, des choſes très-étonnantes ſur la puiſſance de l'Eſpagne, dans le tems où, diviſée en pluſieurs Etats, elle jouiſſoit d'une liberté depuis tout-à-fait inconnue.

belliqueux, que ce fier Sénat, juge & protecteur des Rois, *ne penſoit qu'à ſa ſûreté & oublioit ſa gloire* (1), *alors qu'il avoit à combattre ces ennemis redoutables*; nous, ſous les coups deſquels s'abattit le farouche Deſpotiſme, qui faiſoit ramper l'Univers, nous laiſſons fuir de notre ſein cette liberté qui valut à nos peres leur glorieux renom & la longue durée d'un vaſte & floriſſant Empire....

Hommes vertueux, luttez pour cette liberté ſainte; le deſir d'être utile à ſon pays eſt le beſoin d'une belle ame; & s'il eſt vrai qu'il vient un tems où il n'eſt plus poſſible d'arrêter le torrent; s'il eſt vrai qu'un peuple plié à la ſervitude enviſage un homme qui veut le bien, comme un inſenſé, & lui nuit réellement quand il le peut; ſongez du moins que l'exemple des vertus eſt la dette des hommes vertueux; que le *courage* & la *juſtice* ſont les premieres des vertus, dignes inſtrumens *de gloire & défenſeurs*

(1) „ *Quo metu Italia omnis contremuerat, illique & „ indè uſque ad noſtram memoriam Romani ſic habue- „ re, alia omnia virtuti ſuæ prona eſſe; cum Gallis „ pro ſalute, non pro gloriâ certare.* "

(Salluſt. jugurth.)

de la liberté. (1) Que le devoir & la conscience sont des juges & des rémunérateurs incorruptibles ; & qu'il n'eſt aucun ſiecle qui n'ait honoré *Caton*, *Helvidius*, *Priſcus*, *Thraſea*, *Duranty*, *Goebriaht*, *Turenne*.

Alors que les grands Hommes ſont deſcendus dans la tombe ; alors que les paſſions & les intérêts particuliers s'évanouiſſent ; alors que l'envie ſe tait, la voix de la poſtérité ſe fait entendre : les illuſions menſongeres diſparoiſſent ; les vaines clameurs ne ſont plus ; & ſi les grands talens & les vertus fortes, perſécutés & dédaignés, furent plus d'une fois le tourment de celui que la Nature éleva au-deſſus des autres hommes, il s'apprécia du moins au fonds de ſon cœur ; il devina le jugement de la poſtérité ; & le tribut tardif de notre vénération & de nos éloges apprend à ceux qu'une noble émulation entraîne dans la carriere épineuſe de la véritable gloire, qu'ils ſe trouveront un jour à la place

(1) „ *Duabus his artibus, audacia in bello, ubi* „ *pax evenerat, æquitate, ſe remque publicam cura-* „ *bant,* " dit l'énergique Salluſte, dans le magnifique portrait qu'il a tracé des premiers Romains.

qu'ils auront méritée ; & que les arrêts de l'opinion, les seuls durables, les seuls auxquels n'échappe aucun mortel, sont tôt ou tard équitables.

Les hommes aiment mieux attribuer leur conduite à la corruption générale qu'à leurs mauvaises inclinations ; *il faut*, disent-ils, *telle ou telle chose pour réussir dans le monde* : quelle est donc la nécessité de réussir, au prix d'une action mal-honnête ? j'ose dire qu'il faut faire le bien, & le faire avec audace. Il en résulte au moins le plus grand des avantages, une grande considération à une saine réputation.

Dans les Cours, il n'y a que deux chemins ; celui d'être un fripon, qui sacrifie tout à sa fortune ; ou celui de professer la plus exacte probité.

Il faut beaucoup plus de travail pour soutenir le premier rôle : le second va tout seul ; & l'on arrive, ou l'on reste également par l'un & par l'autre. Tacite dit, en parlant d'un certain Lepidus, qu'il doute : *an sit aliquid in nostris consiliis ; liceatque inter abruptam contumaciam & deforme obsequium, pergere iter ambitione & periculis vacuum.* Pour moi je n'en doute pas. Le chemin le plus âpre | est presque toujours le plus court.

Si tous les hommes étoient perſuadés de cette vérité, les Princes entendroient moins de lâches adulateurs proſtituer leur raiſon à ſoutenir des principes inſenſés & inhumains.

Je ne ſaurois comprendre, par exemple, quelle ſorte d'obſervation ou d'expérience peut étayer ce raiſonnement ſi commun & ſi ancien : *que les hommes pour être tranquilles ne doivent pas être heureux.*

S'il eſt une maxime impie, c'eſt aſſurément celle-là ; mais elle renferme auſſi le délire le plus inconſéquent. Combien d'hommes cependant ont cru qu'elle contenoit le grand ſecret de la politique.

Licurgue, réformateur révéré, dont ont a conſacré toutes les violences & les viſions ; Licurgue appelloit la *proſpérité*, *la deſtructrice des mœurs*, *parricida morum*. Il parloit en déclamateur, qui ne connoiſſoit ni les hommes ni le véritable bonheur. Non, ſans doute, la proſpérité n'a jamais rien détruit. C'eſt l'élément de l'humanité, ou du moins l'objet conſtant & néceſſaire auquel elle doit tendre. Le Deſpotiſme & ſes menées, le luxe & ſes pieges détruiſent les mœurs & les Etats ; & l'un & l'autre détruiſent auſſi la véritable *proſpérité* ; celle qu'ils

ſemblent procurer, n'eſt qu'une enflure trompeuſe; & l'unique & ſtable félicité ne ſe trouve que dans la modération & la liberté. Ces vérités pratiques ne ſont point des maximes morales; elles ſont le réſultat le plus ſimple, le plus réitéré, le ſeul évident, le ſeul inconteſtable du peu de lumieres certaines que nous avons ſur l'hiſtoire de l'humanité.

Le faux principe de Licurgue & de tant d'autres Philoſophes, tient à une premiere erreur qui auroit preſcription s'il en pouvoit exiſter en fait d'erreurs. Les légiſlateurs qui n'ont pas puiſé leurs légiſlations dans la Loi naturelle, ſimple & évidente, c'eſt-à-dire, dans la connoiſſance & l'expérience de ce qui eſt toujours bon & avantageux à l'humanité, ont couvert d'un voile épais & myſtérieux la ſcience de la politique, qui devoit être celle de tous les hommes.

On s'eſt imaginé communément que les opinions ordinaires & les vertus mêmes devoient changer de nature, & ſe plier au beſoin de cette ſcience factice, à labri de laquelle les ambitieux ſe ſont rangés, & en ont impoſé au peuple par de grands mots.

On n'a pas douté, par exemple, & c'eſt une

maxime très-généralement reçue, que la politique doit *exclure la probité*. En réfléchiſſant davantage, on auroit appris qu'il n'y avoit, au contraire, de politique ſûre, que celle qui eſt fondée *ſur la probité*; l'infortuné *Roi Jean diſoit, que ſi la vérité étoit bannie de la terre, elle devroit ſe retrouver dans le cœur des Rois.* Ce noble ſentiment, auſſi conforme aux regles de la politique la plus habile, qu'aux principes de la vertu la plus pure, mérite qu'on oublie les fautes de ce Monarque; & les hommes qui penſent ſe ſouviendront plus long-tems de ce mot que de la bataille de *Poitiers*.

Le Cardinal de Richelieu a recommandé aux Rois *leur réputation, comme leur bien le plus ſolide*; bel hommage, ce me ſemble, que le vice rend à la vertu: c'eſt une choſe bien frappante que d'entendre proférer cette maxime à un homme qui détruiſoit par ſa ſeule exiſtence la gloire de ſon maître.

Mais cet homme étoit habile: il ſavoit que les choſes n'ont de valeur réelle que celle que l'opinion y donne; & que les Princes doivent par conſéquent prendre le plus grand ſoin de leur réputation.

C'eſt donc un principe auſſi faux que mal-

honnête, que celui qui fait prévaloir ce que l'on appelle *maxime d'Etat*, *intérêt d'Etat* sur la *probité : l'intérêt d'Etat* & *la probité* ne peuvent jamais être séparés ; il seroit aussi absurde de le penser que criminel de se conduire d'après ce principe ; & ce n'a pas eté pour moi un médiocre étonnement, que de trouver dans l'ouvrage estimé (& estimable à beaucoup d'égards) d'un savant & célebre Philosophe ; qu'il ne faut *pas confondre le droit politique avec la politique, qui lui est souvent contraire* (1). La probité est la premiere *maxime* ; le *premier intérêt de l'Etat*, c'est d'être conduit avec *probité* ; & cette qualité, connue dans le Prince & ses Ministres, sera son plus ferme soutient intérieur & extérieur.

D'ailleurs, qui s'est jamais repenti d'être juste & bienfaisant ? Que les courtisans citent un seul exemple qui prouve que ces vertus ont nui aux Princes ?

---

(1) Cette assertion est tout au moins ambiguë ; & si l'Auteur a cru que la *politique ne devoit pas être contraire au droit politique*, *quoiqu'elle le fût*, cela valoit la peine d'être dit dans des élémens de philosophie.

L'homme, qu'on calomnie ſans ceſſe auprès des Rois, leur ſait gré de tout le mal qu'ils ne lui font pas; nous chériſſons un bon Prince; nous lui rendons un hommage de gratitude, comme s'il n'étoit pas en notre pouvoir de dépoſer & de punir les tyrans.

Une regle générale & vraie, c'eſt que l'on ne ſe plaint auprès du maître, que du bien qu'il fait; & l'on ne ſe plaint jamais loin de lui, que de ſes injuſtices. Eh! comment écouteroit-il la voix d'un peuple qu'il ne connoît que comme l'aveugle inſtrument de ſa grandeur?

„ Ce ne ſont jamais les bons ſujets qui manquent aux Rois; c'eſt le Roi qui manque aux bons ſujets, dit le célebre & digne ami d'un grand Monarque; la difficulté ſera toujours, ajoute-t-il, de rencontrer un Prince, qui ne cherche point dans le Miniſtre de ſes affaires le Miniſtre de ſes goûts & de ſes paſſions; qui, uniſſant beaucoup de ſageſſe à beaucoup de pénétration, prenne ſur lui, de n'appeller à remplir les premieres places que les perſonnes dans leſquelles il aura connu un auſſi grand *fonds de droiture & de raiſon*, que de *capacité*; enfin, qui ayant lui-même

des

» des talens, n'ait point le foible de porter en-
» vie à ceux des autres. »

Tel étoit l'excellent Henri IV, que Sully s'efforçoit de peindre; ce Prince généreux avoit fait la guerre depuis sa plus tendre enfance, il n'avoit jamais eu le tems ni l'occasion d'étudier les détails de l'administration ; il ne devoit que connoître la science militaire qu'il possédoit supérieurement, quoi qu'on en ait pu dire.

Henri IV étoit bouillant & colere. Les traverses & les malheurs, dont il avoit été la proie, devoient encore l'avoir aigri & fait prévaloir sa violence sur sa gaieté naturelle. Rosny contrariant, austere, fier & absolu, fut son favori, par la seule raison que son maître devina ses talens & ses vertus.

Henri devoit sentir pour ce Ministre un véritable éloignement, d'autant mieux prétexté, que la religion du favori pouvoit semer sans cesse d'obstacles les négociations nécessaires du maître avec le parti le plus puissant du Royaume.

L'intégrité d'un Ministre opiniâtre, hérissé de rudesse, dut bientôt acharner à la perte de Sully tous ceux qui n'avoient point de fonds plus assuré de fortune que les déprédations & le désordre des affaires.

Le penchant invincible d'Henri IV pour les femmes & pour le jeu, devoit lui inſpirer un extrême dégoût pour l'économie de ſon Miniſtre, & ſur-tout une averſion violente pour ſes remontrances très-fréquentes, très-libres, & ſouvent remplies d'aigreurs.

On devineroit bien, quand on ne le ſauroit pas, que les courtiſans qui connoiſſent toujours parfaitement les foibleſſes du maître, envenimoient ſans ceſſe l'humeur du Prince.

Quel courage! quel amour de la gloire! quelle ſageſſe! quelle modération! que de pénétration dans l'eſprit! que de nobleſſe dans l'ame! que de combats ce grand Roi s'étoit livrés avant que d'avoir pris la réſolution ferme, conſtante & invariable de s'abandonner ſans réſerve à un Miniſtre qui ne brigua jamais que par ſes ſervices la faveur de ſon maître!

J'ai cru devoir entrer dans ces détails, pour répondre à ceux qui reprochent à Henri IV, à cet homme adorable, dont le mot de *Monſieur* prononcé par un de ſes enfans effarouchoit la tendreſſe paternelle, qui lui reprochent, dis-je, ſon *humeur deſpotique*; & c'eſt en effet les réfuter d'une maniere ſatisfaiſante, que d'obſerver ſa modération; car le Prince qui ſait commander

à lui-même, s'emporte rarement juſqu'à abuſer de la ſupériorité qu'il a ſur ſes ſujets.

Un Roi moins généreux & moins grand, ſe ſeroit aiſément perſuadé qu'il pouvoit exercer un pouvoir abſolu ſur un peuple ſi long-tems armé contre lui, & dans un pays qu'il avoit conquis.

Mais il ſavoit que le pauvre peuple, agité par les paſſions des Grands, n'eſt que l'inſtrument de leur ambition & de leurs haines, & qu'on commet une injuſtice cruelle & ſans fruit alors qu'on exerce ſur lui ſes vengeances. Henri IV ſe livra donc ſans réſerve à toute ſa magnanimité.

Quel Deſpote que le Prince qui pardonne à tous ſes ennemis, après les avoir mis dans l'impuiſſance de réſiſter! qui paie les dettes de l'Etat obéré, & laiſſe 45 millions dans ſes coffres!

Que le Ciel, dans ſes jours de bienfaiſance, accorde aux nations un grand nombre de tels Deſpotes!

Henri IV avoit contracté dans les camps un ton abſolu, une ſorte de violence même, dont la Nature avoit mis le germe en lui; mais quel moment de ſa vie ne décéloit pas ſon ame paternelle, que nous adorons aujourd'hui, & que

nous pleurerons long-tems ſur les ruines de la patrie !

Aucune nation, aucun ſiecle ne produiront un autre Prince capable des mêmes vertus, ſi le beſoin de ſes alentours, d'étroites, d'importantes liaiſons avec les hommes, ne contribuent pas à le former. Charles V & Henri IV, les deux plus grands Rois de la nation, ſi Charlemagne n'avoit pas exiſté, furent tous deux inſtruits à l'école du malheur, & apprirent, long-tems avant que de tenir tranquillement le ſceptre, que les Princes qui ſont les plus ſubordonnés de tous les hommes, doivent les reſpecter.

Les Rois qui ne s'élevent que par les choſes, & que les choſes inſtruiſent mal, parce qu'elles ſe plient preſque toujours à leurs volontés, à leurs paſſions, à leurs opinions, paroîtroient peut-être les plus ſtupides de tous les êtres, ſi l'on ſavoit combien ils ont communément peu de lumieres & d'idées. On retient les paroles raiſonnables qu'ils laiſſent échapper : c'eſt aſſurément la meilleure preuve qu'elles ſont en petit nombre.

Il faut qu'un Roi ſoit très-ſtupide en effet pour ne pas juger bientôt ſa propre adminiſ-

tration ; (s'il autoriſe l'erreur & qu'il en ſoit lui-même le complice, il n'eſt plus ſtupide : il eſt un monſtre ;) Tous ſes alentours le trompent à l'envi ; je n'en doute pas ; mais l'embarras des miniſtres, la multiplicité de leurs expédiens, leur inſuffiſance, la pénurie des ſangſues publiques, qui tôt ou tard, comme nous l'avons montré plus haut, enveloppées dans la ruine générale, dévoilent malgré les courtiſans la miſere générale, & préſagent la diſſolution de l'Etat.

La population & l'aiſance, ces thermometres infaillibles de l'adminiſtration, publient la vérité en dépit des flatteurs ; car le Prince le moins inſtruit, & le tyran le plus deſpote, ne ſauroient douter qu'ils ne ſont puiſſans qu'en raiſon des hommes qui vivent & fleuriſſent ſous leur Empire.

Le dragon *de Cadmus* eſt l'emblème de la liberté ; les hommes naiſſent avec elle. Avant le IXe. ſiecle, à peine exiſtoit-il une ſeule ville dans cet immenſe pays, qui s'étend depuis le Rhin juſques aux bords de la mer Baltique. Charlemagne paroît ; & l'Allemagne change de face ſous ce grand Homme. (1) L'exceſſive po-

(1) Il fonda les villes les plus conſidérables : deux archevêchés & neuf évêchés.

pulation des Chinois vient de l'attachement qu'ils ont pour leur conſtitution douce & ſtable, qu'ils ne veulent échanger pour nulle autre; aucun d'eux ne voudroit s'expatrier; aucun ne voudroit ni fonder ni ſuivre une colonie.

Dans le Deſpotiſme, tout s'oppoſe aux progrès de la population; parce qu'elle ſuit toujours la gradation des richeſſes territoriales que le Deſpotiſme détruit avec tout le reſte...

D'ailleurs, la dépopulation y devient la ſuite d'un ſentiment bien naturel. Les Romains, malgré les Ordonnances rigoureuſes contre le célibat, ſe refuſoient au mariage ſous les Empereurs, & craignoient d'avoir des enfans (1)

C'eſt aſſez de traîner une exiſtence malheureuſe ſans la doubler, & & l'on ne vient pas chercher des chaînes; il n'en eſt point de douces, pas même dans les Deſpotiſmes tranquilles; car il en peut exiſter de tels; un cadavre n'éprouve plus de convulſions; ceux-là même ſont les plus redoutables; une telle paix eſt une longue ſervitude. C'étoit la légiſlation des Ro-

(1) *Nec ideò conjugia & educationes liberum frequentabantur, prævalida orbitate.*

(Tacit. annal. lib. 3.)

mains dans leurs conquêtes (1). Le conquérant armé n'opprime que pour un tems; mais le Deſpote déſarmé tire ſon droit de ſon forfait; & les hommes apprennent, dans les fers & ſur l'échaffaud, qu'ils ne ſont ſortis des mains de la Nature, que pour être le jouet infortuné d'un petit nombre d'individus, revêtus du pouvoir ſuprême, pour s'arroger excluſivement tout le bien poſſible; car c'eſt-là le véritable ſignalement du pouvoir arbitraire; & j'oſe ici défier ſes vils apologiſtes, ceux même qui ont le plus d'opinion de la ſubtilité de leur dialectique, d'en donner une définition à laquelle je ne puiſſe, en l'analiſant à la rigueur, ſubſtituer celle-ci : *le Déſpotiſme* eſt la *deſtination excluſive d'un ſeul homme à employer tous les autres, même à leurs dépens, à ſon ſeul profit*, ou plutôt à ce qu'il croit ſon profit.

On ne ceſſe de faire craindre aux Rois la déſobéiſſance & la rebellion de leurs ſujets. On devroit plutôt leur faire honte d'aſſouvir des eſclaves rampans. *Machiavel*, dont le témoignage

(1) *Ubi ſolitudinem faciunt pacem appellant.*
(Tacit. vit. Agricol.)

en faveur de la liberté ne ſera pas ſuſpect ; Machiavel lui-même, voudroit *qu'un Prince ou un grand Homme qui aſpire à l'immortalité, choiſît pour ſon Gouvernement & le théatre de ſa gloire un Etat corrompu & en décadence, qu'il ſe propoſeroit de rectifier & d'établir.*

Quel parallele pour un Prince vraiment deſireux d'acquérir de la gloire, que celui de *Licurgue*, donnant des Loix à des peuples libres & méritant ainſi l'hommage de la poſtérité ; & de Sardanapale, * les ſens défaillans de volupté, l'ame énervée par ſon propre Deſpotiſme, commandant à un troupeau d'eſclaves, & tranſmettant à la poſtérité pour toute célébrité un nom flétri par de crapuleuſes débauches, le ſouvenir d'une autorité odieuſe & illimitée, preſque auſſi aviliſſante pour le Deſpote que pour l'eſclave, & celui d'une ſtupidité féroce qui lui valut le ſort ordinaire des tyrans.

Je deſirerois que ces prudens Conſeillers, qui alarment les Princes ſur les entrepriſes de leurs ſujets, & entretiennent ſans ceſſe dans leur cœur la méfiance, l'un des premiers motifs de la tyrannie, citaſſent un ſeul exemple

* *Ils étoient contemporains.*

d'un peuple qui ait ſecoué le joug, ſans avoir endu-
duré long-tems une cruelle oppreſſion. „ Les plus
„ grands maux, dit Comines, viennent volon-
„ tiers des plus forts, car les plus foibles ne
„ cherchent que paix. ”

C'eſt l'excès de la tyrannie qui excita les Eſpagnols à ſecouer le joug intolérable des Arabes.

Ce ſont les vexations odieuſes de Philippe II, qui valurent à la Hollande ſa liberté. (1)

Les Suédois languiroient encore dans les fers ou dans les cavernes de la Dalécarlie, ſi les Rois de Danemarck euſſent arboré moins imprudemment l'étendart du pouvoir arbitraire.

Si Charles XI n'eût pas tyranniquement foulé aux pieds les privileges de la Livonie & de l'Eſtonie *, la Suede qui venoit de recouvrer ſa liberté, n'auroit pas été déchirée par de longues guerres, qui la plongerent dans un tel épuiſement, qu'elle n'en eſt pas encore relevée.

---

(1) Grotius dit : *reſpublica caſu facta quam metus Hiſpanorum continet.*

* *Qui lui avoient été cédés par le traité d'Oliva.*

C'eſt du ſein de l'eſclavage le plus terrible, que les Suiſſes ont recouvré la qualité d'hommes; & je ne ſaurois m'empêcher de remarquer ici à l'honneur de ce peuple reſpectable, que malgré les vexations & les brigandages atroces de ſes tyrans, qui ſembloient lui permettre une vengeance ſanguinaire, il ſe contenta de chaſſer de ſon pays *Landenberg* & ſes complices, & de recouvrer ſa liberté, ſans verſer une goutte de ſang.

On parle de la licence des Anglois, & de leur audace effrénée : ſans les débats des *Yorck* & des *Lancaſtre*, qui ſe diſputoient le droit d'opprimer les hommes, comme les tigres & les lions s'arrachent leur proie, ce peuple n'auroit jamais penſé à ſe reſſaiſir de ſa liberté ; ſuivez les événemens qui lui valurent cette liberté (1) qu'il a achétée ſi cher, vous vous convaincrez qu'il n'y eut jamais de plan formé de conduire cette révolution juſqu'au dernier degré auquel elle eſt

(1) Ce n'eſt point ici le lieu d'indiquer les atteintes portées à cette conſtitution, ni de développer les cauſes qui préſagent infailliblement l'altération de la Liberté Britannique.

parvenue, & que les Anglois ne doivent leurs Loix & leur conſtitution qu'à l'excès de la tyrannie, qu'ils renverſerent, parce qu'ils ne pouvoient plus la ſupporter. Il ne ſera pas inutile de remarquer que les habitans des Isles Britanniques (1) obtinrent, ou plutôt arracherent au plus valeureux & peut-être au plus habile Monarque qui eût encore régné ſur l'Angleterre, la confirmation & la ſtabilité de leur grande chatre, monument éternel de leur amour pour la liberté, & rempart de leurs privileges.

„ Paroiſſez Sire, écrivoient à Henri d'Albret, „ Roi de Navarre, ſes ſujets; paroiſſez ſeule„ ment; auſſi-tôt vous verrez juſqu'aux pierres, „ aux montagnes, & aux arbres s'armer pour „ votre ſervice." (2)

O Princes, faites-vous aimer; c'eſt autant votre premier intérêt que votre premier devoir;

(1) Je les appelle ainſi; parce que les Anglois ſe renouvellerent par le ſang qu'ils puiſerent dans les veines des conquérans ſeptentrionnaux, dont les deſcendans devinrent preſque les ſeuls habitans des Isles Britanniques.

(2) Aïeul maternel d'Henri IV. Ce ſont les habitans de la ville d'Eſtelle en Navarre, qui lui écrivoient ainſi.

aucun peuple ne changera de maître malgré lui.

Mais qui voudroit ramper à jamais ſous une verge de fer ?

Sans doute il faudroit étouffer nos malheureux enfans au berceau, ou plutôt dérober de nouvelles victimes aux Deſpotes, en nous refuſant comme les Péruviens au vœu de la propagation, ſi la liberté ne devoit pas prévaloir tôt ou tard.

Sans doute il eſt important que les tyrans apprennent par l'expérience de tous les âges, que jamais le Deſpotiſme ne fut tranquille, ſtable & permanent.

Mais il faut auſſi que les bons Princes ſachent & n'oublient jamais, que ſi la bienveillance des hommes eſt la choſe la plus néceſſaire pour conduire leurs affaires & y réuſſir, elle eſt auſſi toujours acquiſe à ceux qui leur ſont utiles. Qu'ils ouvrent les annales de tous les peuples; ils verront que tout Deſpote habile, qui a daigné du moins être juſte, a obtenu l'amour de ſon peuple, auſſi bien que ſa docile obéiſſance.

Eliſabeth, remplie de principes, dans un ſiecle où on ne les connoiſſoit pas, fut très-abſolue par caractere; car il eſt difficile, avec autant de

talens qu'en développa cette grande Reine, de porter à un plus haut degré tous les défauts de ſon ſexe; & l'on ſait que le deſir de l'autorité n'eſt pas la plus foible de ſes paſſions; mais elle ne voulut jamais que la gloire de ſa nation; elle voulut abſolument & ſans reſtriction l'obſervation des Loix. Bien-loin d'accorder une autorité ſans bornes à ceux qu'elle employoit dans l'adminiſtration, elle les ſurveilla toujours, les tint dans la dépendance, dans l'abaiſſement même, & ne leur accorda jamais inconſidérément les graces, ſur la diſtribution deſquelles elle fut toujours très-réſervée pour les courtiſans & les miniſtres; elle ne ſe permit point ce gaſpillage d'argent, cette prodigalité qui ne peut jamais être qu'un vice; car la libéralité ne coûte rien à un Roi: ce qu'il donne n'eſt pas à lui; il ſe trouve prodigue avant que d'être libéral; un Prince eſt fait pour *récompenſer* & non pour *donner*. Les *dons* nuiſent aux *récompenſes*, & deviennent ainſi des injuſtices. Cette profuſion meurtriere excite les importuns demandeurs, eſpece d'hommes impoſſibles à aſſouvir, (1) &

(1) *Car*, dit Montaigne, *qui a ſa penſée à prendre ne l'a plus à ce qu'il a pris.*

ruine infailliblement une nation, en réduiſant bientôt aux expédiens le chef, qui dès-lors foule aux pieds juſtice, privileges ; qui livre ſon peuple à toutes les extorſions que peuvent inventer la maltôte & la cupidité. Elizabeth étoit trop habile pour employer ces manœuvres tyranniques & inſenſées ; car elle ſavoit bien qu'elle ſeroit une des premieres à ſe reſſentir de la ruine de ſon pays. Mais quand elle eût eu moins de talens & de lumieres, l'heureuſe & ſage conſtitution, qui ne permet point l'uſage des deniers aux Rois d'Angleterre, garantiſſoit la nation, des guerres formidables de la fiſcalité. En un mot : ſi Elizabeth laiſſa échapper quelques volontés arbitraires, elle ſe retint preſque toujours près de l'abus de ſon pouvoir, & jamais les Loix n'eurent plus de vigueur que ſous ſon regne ; auſſi fut-elle l'idole de ſa nation, & elle le mérita à beaucoup d'égards.

Les Princes apprendront donc, en réfléchiſſant ſur les hommes & ſur les événemens qui les agitent, que le peuple ne veut jamais qu'être heureux, que c'eſt-là ſon unique ambition & ſon ſeul objet ; qu'il eſt impoſſible qu'il préfere le trouble, la tyrannie & les factions à un Gouvernement fixe & modéré, quand le délire de

ſes chefs ne le met pas en combuſtion ; & qu'alors même il retombe tôt ou tard, par l'impulſion du beſoin, dans ſon état naturel, je veux dire, le *travail*, *la modération & la bonhommie.*

Ils en trouveront la preuve juſques dans l'étonnante cataſtrophe de Charles I, ſur les ruines duquel s'éleva l'habile & deſpotique Cromwel : c'eſt ici le triomphe des déclamateurs royaliſtes : il eſt bon de le rabattre à ſa juſte valeur.

Charles I avoit des intentions droites, un caractere foible, & l'humeur vindicative ; il arriva ſur le trône dans le moment où la nation & le Deſpotiſme luttoient enſemble ; il voulut ſuivre le plan de ſes prédéceſſeurs, & n'avoit pas les talens & le génie néceſſaire pour ſubjuguer ſon peuple. Il fut détrôné, & périt par les mains de ſes ſujets.

C'eſt un délire de la liberté, qui, long-tems menacée, s'opprima elle-même, & abuſa de la victoire qu'elle remporta ſur le Deſpotiſme ; mais à peine l'uſurpateur eut-il fermé les yeux, que tout fut rétabli dans l'ordre ; le Gouvernement militaire qui, quoique ſemblable au Deſpotiſme, l'avoit terraſſé, tomba lui-même à ſon tour ; & la liberté, à laquelle il fit place,

s'éleva sur les ruines du pouvoir arbitraire ; elle apprit même à se méfier du militaire, qui l'avoit ménacé, après avoir détruit son ennemi.

Un Prince foible, excité par des Conseillers despotes, arma contre son peuple: son peuple fut contraint d'armer contre lui : il fallut abattre le Despotisme par ses propres armes ; il s'en éleva un second aussi dangereux ; les défenseurs de la liberté, obligés de faire la guerre pour sa cause, furent au moment de devenir eux-mêmes oppresseurs. Le Chef fut absolu ; mais ce moment d'ivresse cessa à la mort de ce Chef, & l'autorité royale ne dut après Cromwel son rétablissement qu'aux Loix & à leur influence sur la Nation Angloise. Ce peuple qui, dans son effervescence, venoit de commettre un attentat inoui dans notre Europe, fut retenu par des regles d'hérédité, & n'osa faire aucune assemblée de Parlement, qu'un Roi légitime ne pût l'approuver selon la teneur des Loix. La répugnance de ce peuple à enfreindre de sang froid des Loix qu'il venoit de bouleverser, donna au Général Munck, l'un des plus honnêtes & des plus habiles hommes de son tems, les moyens de faire prévaloir la Royauté, & de la remettre sur la tête qui devoit la porter.

Tout

Tout, dans un Etat, tout tient à *la liberté*. *L'inſtruction* (d'où dépendent *la modération* & *l'équité*, ces premiers liens des ſociétés,) les *mœurs*, le *génie*, le *courage*, la *conſidération*, la *puiſſance*, la *richeſſe publique*, L'HONNEUR, en un mot: & ce mot renferme toutes les vertus; car le célebre & reſpectable Monteſquieu, s'eſt eſſentiellement trompé, lorſqu'il a établi une différence entre *l'honneur* & la *vertu*.

Le contraſte des mœurs peut mettre quelque différence dans la maniere d'exercer ou de montrer la vertu. Ces différences ſont ce qu'on appelle *honneur* & *vertu*; mais le fonds en eſt toujours le même: c'eſt toujours la *vertu* qui reſte. Le brave *la Noue*, ſurnommé *bras de fer*, reçut un ſoufflet d'un inſolent déſarmé, avec le même ſang froid, & peut-être plus de ſang froid qu'il n'eût reçu la piquure d'un inſecte; c'étoit-là de la *vertu*; c'étoit aſſurément de *l'honneur*. Un eſclave enorgueilli eſt ſuſceptible d'être un ſpadaſſin, & ne l'eſt pas de rendre le moindre ſervice à ſa patrie.

Si la liberté eſt le premier des reſſorts pour l'homme, l'eſclavage doit altérer tous les ſentimens, émouſſer toutes les ſentations & les dénaturer; étouffer tous les talens, confondre tou-

tes les nuances, corrompre tous les ordres de l'Etat, & y ſemer la zizanie, germe de l'anarchie & des révolutions.

Dans un pays où le Chef marche au pouvoir abſolu, vous verrez l'homme de robbe Deſpote envers les citoyens, mépriſé par les autres ordres; l'homme d'Egliſe ſera pour ainſi dire l'ennemi public; le militaire ſucceſſivement ignorant & mercenaire, deviendra à ſon tour un fléau national. Tous les hommes diviſés d'intérêt & de partis, luttent les uns contre les autres, contrarient l'harmonie générale, & ſervent ainſi, ſans s'en douter, le Deſpote dont le peuple paie, au prix de ſes ſueurs & ſouvent de ſa ſubſiſtance, les plaiſirs & les caprices.

Point de véritable courage, point de vertus publiques, point de vertus privées dans un tel pays; car elles ſuivent la marche des mœurs, & les mœurs y ſont infectées de tous les genres de corruption. On n'y connoît plus le reſpect filial, (ce nœud ſacré qui, dans le plus vaſte & le plus heureux empire de l'Univers, *unit le Prince, le Gouvernement & les ſujets,)

* *La Chine.*

l'amour de sa femme & de ses enfans (*Hi quidem sanctissimi testes, hi maximi laudatores*;) source du bonheur domestique, sans lequel l'homme ne peut rien, car on n'est & ne peut être courageux & fort au-dehors, qu'autant que l'on est heureux & aimé chez soi.

Un esclave ne sait pas même obéir, il ne sait que ramper; le favori est aussi serf que le dernier de la nation; toute place y est vile; mais avidement acceptée, parce qu'il seroit dangereux de la refuser. Le courtisan est toujours dans une situation pénible entre la crainte & l'espérance; son air est une transition subite & continuelle de l'insolence à la bassesse: son cœur est le réceptacle de tous les vices; il a si bien formé son ame, qu'on peut dire qu'il n'en a point.

En un mot un Etat despotique devient une sorte de ménagerie, dont le Chef est une bête *féroce*, qui n'a guere que cette prééminence sur ce qui l'entoure. Considérez l'Asie: les Despotes y deviennent eux-mêmes les plus stupides automates, comme ils sont les maîtres les plus barbares; tant il est vrai qu'un engourdissement destructeur succede dans le Despotisme aux convulsions sanguinaires de la tyrannie.

Nos Rois, premiers *gentilshommes* & vraiment

Chefs de la nation, (1) étoient les plus abſolus des Rois. Ce ſentiment d'attachement & d'obéiſſance décerné à nos Souverains, *premiers entre égaux*, (2) qui priſoient notre eſtime & recherchoient notre amour, ſe trouve dans les traces les

---

(1) „ Je vous ſupplie, Madame, diſoit François I „ en informant ſa mere de la levée du ſiege de Mezie- „ res : je vous ſupplie vouloir mander par-tout fere re- „ merſyer Dieu ; car ſans point de faute, il a montré „ ce coup qu'il eſt bon François. "

(2) Les Rois n'étoient ſi préciſément que cela chez les nations Septentrionales, qui ſe reſſembloient toutes par leurs mœurs, leurs coutumes, leurs traditions, &c. qu'il y avoit une amende légalement infligée & perçue pour l'aſſaſſinat du Prince, comme pour celui de tout autre citoyen, avec cette différence qu'elle étoit plus forte.

M. d'Alembert a très-bien prouvé que *princeps*, relativement à *comites*, (*Principes pro victoriâ pugnant, comites pro principe.* Tacit. mor. Germ.) ne pourroit ſignifier *que chef de ſes compagnons.* (Primus interpares.)

Il eſt indubitable que le mot de *Prince* dans ſa vraie ſignification veut dire : *une perſonne du premier ordre de l'Etat.* On ſait que nos premiers Rois traitoient les Pairs de *principes & primates regni.*

plus anciennes que notre hiſtoire nous tranſmette. Chez les anciens Germains, l'autorité civile étoit très-contenue & très-limitée ; (1) mais l'attachement pour les Chefs étoit ſans bornes, ils étoient tout-puiſſans, dit Tacite : *ſi conſpicui, ſi prompti, ſi ante aciem agant* : alors c'étoit un déshonneur de leur ſurvivre dans un combat ; & quand la nobleſſe pouvoit dire qu'elle étoit l'ornement du trône en tems de paix, & ſon rempart en tems de guerre, (*in pace decus, in bello præſidium*) ſon Chef étoit plus Deſpote que le célebre Darius, que tant d'eſclaves ne purent défendre contre un petit nombre d'hommes libres.

Dans un tems tout militaire, ſous un jeune conquérant, un ſoldat oſe dire à ſon Chef, à ſon Roi qui le prie : *nihil accipies niſi quæ tibi vera ſors largitur*. Clovis, obligé de diſſimuler, ne peut & n'oſe ſe venger ; il attend un moment de revue, (2) il châtie le farouche ſoldat ; mais

(1) [*Ibid.* 6. c. 23.]

(2) Les plumes gagées par le Gouvernement, ont oſé avancer dans un livre nouvellement imprimé, & dont le titre m'a échappé, que ce ſoldat fut puni au

c'eſt ſous le prétexte d'une faute de diſcipline militaire; il punit comme Général, & ne prétend rien comme Roi; encore ajouterai-je qu'il fut juge & bourreau, craignant ſans doute que ſa vengeance confiée à d'autres mains ne fût trompée.

La réponſe de ce ſoldat eſt féroce ſans doute; (1) mais quelle conſtitution que celle où l'on peut puiſer une telle férocité? Combien le droit de propriété y étoit reſpecté! quelle nation que ces Francs! Obſervez leur hiſtoire: quels hommes!

---

même inſtant, & ont démenti ainſi *Grégoire de Tours* dans un des faits les plus connus & les mieux conſtatés de notre hiſtoire: ce nouveau monument d'ignorance & de lâcheté eſt encore dû à M. Linguet, ſi je ne me trompe.

(1) L'exemple de Clotaire I eſt bien plus étonnant encore, & bien moins cité. En 553 ce Prince vouloit accorder la paix aux Saxons, qui lui offroient une groſſe ſomme d'argent. L'armée vouloit livrer bataille. Le Roi renouvella ſes inſtances: les François ſe jetterent ſur lui, déchirerent ſa tente, dont il l'arracherent. En un mot, il auroit couru le plus grand danger, s'il n'eût conduit ſes troupes à l'inſtant à l'ennemi.

(*Grégoire de Tours.*)

quels nerfs ! mais auſſi, quel attachement ! quelle généroſité !

» Notre Roi, dit Comines, * eſt le Seigneur » du monde, qui le moins a cauſé d'uſer de ces » mots : *j'ai privilege de lever ſur mes ſubjects ce* » *qui me plaît* : & ne lui font nul honneur » ceux qui ainſi le diſent pour le faire eſtimer » plus grand, mais le font haïr & craindre aux » voiſins, qui pour rien ne voudroient être ſous » ſa Seigneurie ; & même aucuns du royaume » s'en paſſeroient bien, qui en tiennent ; mais » ſi notre Roi ou ceux qui le veulent élever ou » agrandir, diſoient : *j'ai des ſujets ſi bons & ſi* » *loyaux qu'ils ne refuſent choſes que je leur de-* » *mande, & ſuis plus craint, obéi & ſervi de mes* » *ſujets, que nul autre Prince qui vive ſur la terre,* » *& qui plus patiemment endurent tous maux & toutes rudeſſes, & à qui moins il ſouvient de leurs* » *dommages paſſés* ; il me ſemble que cela lui ſe- » roit grand lot, & en dis la vérité, que non » pas de dire : *je prends ce que je veux & en* » *ai privilege : il le me faut bien garder.* Le » Roi Charles-Quint ** ne le diſoit pas : auſſi

* *Chap.* 19. *édit. Lond.* 1747.

** *Charles V.*

„ ne l'ai-je point ouï dire aux Rois ; mais je l'ai
„ bien ouï dire à aucuns de leurs ſerviteurs,
„ auxquels il ſembloit qu'ils faiſoient bien la
„ beſogne : mais, ſelon mon avis, ils mépre-
„ noient envers leur Seigneur, & *ne le diſoient*
„ *que pour faire les bons valets, & auſſi qu'ils ne*
„ *ſavoient ce qu'ils diſoient.*

„ Et pour parler de l'expérience de la bonté
„ des François, ne faut alléguer de notre tems
„ que les trois Etats tenus à Tours, après le
„ décès de notre bon maître le Roi Louis XI,
„ (à qui Dieu faſſe pardon,) qui fut l'an 1483.
„ L'on pouvoit eſtimer lors que cette bonne
„ aſſemblée étoit dangereuſe, & diſoient quel-
„ ques-uns de petite condition & de petite vertu,
„ & ont dit pluſieurs fois depuis, que c'eſt un
„ crime de leze-Majeſté que de parler d'aſſem-
„ bler les Etats, & que c'eſt pour diminuer
„ l'autorité du Roi, & ce ſont ceux qui commet-
„ tent ce crime envers Dieu & le Roi, & la
„ choſe publique ; mais ſervoient ſes paroles, &
„ ſervent à ceux qui ſont en autorité & crédit,
„ ſans en rien l'avoir mérité.

„ Eſt-ce donc ſur tels ſubjects que le Roi
„ doit alléguer privilege de vouloir prendre à
„ ſon plaiſir, qui ſi libéralement lui donnent,

» Ne ſeroit-il pas plus juſte envers Dieu & le » monde, de lever par cette forme que par vo- » lonté déſordonnée ? *car nul Prince ne le peut* » *autrement lever que par octroy, comme je l'ai* » *dit, ſi ce n'eſt par tyrannie & qu'il ait excuſe.*"

Qu'on juge par ce beau fragment de l'amour des François pour leurs Rois, dans les tems où ils oſoient parler avec autant de hardieſſe.

Pourquoi redouter un peuple ſuſceptible de force ? Ne ſeroit-il pas plus avantageux de mériter ſon affection ?

L'homme n'eſt pas méchant quand une inſtitution ſuperſtitieuſe, ou un Gouvernement tyrannique, ne lui donnent pas l'exemple de la férocité, & ne lui laiſſent pas pour tout mobile la crainte, & pour toute paſſion la *cupidité.*

Lorſqu'une adminiſtration deſpotique a corrompu & dénaturé les hommes, ils peuvent devenir les plus dangereux & les plus inſatiables animaux deſtructeurs. Tel qui rampa ſous l'inquiſition, ſe ſignala par ſes forfaits dans le nouveau monde. (1)

(1) Ces monſtres féroces qui lançoient avec des dogues des hommes ſimples, & foyant des ſupplices af-

De même dans les Etats où l'anarchie, suite inévitable du Despotisme, (1) s'est introduite,

---

freux; ces conquérans avides d'or, de sang & de carnage, qui virent sans étonnement les prodiges d'industrie d'un peuple alors plus civilisé que notre Europe ne l'étoit dans ces tems sauvages, croyoient sans doute que les infortunés Mexicains méritoient anathême; parce que leurs Prêtres offroient à leurs Dieux des sacrifices de sang humain. Les inquisiteurs Espagnols n'étoient-ils pas plus criminels quands ils joignoient aux pratiques d'une superstition aussi cruelle, l'intérêt de leur cupidité; puisque le bien de leur victime étoit confisqué à leur profit, tandis que les Prêtres Mexicains n'étoient du moins que des fanatiques.

(1) L'existence des hommes opprimés par le Despotisme seroit trop affreuse, si l'anarchie ne lui succédoit pas; car c'est elle qui le renverse, & c'est dans son sein que germent les révolutions qui régénerent la société, & vengent les hommes. Ainsi tout semble suivre dans l'ordre des choses humaines une révolution constante, & nous retraçons sans cesse la circonférence du cercle dans lequel nous sommes circonscrits. L'on *pourroit approprier aux hommes*, dit Etienne Pasquier, *ce que le commun peuple dit des maisons nobles; qu'elles sont cent ans bannieres & cent ans civieres.*

La *prospérité* naît sous les pas de la *liberté*. On abuse de cette *prospérité*, & la servitude lui succede bien-

les hommes deviennent des bêtes furieuſes, après avoir été des eſclaves. C'eſt alors l'époque *des St. Barthelemi*, *des Poltrot de Méré*, *des Jacques Clément*, *des Ravaillac*.

Mais il faut diſtinguer chez les hommes le caractere acquis, des penchans naturels; nous ſommes de tous les êtres les plus ſuſceptibles de modifications & ſur-tout de paſſions extrêmes. Un peuple eſclave eſt toujours vil; il peut être méchant & cruel; car il eſt aigri, ſombre & ignorant; & quand l'inſtruction ne ſeroit pas le ſeul rempart de la liberté contre la tyrannie, elle ſeroit toujours la premiere ſauve-garde de l'homme contre l'homme; mais l'eſclave eſt un homme mutilé. L'homme eſt fait pour la liberté comme pour l'air qu'il reſpire. Un maillot trop reſſerré eſtropie l'enfant auquel la Nature deſtinoit peut-être les plus belles proportions. De même un Gouvernement arbitraire altere toutes les facultés morales.

Laiſſez l'homme libre; rendez-le heureux, &

---

tôt; la *ſervitude* parvenue au dernier période, amene une *révolution* qui redonne la *liberté*, &c. Le branle du *pouſſin* eſt une idée ſublime; elle peut s'étendre à tout.

fiez-vous à lui pour vous récompenſer du mérite d'être juſte.

O combien eſt *mépriſable* un Grand *mépriſé!* puiſque tant d'illuſions concourent à nous marquer ſes vices; puiſque les hommes ſont naturellement portés à ſavoir gré des actions honnêtes les plus ſimples, à ceux qui ſont revêtus du pouvoir de faire le bien & le mal.

Quand le peuple eſt libre, il eſt moins mauvais juge qu'on ne croit communément. Quand il eſt eſclave, il juge comme on le fait juger.

Les hommes ne ſe ſont-ils pas fait dans tous les tems des Divinités de ce qui leur fut utile? *Moritaſgus*, *Verjugodomnus*, *Beladucradus*, *Hogotius*, *Endovellicus*, furent déifiés par les agreſtes Gaulois; c'étoient des fondateurs de ſociétés, des bienfaiteurs des hommes.

Un *Flaccus*, un *Verrès*, ſe firent décerner les honneurs divins en Grece, en Aſie; mais ils furent la terreur de leurs comtemporains, comme ils ſont l'exécration de la poſtérité.

Les méchans calomnient le plus ſouvent les hommes, quand ils déclament contre leur injuſtice. Nous ſommes tous ou preſque tous équitables, lorſque nous apprécions les actions de nos ſemblables. Nous allons naturellement

au-devant de ceux qui nous font du bien ; & ſi les hommes ont quelquefois perſécuté ceux qui cherchoient à les éclairer, c'eſt depuis que les fanatiques, les envieux, les méchans, c'eſt-à-dire tous les inſtrumens, ou les complices, ou les protégés du Deſpotiſme, ſe ſont fait des partis, & ont ameuté leur cabale contre le mérite qui bleſſoit leur amour-propre, ou confondoit leurs projets.

Laiſſez un libre cours à l'inſtruction ; elle ſera accueillie par tous, & fera le bien de tous.

Les Deſpotes, & les Deſpotes mal-habiles, ſont les ſeuls qui puiſſent redouter le jugement d'un peuple éclairé & libre ; car *rien*, dit un ancien, *n'eſt auſſi ſuſpect & ne fait tant d'ombrage aux méchans que la vertu.* (1) L'excellent & reſpectable Alfred, dont le génie, reſſerré par ſon ſiecle & les mœurs féroces de ſon peuple, ne pouvoit ſe livrer à ſes grandes & nobles vues, gémiſſoit du peu d'inſtruction de ſes ſujets, & s'écrioit : *pourquoi les Anglois ne peuvent-ils pas, comme il*

(1) *Nam regibus boni quàm mali ſuſpectiores ſunt, ſemperque his aliena virtus formidoſa eſt.*

(Salluſt. Catilina.)

ſeroit ſi juſte, être auſſi libres que leurs propres penſées ?

Un tel homme ſentoit qu'il avoit été bien plus réellement maître d'une nation éclairée, & qu'il y auroit eu une toute autre influence.

Charlemagne, Charles V, & tous les grands Rois ont excité & encouragé l'inſtruction, & regardé l'ignorance comme le plus grand des malheurs pour les Princes auſſi-bien que pour les ſujets.

Les obſtacles apportés à l'inſtruction, les prohibitions qui gênent les preſſes, & la publication des écrits publics, ſont les premieres armes du Deſpote, & celles dont l'effet eſt le plus cruel à la liberté. Tibere fut le premier Deſpote Romain qui oſa hazarder cet acte de tyrannie. (1) On ſait qu'Edouard I fit condamner &

(1) „ *Cornelio Coſſo, Aſinio Agrippâ Coſſ. Cremutius Cordus poſtulatur, novo ac tùm primùm audito crimine quod editis annalibus, Laudatoque M. Bruto, C. Caſſium Romanorum ultimum dixiſſet.*" Cremutius, dans le diſcours de défenſe qu'il tient en plein Sénat, & que Tacite nous a conſervé, dit : „ *Marci ciceronis libro, quo Catonem cælo æquavit, quid aliud dictator Cæſar, quàm reſcriptâ oratione, velut apud judices reſpondit ?*"

exécuter tous les Poëtes Gallois, après la conquête du pays de Galles, de peur que la tradition poétique de son ancienne indépendance, n'enflammât ce pauvre peuple du desir de la recouvrer.

Cette politique qui interdit la liberté d'écrire & de publier ses pensées, est aussi mauvaise comme *politique*, qu'elle est barbare comme *loi*.

Elle est *mauvaise*, parce qu'elle doit inspirer la plus grande méfiance contre les intentions du Gouvernement.

Parce qu'elle doit établir entre le peuple & ses chefs la confusion de la Tour de Babel.

Parce qu'elle rend inévitable les fautes *des Ministres*, qui ne sont ni éclairés, ni conseillés ni redressés, & qui ne craignent plus ni la critique, ni les plaintes, ni le jugement sévere de l'opinion publique qui ne peut plus se manifester.

Les Loix des douze Tables furent exposées un an entier aux yeux de tous, avant d'être promulguées. Tous les accueillirent & les respecterent.

Cette politique est barbare; car comment qualifier autrement la constitution d'un Etat, où le Roi peut toujours faire la guerre à la nation,

ſans que la nation puiſſe jamais être inſtruite de ſes droits, des injuſtices qu'elle endure, des vexations dont elle eſt la proie ; ſans qu'il ſoit poſſible de ſe plaindre des Miniſtres, de détromper le maître, de lui lier les mains s'il devient un tyran ?

Qu'eſt-ce qu'une conſtitution où les ſatellites du Deſpote peuvent toujours ſéduire & tromper une partie des citoyens, tandis qu'il n'eſt jamais permis à leurs compatriotes éclairés de les détromper ?

Qu'eſt-ce qu'un Gouvernement où l'on tient pour maxime, & pour ainſi dire pour *Loi* : *que toute regle, toute forme, toute repréſentation, tous droits s'anéantiſſent à l'arrivée du Prince ?* * (adveniente principe ceſſat magiſtratus) & où perſonne n'a le courage & le pouvoir de dévoiler & de renverſer cette maxime, auſſi dangereuſe & effrayante qu'elle eſt abſurde & ridicule ? Il ſeroit incroyable qu'elle fût admiſe dans un pays ſorti de la barbarie, ſi les Rois de France n'avoient pas uſé en mille occaſions de cette étrange prérogative.

* *Encyclop. art. Lit de Juſtice.*

prérogative. Il ne leur restoit, plus à faire que ce qu'ils ont fait, c'étoit d'anéantir la Magistrature, ou ce qui est plus tyrannique & plus dangereux encore, s'il est possible, c'étoit de *l'avilir*. C'est assurément ici la place de dire un mot de cet acte d'autorité formidable.

A l'époque de la destruction des Parlemens, de cette singuliere révolution qui s'est faite, pour ainsi dire, d'elle-même, & qui n'a coûté à celui qui en a paru l'auteur, que la peine de recueillir le fruit du long esclavage des François; à cette époque, dis-je, beaucoup d'étrangers (1) ont applaudi à ce que l'on appelloit improprement *le nouveau système*; & cela n'est pas étonnant.

Ils n'ont vu dans ce changement que l'abolition de la vénalité des charges, (abus presque intolérable aux yeux de la raison, dont l'exemple unique se trouvoit en France), & l'établisse-

(1) Je ne parle que des étrangers; car les partisans François de ces nouveaux établissemens ne l'étoient que par ignorance, fanatisme, esprit d'intérêt ou de vengeance, & ils ne sont pas dignes qu'on fasse mention d'eux.

ment de la juſtice *prétendue gratuite*; illuſion groſſiere, dont le mépriſable *Maupeou* a voulu leurrer la nation, quoique le manque de moyens & ſa ſordide cupidité, ne lui aient pas permis de la tromper long-tems. (1)

Peu d'étrangers connoiſſent à fond la Conſtitution Françoiſe, parfaitement ignorée de preſque tous les François (2). Peu d'étrangers ſavoient qu'au premier ſoupçon que la néceſſité

(1) C'eſt bien de lui qu'on a pu dire : *non tam commutandarum quàm evertendarum rerum cupidus.* (Cicer. de off. L. II. c. 1.)

(2) Pas un ſeul Hiſtorien François n'eſt ſatisfaiſant à cet égard, & n'a, pour ainſi dire, effleuré cette matiere. *Tite-Live*, *Salluſte*, *Tacite*, *Céſar* lui-même encadroit ſans ceſſe dans l'hiſtoire des faits celle des Loix & des uſages; & nos annaliſtes craindroient d'afficher le pédantiſme de la juriſprudence, s'ils prenoient la même peine; mais cela même tient encore à la liberté. Tout citoyen à Rome avoit droit d'être inſtruit de ce qui l'intéreſſoit : nul n'étoit taxé ſans ſavoir ſous quelle forme, d'après quel calcul, & pour quel emploi. Nul ne ſubiſſoit un jugement ſans connoître les loix d'après leſquelles il ſeroit rendu. Des hommes puiſſans pouvoient & devoient ſans ceſſe réclamer pour le peuple; & cette réclamation ne pouvoit jamais être éludée. Nulle partie de l'adminiſtration n'étoit voilée. L'autorité qui s'avance

de la distribution *gratuite* de la justice serviroit de prétexte au Chancelier, les Parlemens l'avoient offerte; personne n'a pensé que l'abolition de la vénalité des charges n'avoit pas même été mise en délibération.

Mais ce que tout homme éclairé devoit sentir, c'étoit la violation manifeste & authentique d'un si grand nombre de propriétés. Or, toutes les propriétés se tiennent inséparablement comme les chaînons d'une même chaîne, & sont également sacrées: celui qui en attaque une, est l'ennemi public; car par cela même il les attaque toutes.

Il ne naît pas, en quatre siecles, quatre hommes capables de prévoir jusqu'où peuvent aller les innovations; d'où l'on doit conclure que les changemens ou les nouveaux établissemens constitutifs sont rarement sans dangers.

Il n'étoit pas difficile de prévoir que des hommes, presque tous désintéressés de la chose publique, assez vils pour dépouiller leurs compatriotes (1), & pour s'imposer le devoir effrayant

au Despotisme cherche à tout dérober, & son premier soin est de tout désunir.

(1) *Quis autem amicitior quam frater fratri, aut*

de décider ſur les propriétés & la vie des citoyens, ſans avoir jamais étudié les loix (1), pourvus d'une exiſtence fragile, précaire, avilie; que des hommes gagés par la cour, eſclaves très-rampans du Roi, ou ce qui eſt pis encore de ſon Chancelier, n'avoient pas le courage de lutter contre les coups d'autorité, & d'inſtruire la nation par leur réſiſtance; que quand ils auroient ce courage, ils n'en auroient ni le droit ni le pouvoir, par la raiſon que je renvoie mon valet lorſqu'il me déſobéit.

Oh! que le judicieux & pénétrant Philippe de Comines ſemble bien avoir lu dans l'avenir, quand il a dit: (2)

---

quem alienum fidum invenies, ſi tuis hoſtis fueris. (Salluſt. jugurt.)

(1) C'eſt à l'érection de ces nouveaux juges qu'on a pu dire avec Tacite: *que la République étoit auſſi tourmentée par les Loix mêmes qu'elle l'étoit auparavant par les vices. Utque antehac flagitiis, tunc legibus laborabatur.* (Ann. lib. 3.)

(2 (*Mem. liv. V. cap.* 19.) *édit.* 1747.) On trouvera quelque choſe de plus frappant encore, par l'application qu'on en peut faire aux ſoi-diſant nouveaux Parlemens, dans un manifeſte de Charles VII, encore Dau-

„ Le Prince tombe en telle indignation en-
„ vers notre Seigneur, qu'il fuit les compagnies
„ & conſeils des ſages, & *en éleve de tout neufs*,
„ *mal ſages*, *mal raiſonnables*, *violens*, *flatteurs*,
„ qui lui complaiſent à ce qu'il dit : *s'il veut*
„ *impoſer un denier*, *ils diſent deux : s'il menace*
„ *un homme*, *ils diſent qu'il faut le pendre* ; & de
„ toute autre choſe le ſemblable, & *que ſur-tout*
„ *il ſe fuſſe craindre*.... Ceux que tels Princes
„ auront ainſi avec ce conſeil chaſſé & débouté,
„ & qui par longues années auront ſervi, &
„ ont accointance & amitié en ſa Terre, ſont
„ mal-contens, & à leur occaſion quelques autres
„ de leurs amis & bienveuillans ; & par aven-
„ ture on les voudra tant preſſer, qu'ils ſeront
„ contraints à ſe défendre ou de fuir vers quel-
„ ques petits voiſins.

„ Et ainſi par diviſion de ceux de dedans le
„ pays, y entreront ceux du dehors. "

La premiere de ces prophéties ſe vérifie

---

phin, alors à Poitiers, avec le reſte du vrai Parlement ; il y exhale les vérités les plus dures contre le nouveau Parlement, erigé par Iſabeau de Baviere. (*Voy. Froiſſart.*)

depuis long-tems : la ſeconde aura ſon tour.

La plus grande partie des François gémiroit encore de ce prétendu malheur, tant la nation eſt fidelle & conſtante, & tant les liens de l'opinion ſont difficiles à diſſoudre.

Pour moi, citoyen du monde, frere de tous les hommes, fidele ſujet des bons Rois, ennemi de tous les tyrans, j'enviſagerai ce ſpectacle avec indifférence, ſi les François ne font que changer de maître : j'en ſerai témoin avec joie, ſi leur ſort doit être meilleur ; *Or, après un regne deſpotique, le meilleur jour eſt le premier.* (1)

Je n'ai d'autre intérêt que celui de la vérité, je n'ai d'autre occupation que celle de la publier.

La perſécution ne m'effraie pas, car la fortune & la faveur ne ſauroient me ſéduire ; je ne voudrois pas que ma nation méritât le reproche que Tibere faiſoit aux Romains, (2) & que nos Princes euſſent plus à ſe plaindre de la baſſeſſe de leurs

(1) *Optimus eſt poſt malum principem dies primus.* (Tacit. hiſt.)

(2) *O homines ad ſervitutem paratos !*

ſujets, que les ſujets de la répugnance que leurs Princes ont à entendre la vérité.

Je l'ai dite telle que je la ſavois, telle que je la voyois. Puiſſai-je inſpirer à des citoyens plus habiles & plus éloquens que moi le courage néceſſaire pour apprendre à leurs compatriotes, que chacun d'eux n'eſt en ſociété que pour retirer de cette aſſociation ſon plus grand avantage ; qu'un Roi, Chef de la ſociété, n'eſt inſtitué que par elle & pour elle.

Que tout Souverain qui ſe dit tel, *par la grace de Dieu*, (1) reſſemble à Xerxès, enchaînant les mers, (2) ou frappant de verges le mont Athos, s'il opprime ſon peuple & que ce peuple ſe ſouleve ; car Dieu ne ſauroit être que le juge inexorable & terrible des tyrans.

Que ſi *l'Hercule* de la fable ou le *Samſon* de l'hiſtoire ſacrée exiſtoient, & qu'un pouvoir

(1) Charlemagne fut le premier qui employa ces mots : *gratiâ Dei rex ;* il eût été noble, juſte & digne de ce grand homme d'ajouter, *& conſenſu populorum.*

(2) Le célebre *Canute*, le plus puiſſant Prince de ſon tems, ſe laiſſa mouiller par les vagues de la mer, aux yeux des flatteurs qui vantoient ſa puiſſance illimitée : belle leçon pour l'orgueil des humains !

ſurnaturel les rendit invulnérables, la force ſuffiroit peut-être aux tyrans ; mais que la force la plus prodigieuſe, ſuccombant ſous l'effort d'un très-petit nombre d'hommes, chacun de nous, depuis le plus ſuperbe Potentat juſqu'au dernier individu de la ſociété, a beſoin du laboureur qui ſeme & recueille, & de tous les hommes ſes ſemblables, qui l'aideront s'ils en ſont aidés.

Qu'aucun homme n'a droit d'opprimer un autre homme ; car aucun ne voudroit être opprimé ; & ſi l'on tire un droit de la force, un autre plus fort pourra toujours revendiquer le même droit.

Que le citoyen peut & doit défendre ſa liberté avec courage & opiniâtreté : que celui même qui la défendroit avec frénéſie, ne ſeroit pas plus coupable que celui qui ſe précipiteroit avec rage ſur le raviſſeur de ſa femme & de ſes enfans, ſur l'aſſaſſin qui en voudroit à ſa vie ; car l'une & l'autre défenſe ſont pour lui les plus ſacrés des devoirs.

Que l'homme n'a pas le droit d'apprécier pour un autre homme le prix de la liberté ou le poids de la ſervitude. (1)

(1) *Nous craignons la mort & l'exil*, diſoit Cicé-

Mais qu'il doit toujours assistance à son semblable, pour recouvrer celle-là & briser celle-ci; car son intérêt & la Nature lui en imposent également le devoir.

Que *les hommes ne doivent plus reconnoître* (1) *une puissance qui ne les nourrit pas*, & qu'ils doivent par conséquent renverser la puissance qui les pille & les opprime. Dans les contrées infortunées, où s'exerce une telle puissance, on défend sous des peines afflictives la poursuite des sangliers qui ravagent les moissons. Le Gouvernement est en effet trop ressemblant à ces animaux voraces & destructeurs, pour ne pas les prendre sous sa sauve-garde. (2)

---

ron ; & *combien donc devons-nous redouter la servitude, le pire de tous les maux qui affligent l'humanité. Mortem & ejectionem quasi majora timemus quæ multò sunt minora.*

(1) *Les Chinois*, dit l'Auteur de l'hist. polit. & philos. du comm. des deux Indes, *ne reconnoissent plus une puissance qui ne les nourrit pas.*

(2) Sous Guillaume le Conquérant, qui dépeuploit de vastes territoires pour planter des forêts, on crevoit les yeux à quiconque tuoit un sanglier, un cerf, ou même un lievre, dans le même tems où l'on payoit une amende

Que le Deſpotiſme qui s'eſt introduit généralement dans preſque toutes nos conſtitutions Européennes, a dénaturé toutes les langues, toutes les idées, tous les ſentimens mêmes.

Que l'intérêt perſonnel, devenu le mobile & le juge de toutes les actions humaines, a reculé ſans ceſſe les bornes de l'autorité pour recevoir le prix de ſes ménagemens.

Que pour pallier à leurs propres yeux leur foibleſſe & leur lâcheté, les eſclaves ont multiplié continuellement les acceptions & augmenté la force des mots, *devoir*, *obéiſſance*, *ſoumiſſion*, mais que ces mots ſont abuſifs & ne renferment aucun ſens, lorſqu'ils ne ſont pas le réſultat des principes dont la reconnoiſſance des droits de l'homme eſt la baſe.

Que les Prêtres, partiſans & fauteurs du Deſpotiſme, caractere diſtinctif de leurs prétentions & de leur eſprit, ſoutiennent en vain *le dogme de l'obéiſſance paſſive*; menſonge ſtupide, fauſſeté monſtrueuſe, imputée à Dieu, attribuée à l'Ecriture.

Que de tels principes ſont une injure faite

---

modérée pour le meurtre d'un homme. (*Voyez M. Hum.*) Louis XI aimoit paſſionnément la chaſſe, il la défendit. (*Voyez M. Duclos.*)

à la Divinité, & qu'un tyran ne ſauroit être *l'oint du Seigneur.*

Que la religion chrétienne enſeigne une morale abſolument contraire. * „ Les Grands, diſoit un de ſes plus reſpectables miniſtres à „ un redoutable Deſpote, qui avoit tant ſacrifié „ d'hommes & de récoltes à ſa gloire : les *Grands* „ *ne doivent leur* élévation qu'aux beſoins publics, & loin que les peuples ſoient faits pour „ eux, ils ne ſont eux mêmes, tout ce qu'ils „ ſont, que pour les peuples. Quelle affreuſe „ providence, ſi toute la multitude des hommes n'étoit placée ſur la terre que pour ſervir aux plaiſirs d'un petit nombre d'heureux „ qui l'habitent ! .... Ils perdent, ajoute t il, le „ droit & le titre qui les fait Grands, dès qu'ils „ ne veulent l'être que pour eux. "

Que toute autre morale eſt impie ; car elle eſt inhumaine ; que tout autre langage part d'un lâche adulateur ou d'un fanatique forcené.

Que la Loi Divine, qui ne ſauroit être que la plus avantageuſe pour l'humanité, ordonne de *dire* & de *publier* la vérité : „ on eſt

---

* *M. Maſſillon, petit carême ſur l'humanité des Grands.*

„ ſon défenſeur, dit St. Ambroiſe, ſi, du mo-
„ ment qu'on la voit, on la dit ſans honte &
„ ſans crainte. " (1)

Qu'il faut ſe méfier de tous les pieges qu'on offre à la crédulité du peuple, qui doit croire que toute maxime contraire à ſon bonheur ou à ſa liberté, eſt auſſi criminelle aux yeux de l'Etre ſuprême qu'à ceux de notre raiſon, que nous tenons tous de ſa bienfaiſante Toute-Puiſſance.

Qu'il faut donc mépriſer les ſuperſtitieux & abhorrer les fanatiques.

Qu'il faut repouſſer auſſi cette urbanité ſi vantée, dont les Deſpotes tâchent de bigarrer nos mœurs, & qui ſuit conſtamment la marche de la corruption.

Qu'il faut craindre de reſſembler à ces *Bretons*, chez leſquels Agricola introduiſit le luxe & l'Elégance Romaine, qui y firent de tels progrès, que les peuples conquis imitoient juſqu'aux vices de leurs maîtres, & décorerent du nom de *politeſſe* la partie la plus réelle & la plus durable de leur ſervitude. (2)

(1) *Ille veritatis defenſor eſſe debet qui cum rectè ſentit, loqui non metuit nec erubeſcit.*

(2) *Paulatimque diſceſſum ad delinimenta vitiorum*

Que dans les siecles polis, où les mœurs sont revêtues d'un vernis si uniforme & si agréable, cette écorce séduisante couvre tous les vices, *je veux dire la cupidité, l'orgueil & la lâcheté.*

Que la douceur, l'indolence, l'inertie, préſagent la décadence, & masquent la servitude.

Que la molleſſe eſt plus dangereuſe en France qu'en tout autre pays, parce qu'ailleurs elle *abrutit*, & qu'en France *elle rend l'eſprit faux & délicat*; * de ſorte qu'elle a plutôt altéré les mœurs.

Que ce ſauvage Athénien qui répondit, aux offres de ſervice du Deſpote Macédonien: *fais pendre Philippe* : (1) n'étoit pas propre ſans doute à être courtiſan ; mais qu'il étoit bien moins ſuſceptible encore d'être un vil eſclave ; & que nous aurions beſoin aujour-

„ *porticus & balnea, & conviviorum elegantiam ;*
„ *idque apud imperitos humanitas vocabatur, cum*
„ *pars ſervitutis eſſet.* (Tacit. vit. Agricol.)

* *Ami des hommes.*

(1) Démocharès, envoyé d'Athenes, à qui Philippe demandoit : *ce qu'il pouvoit faire pour le ſervice de la République.*

d'hui de tels hommes plutôt que de diſerts orateurs (1)

Que la préſomption a perdu l'Europe (2) & notre patrie : qu'on ne loue guere les petits talens ; que quand on n'a point de grandes vertus ; nous n'en avons plus aſſez pour rougir de celles de nos peres, en laiſſant retomber les yeux ſur notre ſiecle : & grace *au bon ton* introduit dans la ſociété ; nous *perſifflerions* aujour-

---

(1) Qu'on ne prenne point ceci comme une ſatyre contre les gens de lettres, ſi l'on peut appeller ainſi les *Moreau* & les *Linguet* ; j'oſe aſſurer que ceux de cette eſpece ſont rares. Ce ne ſont point les écrivains à réputation, du moins aujourd'hui, qui fomentent l'eſclavage. En cultivant la raiſon, & répandant les lumieres, ils font connoître les *droits* & *les devoirs* S'il en eſt quelques-uns qui laiſſent échapper des principes trop peu réfléchis, ou qui ſacrifient à l'harmonie des mots la juſteſſe d'une penſée, il en eſt beaucoup qui parlent avec une hardieſſe très-noble de la liberté, & j'ai vu ces morceaux applaudis avec enthouſiaſme au théatre & aux ſéances publiques des académies. J'oſe le dire : en général, les ames ſe relevent tellement qu'il faudra bientôt du courage pour être lâche ; & la nation reprendroit bientôt ſon énergie, ſans les tyranniques vexations du Gouvernement.

(2) Voyez les Anglois, &c. &c. &c.

d'hui les *Bayard* & les *du Guesclin*, parce que nous ne pouvons plus les imiter.

Que nos peres, dont une triple enveloppe d'airain défendoit l'honneur & la liberté, n'eussent pas été impunément le jouet d'une cohorte de publicains & de ministres plus avides encore; que ces dignes guerriers n'eussent pas plus souffert l'oppression intérieure que les insultes du dehors.

Qu'il seroit tems d'essayer si leur mâle & généreuse rudesse ne vaudroit pas notre inépuisable patience; (1) & qu'alors la France ne seroit plus l'objet du mépris des étrangers & la victime de l'oppression la plus absolue & la plus multipliée.

Puissai-je entendre dire enfin aux Princes, avec non moins de hardiesse & de vérité!

Il faudroit bien de l'audace aux Despotes, s'ils réfléchissoient sur les suites du Despotisme.

De tous les Empereurs qui succéderent à

(1) *Patientia servilis*, dit Tacite.

Jules-Céſar, juſqu'à Veſpaſien, (1) aucun ne mourut que de mort violente.

L'Aſie en proie au fléau deſtructeur nommé *Deſpotiſme*, dont elle fut le berceau, nous offre le théatre des révolutions les plus fréquentes & les plus ſanglantes.

On compte les tyrans qui ſont morts dans leur lit d'une mort naturelle.

L'INJUSTICE, *en un mot, a bien ſouvent détrôné des Souverains; mais elle n'a jamais affermi les Trônes.* (2)

O Rois qui vieilliſſez dans une longue enfance; vous que la facilité, plus que l'intérêt, mene à la

(1) Auguſte fut empoiſonné par *Livie* ſon épouſe; *Tibere* fut étouffé par *Macron* ſon favori, pour frayer le chemin du trône à *Caligula*, qui périt par la main des Officiers de ſa propre garde. *Agrippine* empoiſonna *Claude* ſon mari. Néron termina lui-même ſa vie. *Galba* périt auſſi bien que *Vitellius* par la main des ſoldats. *Othon* enfin ſe poignarda lui-même.

(2) *Maſſillon, ſur les obſtacles que la vérité trouve dans le cœur des Grands.* [Petit carême.]

la tyrannie, tremblez que votre propre intérêt, votre plus chere idole, deſſille vos yeux & réveille en vous la crainte prudente & les remords effrayans. Les mains du fanatiſme attenterent ſur les Princes les plus chéris & les plus dignes de l'être. Quel Deſpote oſera dévaſter ſes Etats ſans crainte ! quel tyran peut eſpérer d'opprimer impunément vingt millions d'hommes.

Le citoyen honnête à qui l'amour de la liberté donne le courage d'écrire & de publier cet ouvrage, auſſi eſtimable pour les principes que foible par ſon exécution ; le citoyen honnête qui oſe ſe plaindre à vous de vous, abhorre les aſſaſſins ; & ſe précipiteroit au-devant de l'eſclave forcené, qui leveroit une main criminelle ſur votre ſein.

Mais ce même citoyen ſeroit auſſi le premier à repouſſer vos cohortes mercénaires, & crieroit à ſes compatriotes :

Le Monarque n'eſt reſpectable qu'alors qu'il eſt le pere, le défenſeur, l'organe de la patrie, pour l'avantage de laquelle il fut élevé.

Le devoir, l'intérêt (1) & l'honneur ordon-

(1) Il exiſte en Angleterre une Loi obtenue par la

nent de réſiſter à ſes ordres arbitraires, & de lui arracher même le pouvoir, dont l'abus peut entraîner la ſubverſion de la liberté, s'il n'eſt point d'autres reſſources pour la ſauver.

Vous devez tout à l'obſervation des Loix, & vous n'êtes tenu à *l'obéiſſance* & au *reſpect* que relativement à elles.

Oui, Prince: vous êtes aſſez malheureux pour ne l'avoir jamais entendu; mais il eſt tems de l'apprendre:

„ Où la liberté perd ſes droits: là ſe trouve „ la frontiere de votre Empire. "

Puiſſiez-vous, en entendant ces vérités nouvelles, vous réveiller du profond aſſoupiſſement

---

Chambre des Communes ſous le regne de l'uſurpateur Henri IV; par laquelle il eſt porté qu'aucun Juge, convaincu d'avoir prévariqué dans ſes fonctions, ne pourroit être excuſé ſur l'allégation juſtificative d'un ordre & même d'une menace du Roi, quand il auroit riſqué ſa vie en y réſiſtant. (*Voy. M. Hum. hiſt. de Plantagenet.*)

Cette Loi, belle & ſage dans ſes diſpoſitions, eſt, dans tous les ſens & tous les cas poſſibles, conforme à l'exacte équité; car celui qui ne ſe ſent pas la force de remplir un devoir, quelque riſque qu'il court en s'en acquittant, ne doit pas ſe l'impoſer.

dans lequel vous êtes plongé, ranimer votre ame à la véritable gloire, je veux dire, à celle de réparer ſes fautes, & vous écrier : „ ſoulageons mon peuple, élevons ma nation ; il en „ eſt tems encore, car j'apperçois quelques traces de la liberté mourante." (1)

(1) *Manebant etiam tum veſtigia morientis libertatis.* [Tacit. annal.]

F I N.

NOTE DE L'EDITEUR.

L'Editeur, inévitablement empêché par des affaires imprévues, de ſuivre cette édition, a trouvé en la liſant quelques fautes eſſentielles qu'il eſt important de corriger. Il ſupplie le Lecteur de jetter les yeux ſur l'Errata, toutes les fois que le ſens, ou quelque défaut de convenance, l'arrêtera.

FAUTES ESSENTIELLES A CORRIGER.

Page 21, ligne derniere, *moins les relations ;* liſez : moins ſes relations.

p. 25, à la note, lig. 2. *Vous eſſuyez*; liſez: vous choyez.
p. 32. l. 14. *de bien*; liſez: de biens.
p. 42. l. 14. *que les inſtitutions ont*; liſez: que les inſtitutions ſociales ont.
p. 63. à la note, *voyez page* 16; liſez: voyez p. 41.
p. 81. l. 22. *les a diſperſés*; liſez: les a diſpenſés.
p. 84. l. 2. *Louis XI*; liſez: Louis IX.
ibid. l. 11. *on pourroit lui dire*; liſez: on pourroit dire.
p. 86. l. 14. *l'a, dit-il*; liſez: l'a dit.
p. 89. dans la note, l. 16. *l'Abbé Fuyer*; liſez: l'Abbé Suger.
p. 91. l. 1. tranſportez cet aſtérique à l'alinéa ſuivant, après ces mots: *ils penſeront.*
p. 94. l. 14. *diſoit* Bolingbroke; liſez. diroit Bolingbroke.
p. 98. l. 10. *de l'humanité dans ce Gouvernement*; liſez: de l'humanité; dans ce Gouvernement.
p. 103. la note qu'on voit au bas de cette page ſe rapporte à ces mots, lig. 11. *vû leur éducation ſtupide.*
p. 106. l. 17. *ſon mérite*; liſez: ſon maitre.
p. 124. l. 14. *la moindre*; liſez: la même.
p. 125. l. 10. *l'Isle Dormus*; liſez: d'Ormuz.
p. 128. l. 8. *Socrate*; liſez: Iſocrate.
p. 150. l. 10. *de ſon eſprit tournoit en*; liſez: de ſon eſprit, & la juſteſſe de ſon goût, tournoit en.
p. 155. l. 13. les deux aſtériques ſe rapportent au mot *d'Allemands*, même pag. l. 10.
p. 163. l. 3. *c'eſt-à-dire à-peu-près*; liſez: c'eſt dire à peu-près.
p. 167. l. 15. *quel titre donnera*; liſez: quel titre donner à.
p. 170. l. 10. *ces mêmes reſſorts*; liſez: ces menus reſſorts.
p. 173 l. 1. de la note, *d'Uwen*; liſez: d'Owenn.
p. 176. l. 12. *qui voient: ainſi*; liſez qui voient ainſi:
p. 180. l. 2. *quelque génie*; liſez: quelque génie prophetique.
p. 183. l. 4. de la note, *fut reſtrainte & limitée*; liſez: fut reſtrainte & limitée.

p. 191. l. 3. *qui doit tout ;* lisez : qui doit tant.
ibid. l. 18. *une ligue ;* lisez : une ligne.
p. 194. l. 10. *ſappe ;* lisez : ſappa.
p. 195. l. 6. *le ſiege ;* lisez : le ſinge.
p. 197. l. 3. *d'inſtitutions ;* lisez : d'inſtruction.
p. 205. l. 3. de la note, *Merwingerum ;* lisez Merwingorum.
p. 207. l. 6. *mulli ;* lisez : malli.
p. 213. l. 7. *réſolution ;* lisez : révolution.
p. 218. l. 5. *Goebriaht ;* lisez : Goebriant.
p. 219. l. 3. *à une ;* lisez : & une.
p. 235. l. 10. *chatre ;* lisez : charte.
p. 246. l. 1. de la note, *Clotarle I ;* lisez : Clotaire I.
p. 247. l. 1. *quels nerfs !* lisez : quel nerf !
ibid. l. 20. *grand lot ;* lisez : grand los.
p. 252. l. 4. *à nous marquer ;* lisez ; à nous maſquer.

AVIS AU RELIEUR.

NB. qu'il y a cinq cartons à placer aux folios ſuivans : 43. 120. 190. 230. 241.

862175

Estate of Prof. R. Shackleton

19/12/86

[Volt.]

NSS/1004/80

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND